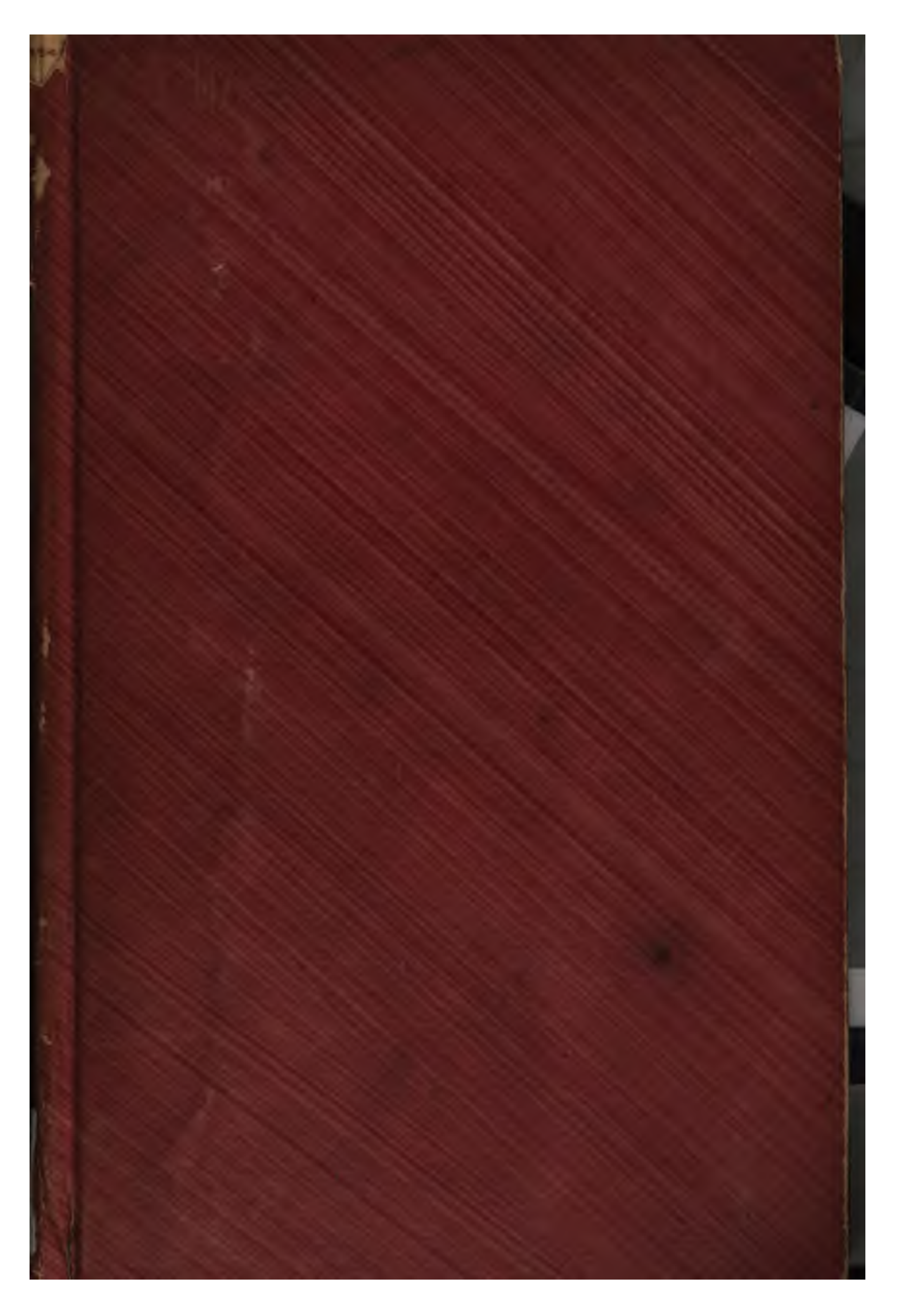
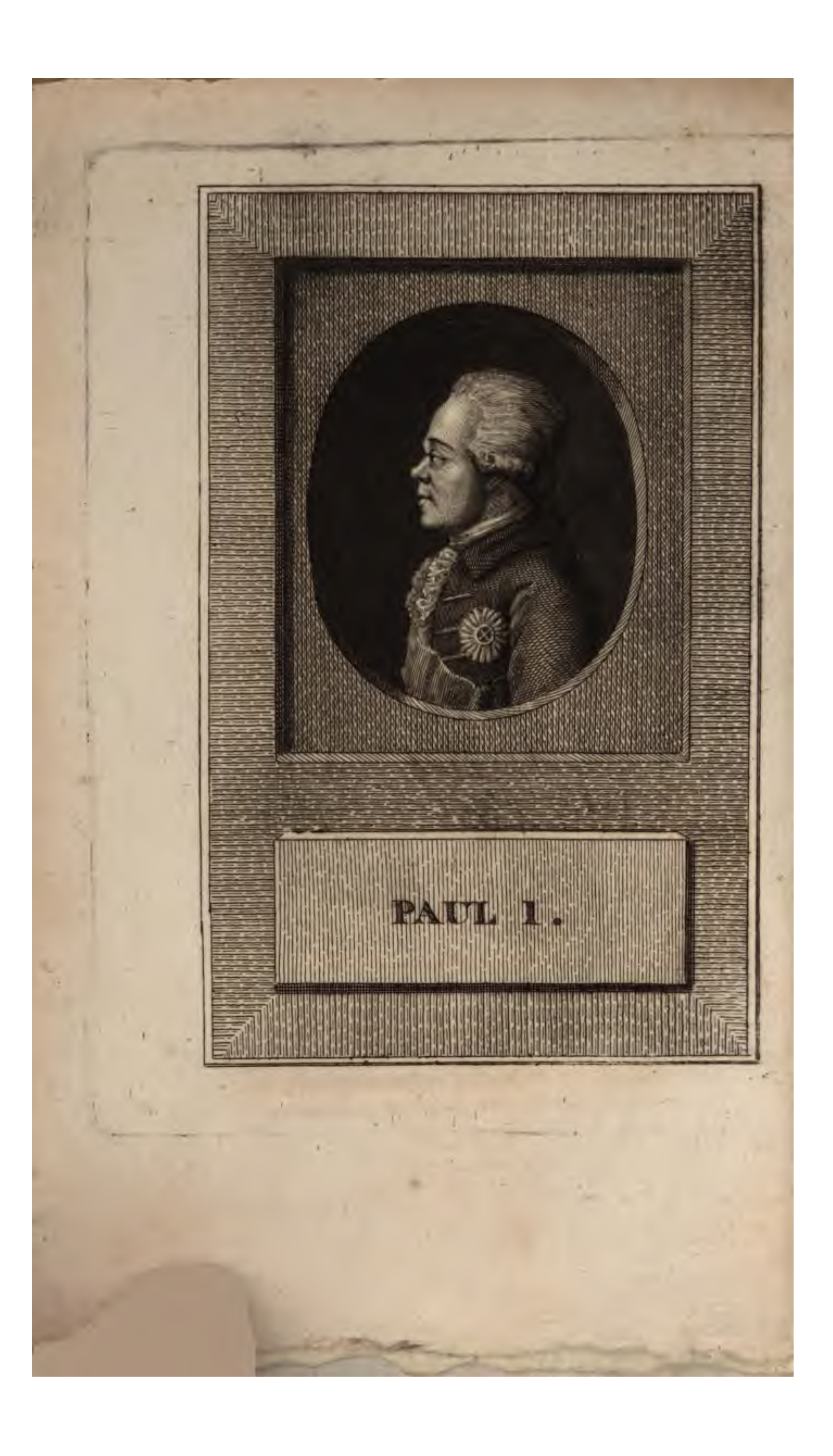



STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES

HISTOIRE DES CAMPAGNES

DU MARECHAL

DE SUWOROW.


PAUL I.

HISTOIRE DES CAMPAGNES

DU MARÉCHAL

DE SUWOROW,

PRINCE ITALIKSKI,

GÉNÉRAL-FELD-MARÉCHAL AU SERVICE DE RUSSIE,

Contenant la guerre de sept ans contre les Prussiens, en 1759; la guerre de la confédération de Pologne, en 1769; les première et deuxième guerres contre les Turcs, en 1773 et 1787; la dernière guerre contre la Pologne, en 1794; et enfin la dernière campagne d'Italie contre les Français, en 1799; jusqu'à la dissolution de la seconde coalition, notamment la relation exacte des batailles de la Trébia et de Novi.

AVEC PORTRAITS.

TOME TROISIÈME.

À PARIS,

CHEZ GIGUET ET MICHAUD, IMPRIMEURS-LIBRAIRES,
RUE DES BONS-ENFANS, N°. 6, AU COIN DE LA RUE BAILLIF.

1802. — (AN 10.)

NOTICE PRÉLIMINAIRE

Sur les armées Russes.

L'HABILLEMENT, l'équipement et les réglemens militaires des Russes sont à-peu-près conformes à ce qui existoit en France et en Prusse avant 1791, avec la différence que chaque bataillon a deux pièces d'artillerie de six, au lieu que celles des Français ne sont que de quatre, et celles des Prussiens et des Autrichiens de trois. La pièce la plus en usage dans leur artillerie, est une espèce d'obusier qu'ils nomment *licorne*, et qui lance également le boulet, la mitraille et la bombe horisontalement : le fusil des Russes pèse dix-huit livres, et le reste de leur armement et de leur équipement

de guerre pèse environ soixante-dix-huit livres ; de manière que chaque soldat, en marche de guerre avec ses provisions et ses ustensiles, porte un quintal. Cet énorme poids, soutenu par des hommes d'une constitution assez foible, nuit beaucoup aux mouvemens des corps d'infanterie, soit pour l'attaque, soit pour la retraite.

Cette difficulté de se mouvoir est encore augmentée par des bagages immenses qui suivent ordinairement les armées russes dans leurs plus longues marches ; elles n'ont ni dépôt, ni hôpitaux, chaque régiment étant une espèce de république nomade qui traîne tout avec elle, et dont le chef modifie à son gré et le gouvernement et les usages. Ainsi, l'on voit à la suite de chaque corps plus ou moins de voitures fermées

pour y placer les malades et les blessés. Chaque officier a également, selon son grade et ses moyens, plus ou moins de *kibitki* (charrettes), de domestiques et de chevaux de main. Les chapelains et leurs églises portatives, leurs épouses et les enfans du régiment, forment une longue queue à la suite de l'armée ; chaque corps ayant avec lui son pope et sa chapelle, qui est ordinairement une tente d'une grandeur et d'une beauté remarquable.

Dans la guerre d'Italie, le nombre des charriots avoit été fixé à cinq par compagnie, ce qui fesoit, par régiment de deux mille hommes, cinquante charriots.

L'infanterie est habillée de vert et d'un drap grossier, fabriqué des laines de Russie.

Les appointemens d'un capi-

taine d'infanterie ne s'élèvent pas à mille francs par an, et les subalternes sont soldés à proportion.

Le soldat, nourri et habillé, ne touche qu'environ vingt-quatre fr. par an en numéraire. Cette solde modique suffit en Russie, où les denrées de première nécessité sont à bas prix, à l'exception de quelques garnisons dans les villes capitales ou commerçantes. Mais en voyage, et sur-tout en pays étranger, il n'en est pas de même; et le soldat ne pourroit subsister lorsque la maraude lui est interdite, s'il n'avoit une ressource particulière dans une association indépendante, formée dans chaque régiment, et nommée *artel*, qui présente une espèce de masse commune, où chaque recrue verse, en arrivant au corps, l'argent qui lui reste et le prix des habits

qu'il vend en recevant son uniforme. Le petit mobilier d'un camarade mort ou tué y tombe également, et en tems de guerre, le produit du butin que chaque associé y verse assez exactement, grossit encore cette masse, qui s'élève assez souvent à des sommes considérables. L'*artel* est ordinairement confiée à de vieux caporaux, au choix des soldats ; et ces trésoriers, nommés *artelchiki*, ont souvent le talent de faire valoir ces fonds, et de les augmenter. En marche et dans tous les besoins extraordinaires, on a recours à l'*artel*. On ne peut cependant y avoir recours que du consentement unanime de tous ceux qui y ont part, et de l'approbation du colonel.

Cet établissement, dans les armées russes, remonte à l'époque

où elles n'étoient point encore soldées, et où chaque boyard conduisoit, à ses dépens, ses vasseaux sous les étendards du grand prince ou du czar.

On distribue chaque mois, au soldat russe, son *païork* ou boisseau de farine de seigle, son *garnitz* ou litron d'orge et sa petite portion de sel. Avec cette distribution, il apprête lui-même, avec beaucoup de dextérité, du pain, du biscuit et une espèce de bouillie nommée *kasep*, qu'il assaisonne quelquefois avec de l'huile de chanvre, du suif ou un oignon. Il fait, de plus, avec un peu de farine fermentée, ou des restes de son biscuit, une boisson appelée *kwass*, qu'il préfère à l'eau pure, mais qui paroîtroit détestable à quiconque n'y seroit pas accoutumé.

Telle est la nourriture du soldat russe en campagne; elle ne coûte pas à l'état plus de cinq francs par mois. Quelques poissons pris le long des rivières ou au bord des lacs nombreux du Nord, quelques champignons recueillis en certaines saisons dans les forêts, et cuits dans l'eau pure comme des châtaignes, quelques fruits et quelques herbes légumineuses qui croissent spontanément dans les provinces du Midi, composent les seuls mets que le soldat russe ajoute à son ordinaire lorsqu'il a le bonheur de camper. En cantonnement, il donne toutes ses provisions au paysan qui le loge et mange alors à sa table. Le soldat russe, en général très-sobre, et qui paroît à la guerre si farouche et si sanguinaire, est le moins carnivore des hommes. Lorsqu'il

campe et qu'il prend quelque gibier, il le vend ou le donne à ses officiers, plutôt que de le manger lui-même.

Sur les routes de Russie, en Italie et en Suisse, et pendant la campagne de 1799, on débarrassa l'armée russe des transports de gruau et de farine, en établissant à chaque étape des boulangeries, qui épargnèrent aux soldats le soin de cuire lui-même son pain. Les rations consistoient en deux livres de pain noir. Plus il est aigre, mieux ils le dévorent. Celui des Français leur paroît fade. Outre le pain, ils eurent une ration de riz, mais ils ne reçurent jamais de viande, excepté pendant la marche de Suworow en Suisse; la farine et le riz ayant manqué à cette époque, des troupeaux de bœufs suivirent les Russes, qui,

pour la première fois, reçurent des distributions de viande.

Les recrues sont levées militairement dans toute la Russie. Tout soldat est tenu de servir l'état pendant vingt-cinq ans. Ce tems expiré, s'il a échappé aux dangers de la guerre, il devient libre.

Pris séparément, le soldat russe est fort doux et même fort timide; mais sous le drapeau il est d'une opiniâtreté, d'une résignation à la mort, qui le rend redoutable et souvent invincible.

Perod! perod! (*en avant! en avant*) *hurra! hurra!* (*victoire! victoire*) sont les cris de guerre que les officiers russes poussent en combattant. Ils entremêlent ces mots magiques, avec lesquels on fait tout faire aux soldats russes, de l'exhortation familière *niebos!*

niebos! (ne crains pas, n'aye pas peur!)

Les bataillons ébranlés et éclaircis, se resserrent en se raffermissant; les soldats tombent et meurent *alignés*: c'est cette impassibilité héroïque qui fit dire à Frédéric: *Il est plus facile de les tuer que de les vaincre.*

A chaque action d'éclat, le soldat russe reçoit une médaille d'argent, comme une espèce d'ordre de mérite qui excite son émulation. On en distribue également à tous ceux qui se sont trouvés à une victoire. On a vu les soldats russes, prisonniers de guerre, ne pouvoir se résoudre, malgré les besoins d'une longue captivité, à vendre cette médaille, et la rapporter dans leur patrie.

HISTOIRE DES CAMPAGNES

DU MARÉCHAL

DE SUWOROW.

QUATRIÈME PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Campagne d'Italie contre les Français.

PARVENU au comble de la gloire sous le règne de Catherine, le général Suworow, peu après l'avénement de Paul Ier. avoit été la victime du caractère haineux et verstile de ce prince. Il fut exilé dans le fond d'une province. Près de deux années s'écoulèrent, et le sort de Suworow ne fut point adouci.

Tout-à-coup un nouvel incendie menace d'embrâser le midi de l'Europe.

Par les efforts et sous les auspices de l'Angleterre, une seconde et formidable

coalition venoit de se former contre la république française. Mais, après tant de défaites, quel général pouvoit hasarder désormais de diriger les forces des alliés contre la France?

Depuis long-tems le vœu de l'Europe coalisée appeloit Suworow à cette grande entreprise. Organes de ce vœu, l'Angleterre et l'Autriche déterminèrent le choix de Paul Ier.

Suworow fut donc tiré de son exil et appelé dans les champs italiques pour en expulser les Français.

Alors s'ouvre pour lui une nouvelle carrière de gloire. Plus l'entreprise est grande, plus elle est périlleuse, et plus son génie s'irrite: rien ne peut l'arrêter. Ses talens, son expérience, la profondeur de ses vues, le souvenir de ses anciennes victoires, tout lui garantit des succès nouveaux.

Après l'invasion de l'Egypte par le général Bonaparte, la Porte Ottomane, depuis si long-tems l'amie et l'alliée de la France, lui déclara soudainement la guerre. La Russie, n'ayant plus d'in-

quiétude du côté des Turcs, que la France n'avoit cessé d'exciter contre elle, fit marcher un corps auxiliaire pour s'unir à l'armée autrichienne d'Italie, conformément aux anciens et aux nouveaux traités avec la cour de Vienne (1). Ce fut à Suworow que Paul Ier. confia le commandement de ses forces. Il lui écrivit, à cette occasion, le billet suivant : 1799.

Paul Ier., empereur, à Suworow.

« J'ai pris la résolution de vous envoyer en Italie au secours de S. M. l'empereur et roi, mon allié et mon frère.

» Suworow n'a besoin ni de triomphes, ni de lauriers ; mais la patrie a besoin de Suworow, et mes desirs sont conformes à ceux de François II, qui, vous ayant conféré le suprême commandement de son armée, vous prie d'accepter cette dignité.

» Il ne dépend donc que de Suworow de se rendre aux vœux de la patrie et aux desirs de François II.

« *Signé* PAUL Ier. »

---

(1) L'armée russe étoit cantonnée en Pologne ;

1799. Suworow accepte cette honorable mission. Il part pour Vienne, passe par Mitaw, où se trouvoit Louis XVIII; il se présente à ce malheureux prince, et lui dit : « Le jour le plus heureux de ma vie sera celui où je répandrai la dernière goutte de mon sang pour vous mettre en état de remonter sur le trône de vos augustes ancêtres; si le ciel épargne mes jours, il n'est pas impossible que je réussisse. »

Arrivé à Vienne, le général Suworow fut accueilli par l'empereur François II, avec les témoignages de la plus haute considération. Nommé feld-maréchal et commandant en chef des armées autrichiennes d'Italie, il prêta serment, en cette qualité, dans les mains de S. M. I.

---

elle s'avançoit à petites journees pendant l'hiver de 1798 à 1799.

Les colonnes russes se trouvoient déjà à Brunn, que la moitié de l'Europe les croyoit encore cantonnées en Pologne. L'empereur et l'impératrice d'Allemagne furent à leur rencontre, et donnèrent aux officiers et aux soldats des gratifications et des fêtes.

et R. (1). Il se rendit ensuite à l'église de St.-Michel, où il fit ses dévotions avec la plus grande ferveur, et en présence d'une foule innombrable. Ayant appelé près de lui les religieux de St.-Michel, il se fit donner publiquement, et à plusieurs reprises, la bénédiction, et sortit enfin de l'église avec tous les signes de la plus grande émotion. Dès-lors, Suworow ne se montra plus en public; il se renferma dans son appartement, et n'en sortit que pour se diriger vers l'Italie, à l'effet d'y prendre le commandement des forces qui venoient de lui être confiées. 1799.

Il prit pour adjudant, M. de Thalen, lieutenant-colonel du régiment de Furstemberg; et ayant demandé à l'empereur le général Karaksay, qui s'étoit distingué dans la dernière guerre des Turcs, on envoya à ce général, à Lamberg, lieu de sa résidence, l'ordre de

(1) Le traitement de Suworow fut fixé, par l'empereur *François*, à 24 mille florins par an, et 8 mille pour ses frais de route.

partir, sans délai, pour servir sous le commandement de Suworow (1).

Batailles de Véronne et de Magnano.

1799. Avant la fin de l'hiver, l'armée française d'Italie, renforcée par les troupes piémontaises et cisalpines, et commandée par le général Schérer, se rassembla derrière les places de Peschiera et de Mantoue. Les forces sous les ordres immédiats de ce général, étoient évaluées à cinquante mille combattans.

La première opération hostile, fut l'occupation de la Toscane par les troupes françaises, sous les ordres du général Gauthier. Le 25 mars, les Français entrèrent à Florence. Le grand-duc fut

(1) On crut, dans le tems, que Suworow avoit eu une conférence avec l'archiduc Charles, sur les frontières de Souabe et de Bavière, ce prince s'étant absenté pendant trois jours de son armée; mais ce fait s'est d'autant moins confirmé, que Suworow ne prit point la route de l'Empire, comme on l'avoit d'abord présumé, et qu'il se rendit directement en Italie par Laibach.

obligé d'abandonner ses états. Le port et la ville de Livourne furent également occupés par les Français.

Pie VI, déjà arraché du St.-Siège, étoit relégué à la Chartreuse de Florence. Le gouvernement français lui fit enjoindre de se rendre dans l'île de Sardaigne ; mais, changeant ensuite de détermination, il assigna la ville de Parme pour retraite au Saint-Père, qui fut définitivement conduit à Briançon.

L'invasion de la Toscane fut le terme des conquêtes des Français : la fortune les abandonna pendant toute cette campagne.

Une mort prématurée ayant moissonné le prince d'Orange au moment où il prenoit le commandement de l'armée autrichienne d'Italie, le général de cavalerie, baron de Melas, fut nommé pour le remplacer; mais, retenu par une maladie, ce dernier ne put se rendre à son poste. Le baron de Kray, comme le plus ancien lieutenant-général, prit provisoirement le commandement des impériales.

Dès les premiers mouvemens de l'armée française, le général Kray concentra la plus grande partie de ses forces à la rive gauche de l'Adige, derrière les places de Vérone et de Porto-Legnago, en attendant les Russes, dont l'arrivée fut retardée par des pluies continuelles qui firent déborder le Tagliamento, la Piave, et entraînèrent les ponts.

La chaîne des postes autrichiens s'étendoit jusqu'à Bardolino, sur le lac de Garda, et masquoit l'entrée de la vallée entre Chiusa et Rivoli. La ligne autrichienne, entre l'Adige et le lac, étoit défendue par trente-six mille combattans effectifs. Le 26 mars, les Français en improvisèrent l'attaque, sans déclaration préalable (1). Le but de Schérer étoit de prendre la position de Vérone à

(1) Schérer attaqua avec six divisions ; l'une, formant son aile droite, assaillit Porto-Legnago ; deux, au centre, se portèrent sur Vérone, et trois divisions de gauche furent destinées à forcer et tourner la droite des Autrichiens.

revers par la rive gauche de l'Adige, tandis qu'il l'attaquoit de front par la rive droite. Il espéroit ainsi emporter de vive force cette place, intéressante par sa position militaire (1).

Porto-Legnago, que défendoit le colonel Skal, fut attaqué sans succès. Le général français Devin y fut tué. Après un combat très-vif et une perte considérable, la division française assaillante, dut se retirer sur Mantoue par Cerea. Du côté des Autrichiens, le colonel Mercantin resta sur le champ de bataille.

---

(1) Vérone, l'une des plus belles villes d'Italie, ayant une population de près de cinquante mille ames, renferme plusieurs monumens anciens, dont le principal, l'amphithéâtre, est le mieux conservé. Elle est divisée par l'Adige, qu'on passe sur trois beaux ponts de pierre. Trois châteaux la défendent. Celui de St.-Félix, sur une hauteur qui domine la ville, étoit en état de défense. Vérone, par sa vaste enceinte, n'est pas susceptible d'une longue résistance; mais sa position militaire étant avantageuse, ses ouvrages avoient été augmentés.

En même-tems, deux divisions du centre de l'armée française, conduites par Schérer en personne, attaquoient les dehors de Vérone (1). Les postes de Tomba, Ste.-Lucie et St.-Maximin, défendus par les troupes sous les ordres du général Keim (2), furent assaillis simultanément. Celui de Ste.-Lucie, défendu par les généraux Liptay et Miackvitz, qui y furent blessés, resta au pouvoir des Français. Sept fois le poste de St.-Maximin fut pris et repris : il resta enfin aux Autrichiens. Le gé-

---

(1) La confiance des Français étoit telle, que déjà le pillage de cette ville avoit été promis pour quelques heures aux soldats, à défaut de la solde qu'ils ne touchoient plus depuis plusieurs jours. Pendant l'action, vingt-cinq dragons français pénétrèrent dans Vérone par la porte Neuve; mais ils payèrent cher cette témérité, ils furent presque tous hachés.

(2) Le général Keim est fils d'un boulanger du Brisgaw. Il a été au service de France, et a fait la guerre de sept ans dans le régiment de la Marck.

néral Keim y fut blessé. Ainsi, à l'exception de Ste.-Lucie, où les Français se maintinrent, la chaîne des postes fut conservée. Pendant ce combat meurtrier (1), qui dura depuis la pointe du jour jusqu'à dix heures du soir, le général Kray s'étoit porté à Vérone avec des renforts, et Schérer tira des troupes de sa gauche pour renforcer l'attaque.

Les trois divisions, Delmas, Grenier

---

(1) Quel terrible spectacle sous les murs de Vérone ! Deux armées à ses portes, se détruisant avec le plus cruel acharnement ; le sang français et autrichien ruisselant de toutes parts, le cri des mourans et des blessés se mêlant aux cris des habitans effrayés, qui, tremblans et éplorés, attendoient l'issue incertaine de cette sanglante tragédie.

Plus de cent officiers blessés furent portés dans cette ville ; les Véronois se signalèrent par leur zèle et leur attachement pour la cause autrichienne. Après la seconde bataille du 30, le général Kray paya aux habitans de Vérone le tribut d'éloge qui leur étoit dû, et leur attesta solemnellement la reconnoissance de l'armée. L'empereur François fit donner à cette ville des témoignages de sa satisfaction.

et Serrurier, formant, sous les ordres du général Moreau, la gauche de l'armée française, et destinées à forcer et tourner les positions de la droite des Autrichiens, attaquèrent avec vigueur les postes de Bastrengo et Bussolengo, et s'emparèrent d'abord du premier, quoique repoussées deux fois par le général Hœnzollern. Ce ne fut qu'au moyen d'une grande supériorité numérique, et qu'après avoir versé des torrens de sang, que ces trois divisions françaises emportèrent les redoutes et les retranchemens dont toutes les positions étoient hérissées. Rivoli, les ponts de Pol et de Bastrengo ayant été enlevés, la division Serrurier passa sur la rive gauche de l'Adige, et s'avançant jusqu'à la Chiusa, coupa la ligne des troupes autrichiennes.

Schérer, qui n'avoit attaqué à-l'improviste, que pour prévenir la jonction des Russes, ne sut pas profiter de l'avantage qu'il venoit de remporter sur sa gauche; il commit une grande faute en ne faisant pas filer des forces plus im-

pesantes sur la rive opposée de l'Adige, pour marcher incontinent sur Vérone, et prendre cette ville à revers.

Pour ne pas s'exposer à être coupées, les divisions de gauche de l'armée française durent repasser l'Adige et se retirer sous les murs de Peschiera. Ce mouvement rétrograde, auquel le général Moreau ne se décida qu'avec peine, fut ordonné par Schérer, qui, malgré l'avis de Moreau, ne conserva point sa position devant Vérone, pour donner à ce général le tems d'attaquer la ville à revers (1).

Le lendemain, 27 mars, les Français tentèrent inutilement plusieurs attaques vers la porte Neuve, feignant de vouloir

---

(1) On a accusé Schérer d'avoir abandonné trop précipitamment la champ de bataille. Moreau étoit d'avis de rester en présence des Autrichiens, espérant qu'ils se retireroient pendant la nuit ; mais à dix heures du soir il reçut, de Schérer, l'ordre de se retirer. C'est ainsi que les Français abandonnèrent un avantage qui avoit coûté tant de sang, pour reprendre les positions de la veille.

passer l'Adige à St.-Pancrace, à deux mille de Vérone. Schérer resta ensuite dans l'inaction jusqu'au 30 mars, ce que l'on ne peut attribuer qu'au non-succès de son attaque sous les murs de Vérone.

La perte des Français a été évaluée à dix-huit mille hommes, y compris les morts, les blessés et les prisonniers. Les généraux Delmas et Duhesme furent du nombre des blessés.

Cinq mille Autrichiens restèrent sur le champ de bataille; quinze cents furent faits prisonniers, la plupart à la défense de Ste.-Lucie.

Le 26 mars, le général Wuckassovich qui défendoit les frontières du Trentin, adjacentes à la partie supérieure du Brescian, fut attaqué par le lac de Garda. Les Français, après s'être emparés de Lodron, se portèrent au-delà des lacs d'Idro et d'Iseo; mais se trouvant bientôt isolés, ils furent contraints de se replier.

On combattit, dans cette journée, sur une ligne de deux cents milles d'Italie,

passant de Legnago au Tirol, delà chez les Grisons, et se prolongeant jusqu'à Rothweil en Servie. Trente mille hommes, furent tués ou mis hors de combat.

Les journées des 28 et 29 mars ne furent employées, de part et d'autre, qu'à des dispositions offensives ou défensives. Le général Kray présumant que les Français ne manqueroient pas de renouveler leur attaque contre le centre et la droite de sa ligne, avoit marché sur Vérone avec la plus grande partie de ses forces, prenant position en avant de cette ville et de la vallée de l'Adige jusqu'à Pola. Un autre corps fut posté sur la route de Vicense à Vérone. Son dessein étoit d'attaquer les Français, mais il fut prévenu. Les troupes étant restées en présence, et presque sur le champ de bataille, les morts n'avoient pu être enterrés. Pour remplir ce devoir, les deux généraux en chef convinrent, le 29, d'une suspension d'armes jusqu'au 30 à midi. Mais dès les dix heures du matin, Schérer fit attaquer par sa gauche

toute la chaîne dès postes de l'armée autrichienne. Les brigades des généraux Elnitz et Gottesheim ayant été d'abord culbutées, et les postes près le pont de Pol contraints de se replier, la division Serrurier passa de nouveau l'Adige, s'avançant sur la rive gauche vers Parona, et fesant replier les Autrichiens jusqu'à un mille de Vérone. Déjà une colonne française atteignoit les hauteurs qui dominent cette ville, lorsque le général Kray sentant la nécessité de repousser une attaque dont le succès pouvoit compromettre Vérone, fit défiler à travers la ville la division Frœlich, qui avoit si bien défendu Porto-Legnago.

Cette division, forte de dix mille hommes environ, attaqua les Français sur trois colonnes. Le combat fut quelque tems incertain. Après une résistance opiniâtre, les Français furent culbutés jusqu'aux ponts, et leur retraite fut si précipitée, qu'une partie seulement de leurs forces put repasser l'Adige, les ponts ayant été emportés d'assaut par les grenadiers autrichiens, et rompus à

l'instant. La retraite fut ainsi coupée à toute une colonne française, qui ayant passé l'Adige, avoit occupé les montagnes, dans l'intention de prendre les Autrichiens en flanc (1). Mille Français furent tués dans ce combat, et douze cents environ furent faits prisonniers. Cette défaite jeta le désordre dans leurs rangs; vainement Schérer fit attaquer deux fois le poste de Saint-Maximin; son armée étoit découragée. Le surlendemain, 1er. avril, toute la gauche de l'armée française fit un mouvement rétrograde. Après avoir jeté garnison dans Peschiera, Schérer concentra toutes ses forces entre l'Adige et le Tartaro au-dessous de Villa-Franca, abandonnant par sa gauche le terrain qui est entre le lac de Garda, de sorte que la commu-

(1) Les deux mille hommes de la division Serrurier, qui venoient de passer l'Adige, au-lieu de prendre en flanc les Autrichiens campés sur la route de Vicense, s'amusèrent à piller, à marauder dans la vallée Policella et sur les montagnes environnantes.

nication avec le Tirol étant rouverte, le général comte de Saint-Julien pénétra jusqu'à Rivoli et Peschiera dont il commença l'investissement. Dans cette position, Schérer couvroit Mantoue et menaçoit encore de passer l'Adige entre Vérone et Legnago, près Ronco et Roverchiano. Le même jour toute l'armée autrichienne passa l'Adige, et campa en avant de Vérone, appuyant sa gauche à Tomba et sa droite à Ste.-Lucie, masquant la place de Peschiera, et resserrant la gauche de l'armée française. Tandis que le général Kray méditoit un succès décisif pour déposter les Français des environs de l'Adige, le général Schérer voulant empêcher les Autrichiens de tourner son flanc gauche, se décida à les attaquer le 5 avril; le général Kray pénétrant son dessein, résolut de le prévenir (1). En conséquence,

(1) Il est certain que Schérer s'étoit décidé à attaquer le 5, pour empêcher les Impériaux de tourner son flanc gauche, et que son attaque devoit avoir lieu sur tous les points par trois

il forma trois fortes colonnes; le général Frœlich commandoit la réserve, et le comte Hoenzollern l'avant-garde. Dans cet ordre, qui étoit à-peu-près le même que celui des Français, les deux armées se rencontrèrent et se livrèrent bataille le lendemain 5 avril. Elle fut générale et meurtrière. La première colonne, sous les ordres du général Mercantin, rencontra à Pozzo les Français supérieurs en nombre : les Autrichiens durent céder. Le général Moreau perça dans le centre de leur ligne. Le général Mercantin reçut une blessure mortelle. Les Français firent des prisonniers ; mais la réserve vint rétablir le combat.

La deuxième colonne, commandée par le général Keim, marchant sur Ca-

---

fortes colonnes. Deux divisions de droite, sous Victor et Grenier ; celle d'avant-garde sous Delmas couvrant l'attaque centrale des divisions Hatry et Montrichard, commandées par Moreau, et à la gauche, Schérer en personne auroit attaqué Villa-Franca. Kray, qui le prévint, marcha contre lui dans le même ordre.

di-David, plia d'abord sous le feu de la division du général Serrurier ; mais soutenue par une partie de la réserve, elle reprit l'offensive. Enfin, la colonne de gauche, conduite par le général Zoph, sur Scudo-Orlando, fut aussi ébranlée et sur le point de battre en retraite, lorsque le général Kray venant lui-même à son secours avec des troupes fraîches, réussit à tourner les divisions françaises de droite sous les ordres de Victor et de Grenier. Attaquées sur leurs flancs par le général Kray, tandis que le général Zoph les attaquoit simultanément de front, ces deux divisions furent forcées à la retraite, ce qui décida du succès jusqu'alors incertain. Tous les points sur lesquels les colonnes se rencontrèrent, furent disputés avec un égal acharnement jusqu'à six heures du soir. De part et d'autre on déploya la plus grande valeur : enfin, la constante intrépidité des Autrichiens triompha du courage brillant des Français.

Le comte de Hœnzollern, à la tête de l'avant-garde, occupa d'abord Villa-

Franca ; mais il dut ensuite se replier à Fossobon.

Les Français profitèrent des ténèbres pour se retirer sans être inquiétés ; l'armée victorieuse resta sur le champ de bataille jonché de morts ; et le lendemain 6 avril, poursuivant les vaincus, elle occupa Voleggio, Villa-Franca, Isola-Alta, après avoir fait un grand nombre de prisonniers. Schérer fit sa retraite par Roverbella.

On ne sauroit trop admirer la supériorité avec laquelle l'armée autrichienne, d'abord enfoncée, se réorganisa, reprit l'offensive et culbuta la ligne des Français.

Cinq mille prisonniers, dix-huit canons, des caissons, des bagages, des munitions et sept drapeaux, tels furent les trophées de la journée de Magnano.

Les Autrichiens perdirent le général Mercantin, qui mourut des suites de sa blessure, le major Voggiasi et un grand nombre d'officiers. Du côté des Français, le général Pigeon fut blessé à mort.

Le 7 avril, Schérer, en pleine retraite,

passa le Mincio à Goito. Les pertes considérables de l'armée française, son état de désorganisation, la mirent sans doute hors d'état de défendre l'importante ligne du Mincio (1).

Le même jour, le général Kray fesoit aussi passer cette rivière à Vallegio par son avant-garde, sous les ordres du général Saint-Julien; elle fut bientôt suivie des deux divisions des généraux Zoph et Keim qui achevèrent l'investissement de Peschiera.

Le général Kray s'empressa de tirer avantage de la victoire de Magnano, tant du côté du Pô, que sur l'extrême frontière entre le Tirol, le Bergamasc et le Brescian.

Le général Klenau qui commandoit tous les postes avancés de l'aîle gauche,

---

(1) Cette rivière qui sort du lac de Garda, passe à Mantoue, où elle forme un lac, dont le pourtour qui est d'environ vingt milles d'Italie, environne cette ville, et en fait la principale force. Devenant ensuite plus rapide, le Mincio se jette dans le Pô au-dessous de Mantoue.

resserroit Mantoue, et à mesure que les Français s'éloignoient de cette place, il la fesoit investir du côté de l'est, le long des fossés de la Molinella. Avançant par son quartier-général d'Ostiglia, il remontoit le Pô, s'emparoit de Ponte-Molino et du poste important de Governolo, qui furent presque surpris, à cause de la retraite précipitée des Français. Dès-lors toute communication entre Mantoue et Ferrare fut interrompue.

Les mouvemens des Autrichiens pour pénétrer dans la vallée de l'Oglio (1), et tourner l'aîle gauche de l'armée française, avoient été prématurés, tant que le général Schérer avoit conservé l'offensive sur l'Adige, quoique d'ailleurs les Français eussent déjà renoncé à la jonction des armées de Suisse et d'Italie, par le comté de Bormio. Dès le 8 avril,

(1) La vallée de l'Oglio ou Camonica sur le lac d'Iseo, au milieu duquel passe l'Oglio, est habitée par des montagnards rustiques et indépendans, qui fesoient aux Français une guerre d'extermination. L'Oglio se jette dans le Pô, non loin de Mantoue.

trois jours après la victoire de Magnano, le général Wukassovick, détaché du corps d'armée du Tirol, par le général Bellegarde, attaqua et culbuta successivement toute la chaîne des postes français, depuis Bormio jusqu'aux lacs d'Idro et de Garda. Ayant emporté les retranchemens de St.-Antoine, et la petite forteresse de Roca-d'Anfo (1), les Français qui défendoient ces postes durent se retirer sur Brescia. Wukassovick pénétra ensuite sur le lac de Garda, (2) atteignit Gardona, s'avança jus-

(1) Située sur la rive occidentale du lac d'Idro, la petite ville de Roca-d'Anfo, défendue par un fort qui domine la plaine et le lac, est elle-même dominée par les montagnes environnantes. C'est presque le seul passage par lequel on puisse pénétrer du Tirol dans le Brescian.

(2) Ce lac, réputé le plus considérable de l'Italie, a trente-cinq milles italiens dans sa plus grande longueur, et quatorze dans sa plus grande largeur. Ses bords, rians et pittoresques, couverts de villages et de châteaux, sont animés par une population nombreuse et agricole. Sa rive orientale s'étend sur le Véronois ; le

qu'à Salo (1), et en chassa les Français après trois jours de combats. Ainsi que l'aîle droite de l'armée autrichienne qui s'avançoit au-delà du lac de Garda, le corps de Wukassovick étoit secondé dans ses mouvemens par la flotille impériale armée à Riva, et commandée par le capitaine Blumstin qui fit replier celle des Français sous les murs de Peschiera, et l'y tint bloquée. La division du général Wukassovick, jusqu'alors sous les ordres du général Bellegarde, ayant pénétré dans le Brescian, fut réunie à l'armée d'Italie.

Vers cette époque, le général baron de Melas, rétabli de sa maladie, rejoi-

---

Brescian borne sa rive occidentale. Conformément au traité de Campo-Formio, il étoit divisé par une ligne militaire qui, de l'embouchure de la rivière de Garda, se prolongeoit jusqu'à Lazise. La partie septentrionale appartenoit aux Autrichiens.

(1) Salo, petite ville sur les bords les plus délicieux du lac de Garda. Munie de fortifications, sa position la rend importante.

gnit l'armée autrichienne le 11 avril; il en prit le commandement, et en fit hommage au général Kray, jusqu'à l'ar-qu'à l'arrivée du général Suworow.

Le général Klenau poursuivoit ses avantages, remontoit le Pô, et fesoit attaquer le pont de Lago-Scuro, sur la rive droite du fleuve; l'occupation de ce poste devenant nécessaire pour faciliter l'entreprise méditée contre Ferrare. Six cents Français qui le défendoient furent surpris et défaits par un détachement sous les ordres du lieutenant-colonel Oreskowick. Deux pièces de campagne, quinze canons de bronze, deux cents de fer, qui étoient rangés sur la plage de la rive droite du Pô, près de dix-huit mille fusils et un bateau chargé de munitions, tels furent les fruits de cette brillante expédition qui fut d'ailleurs le signal de l'insurrection des habitans du Ferrarais contre les Français. Les paysans de la Polesine d'Aviano furent les premiers à prendre les armes et à seconder les Autrichiens; ils s'emparèrent de plusieurs bateaux

chargés de munitions de guerre ; arrêtèrent un grand nombre de soldats cisalpins et piémontais, ainsi que tous les partisans des Français, qui furent conduits à Rovigo. A peine les Autrichiens furent-ils établis à Lago-Scuro, que l'insurrection s'organisa et s'étendit rapidement. Les insurgés établirent leur quartier-général à Cento, petite ville près de Bologne. Le général Klenau leur adressa une proclamation, afin de régulariser leurs mouvemens et de mettre un frein à leur zèle trop impétueux ; et après leur avoir fait distribuer des armes, il les fit soutenir par trois cents Autrichiens, et les employa au blocus de Ferrare.

Le 13 avril, l'armée française continuoit sa retraite par sa gauche au-delà de la Chiesa, et par sa droite au-delà de l'Oglio.

Le 14, le gros de l'armée autrichienne passa le Mincio, campa à Campagnola, poussant ses postes à Montechiaro, sur la Chiesa, et à Marcaria sur l'Oglio ; le quartier-général fut transféré à Vallegio.

L'armée française s'étant repliée sur l'Adda, Mantoue et toutes les places frontières de la Cisalpine, se trouvoient abandonnées à leurs propres forces.

Castelnuovo tomba presque sans défense au pouvoir des Autrichiens, qui y trouvèrent quatorze canons, quatre mortiers et une grande quantité de munitions. En même-tems un détachement envoyé par le général Klenau, s'emparoit de la Mirandole.

Telle étoit la position de l'armée impériale, lorsque le général Suworow, en personne, vint en prendre le commandement (1).

---

(1) A cette époque, une proclamation fut répandue dans la Lombardie au nom de S. M. I. et R. Elle avoit pour objet de ramener les peuples à l'obéissance, et de les exciter à prendre les armes contre les Français.

CHAPITRE SECOND.

Arrivée du général Suworow et des troupes auxiliaires russes ; bataille de Cassano ; invasion du Piémont.

APRÈS avoir reçu, sur son passage les bénédictions universelles des peuples, le général Suworow arriva le 14 avril à Vérone (1), n'ayant à sa suite

(1) La ville de Vérone présentoit l'aspect le plus martial, tant par le concours et le passage continuel des troupes de toutes armes, que par l'élan énergique de ses habitans en faveur de la cause autrichienne. On voyoit sur la grande place de *Bra*, les trophées enlevés aux Français, dix-huit canons de gros calibre, cinq obusiers, cinquante-deux caissons. Six drapeaux étoient suspendus à la terrasse du palais *Marioni*, où étoit le quartier-général.

Les Véronois qui venoient de passer de la stupeur et de l'effroi à la joie la plus vive et à la sécurité, signalèrent leur zèle par les soins qu'ils ne cessèrent de prodiguer aux

que quatre voitures remplies d'officiers, et escortées par huit cosaques à cheval. Son entrée à Vérone, à travers une foule immense, fut un triomphe anticipé.

Les nobles Véronois allèrent au-devant de lui, et le peuple voulant manifester sa joie par des témoignages éclatans, détela les chevaux de sa voiture et le traîna jusqu'au palais Emilio, destiné à le recevoir. Suworow ne voulut point de l'appartement magnifique qu'on lui avoit préparé; il en choisit un autre plus simple, et fit enlever toutes les glaces (1) qui l'ornoient comme n'é-

---

malades et aux blessés qui étoient en grand nombre dans leurs murs.

Les autres villes vénitiennes ayant donné les mêmes preuves d'attachement et de soumission, le général Montfrault, commandant de Vénise, leur témoigna la satisfaction du gouvernement autrichien, par une proclamation répandue à cet effet.

(1) En 1796, Suworow fut invité à dîner par un négociant de Cherson. « J'accepte, dit-il, mais à condition que vous aurez la complaisance d'enlever de vos appartemens tous vos

tant qu'un objet de luxe inutile et rebutant à ses yeux. Fuyant la mollesse et dédaignant les lits somptueux, il fit disposer du foin sur lequel il étendit son manteau et se coucha. Il reçut avec affabilité toutes les députations de la ville, et sur-tout l'évêque, qu'il embrassa, et à qui il demanda la bénédiction.

Après un court repos, Suworow partit dans la matinée suivante pour Vallegio, où avoit été porté le quartier-général de l'armée autrichienne. Les généraux Kray et Melas lui déférèrent de suite le commandement suprême de l'armée. Il

---

beaux miroirs ; il y a seize ans que je n'en ai vus ; l'impératrice avoit même la bonté, lorsqu'elle me donnoit audience, de me conduire dans un appartement où il n'y en avoit pas. »

L'aversion décidée de Suworow pour tous les objets de luxe, et sur-tout pour les glaces, fut bientôt connue en Italie, de sorte que dans toutes les maisons où il se présentoit, on avoit soin de couvrir de housses de toiles, les glaces et les trumeaux, et généralement tous les objets de luxe qui auroient pu le choquer.

paya à chacun d'eux le tribut d'éloges qui lui étoit dû; et s'adressant au général Kray, il lui dit: « C'est à vous, » monsieur, à qui je serai redevable » des avantages que j'espère obtenir » sur l'ennemi; c'est vous qui m'avez » ouvert et indiqué le chemin de la » victoire. »

Il reçut de toute l'armée autrichienne les témoignages de la plus haute confiance. Sa renommée qui l'avoit précédé, excita dans l'ame de chaque soldat les sentimens les plus énergiques.

Les têtes des colonnes de l'armée auxiliaire russe ne joignirent l'armée autrichienne que les 19 et 20 avril, ayant été contrariées dans leur marche par des pluies continuelles, par le débordement de plusieurs rivières, notamment de la Piave.

La première colonne, forte de dix mille hommes, étoit composée de cosaques à cheval, armés de lances, sabres, pistolets, et de plusieurs bataillons de grenadiers avec uniforme vert, paremens blancs et bleus, coiffés d'un

turban élevé, au lieu de bonnet, et orné d'une plaque de cuivre aux armes de l'empereur russe. Le reste de l'armée auxiliaire arriva successivement, en trois autres colonnes, peu de jours après.

Forte de quarante mille hommes en totalité, cette armée se composoit de quatre divisions, de dix mille hommes chacune. Chaque division comprenoit deux régimens de fusiliers, chacun de deux bataillons, un corps de cavalerie cosaque et kalmouke, un bataillon de chasseurs et deux de grenadiers.

Le 18, le général Suworow fit camper son armée entre Casello et Capriano; et à peine la première colonne russe l'eut-elle rejoint, qu'il résolut de poursuivre les Français sans relâche, et de s'emparer de la ville de Brescia.

Le général Kray qui venoit d'être élevé au grade de général de l'artillerie, fut chargé par Suworow de l'attaque de cette ville. Le 20 avril, la division du général Ott, soutenue par cinq cents

cosaques, mille chasseurs à pied et cinq cents grenadiers russes, commandés par les généraux Gortschakow et Bagration, se présenta devant Brescia. Les Français y amenèrent vingt ôtages. Le chef de brigade Bouret, commandant la garnison française d'environ douze cents hommes, ayant été sommé de rendre la place, répondit négativement. Alors elle fut attaquée l'épée à la main, et la porte Peschiera ayant été enfoncée, la garnison se retira dans la citadelle. Le général Kray ayant rassuré les habitans qui couvroient les remparts de la ville, ceux-ci abaissèrent eux-mêmes les ponts-levis, et les alliés entrèrent tambour battant, et prirent possession de tous les postes. Le peuple pilla le palais national, les maisons Lecchi et Gambara, et renversa tous les emblêmes républicains. La citadelle fut attaquée le même jour; et après quelques coups de canon, les Austro-Russes s'étant préparés à l'escalade, la garnison française, menacée d'être emportée d'assaut, se rendit prisonnière.

On trouva dans la place quarante canons, dix-huit mortiers, des fusils et des munitions.

La perte de la bataille de Magnano, l'isolement des places de Peschiera et de Mantoue, enlevèrent aux Français l'avantage de la défensive combinée de la Suisse et de l'Italie.

Parmi les fautes nombreuses imputées à Schérer, celle de n'avoir point fai préparer de camp retranché pour assurer sa retraite, a été regardée comme la plus désastreuse pour l'armée française.

Battu de toutes parts, et ayant perdu la confiance de son armée, Schérer (1)

---

(1) A la place de Schérer, qu'eût fait un général habile? Il eût d'abord évacué Naples et Rome; il se fût présenté devant l'Adige avec quatre-vingt mille hommes; il eût attaqué les Autrichiens à Rivoli; et la veille de l'attaque, il eût jeté un pont à Albarado; le 26 mars, il se fût rendu maître du pont sur l'Adige, et il eût passé cette rivière à la poursuite des Autrichiens tant sur ce point qu'à Albarado. On l'eût vu bloquer Legnago et Vérone, se porter en avant, et le 27 s'emparer de cette dernière ville,

en remit le commandement au général Moreau. Déjà, dans un conseil de guerre, Moreau avoit proposé de retirer toute l'armée française en Piémont, et d'éviter tout engagement ultérieur, attendu l'impossibilité de résister aux forces supérieures dont Suworow précipitoit les mouvemens.

Mais la nécessité de rallier à sa gauche la division du général Dessoles, détachée de l'armée de Suisse, et de rappeler, pour soutenir sa droite, celle qui occupoit la Toscane, détermina le général Moreau à recueillir et fixer ses forces derrière l'Adda, après avoir fait achever les retranchemens commencés sur les deux rives, et avoir fait rompre tous les ponts.

L'armée française avoit dû abandon-

---

après avoir occupé les hauteurs qui la dominent, d'où on l'auroit canonnée vivement tout le jour, en y jetant des obus et quelques bombes. Legnago auroit résisté plus long-tems ; mais cette petite place, dépourvue de casemates, auroit pu tomber de la même manière.

ner précipitamment la ligne de l'Oglio, depuis l'arrivée de sept bataillons autrichiens, commandés par le colonel Strauch qui, marchant par la vallée Camonica, sur le point septentrional du lac Iseo, menaçoient de déborder son aîle gauche.

Le général Suworow, qui avoit porté son quartier-général à Brescia, confia au général Kray l'entreprise difficile du siège des deux fortéresses de Mantoue et de Peschiera; en conséquence, Kray établit son quartier-général au bourg de Vallegio, sur la rive gauche du Mincio, où il étoit également à portée de l'une et de l'autre de ces deux places. L'attaque de Mantoue ne pouvoit être faite qu'après la reddition de Peschiera.

Dès le 20 avril, le général Suworow avoit porté son quartier-général à Montechiaro, sur la rive gauche de l'Oglio, à trois lieues en avant de Brescia. Le 24, le gros de l'armée alliée passa l'Oglio en deux colonnes. L'aîle droite, commandée par le général russe Rosemberg, marcha par Palazuolo, du côté de Ber-

game, et l'aîle gauche, sous les ordres du général Melas, marcha par Ponte-d'Oglio, Martinengo, Sola, atteignant le Serio. Les corps détachés des généraux Hoenzollern et Keim marchoient sur Plaisance et Crémone, pour s'emparer du cours du Pô.

Le 25, le général Suworow porta son quartier-général à Treviglio sur la rive gauche de l'Adda. Le même jour, la division du général Keim, après une affaire très-vive sous les murs de Crémone, força l'arrière-garde et le reste de l'armée française à passer l'Adda.

Le général Suworow fit attaquer Bergame, que les Français rendirent après une défense de quelques heures. Le gros de l'armée alliée occupa ensuite cette ville, tandis que sur la gauche, le général Hoenzollern entroit dans Crémone que les Français abandonnèrent à son approche.

Dès le 25, en arrivant sur l'Adda, Suworow disposa son armée en trois fortes colonnes, correspondantes aux points de défense des Français. Celle de

droite, toujours sous le général russe Rosemberg, et dont le général Wukassovick fesoit l'avant-garde, se porta vers la pointe du lac de Como et sur le poste de Lecco. Celle du centre, composée des divisions de Zoph et d'Ott, se dirigea sur Vaprio et campa sur les bords de l'Adda. La colonne de gauche, sous les ordres de Melas, marcha directement par Treviglio, et campa à la vue de Cassano.

Les Français, retranchés derrière l'Adda, avoient établi à Cassano même, une tête de pont retranchée, indépendamment de plusieurs batteries élevées sur la rive droite. Moreau avoit son quartier-général à Inzano, sur le canal appelé Naviglio-Martesana. Deux divisions de son armée avoient pris poste sur ce point pour défendre le passage. Sa gauche, composée aussi des deux divisions aux ordres de Serrurier, occupoit les postes de Trezzo et d'Imberzano, et défendoit ainsi l'Adda supérieur. Le centre posté derrière Lecco, avoit jeté un pont dont la tête, sur la rive gauche, étoit

fortement retranchée. Tous les autres ponts entre Lecco et Cassano avoient été rompus.

Un fort détachement de la division de Delmas se trouvoit à Lodi, vers la partie inférieure de l'Adda. Cette division formoit avec une autre colonne couverte par la forteresse de Pizzighitone, la droite de l'armée française.

Le courant profond et encaissé de l'Adda présentoit une défense naturelle, et les Français retranchés de toutes parts, étoient déterminés à se bien défendre.

Le 26, Suworow fit attaquer, en deçà du lac de Come, le poste de Lecco qui fut emporté par deux bataillons de grenadiers russes, commandés par le prince Bagration. En même-tems, le général Sekendorf, détaché du camp de Treviglio avec deux bataillons et deux escadrons, marcha sur Crema, en chassa les Français, et poussa ses avant-postes jusques au pont de Lodi. De Crémone, le général Hoenzollern fit marcher de forts piquets sur Pizzighitone, d'où passant

le Pô, ils firent des incursions jusqu'à Parme.

Le général Suworow avoit ordonné de surprendre les Français, et de passer l'Adda avant qu'ils eussent le tems de s'y opposer. En conséquence, le général Wukassovick, après avoir rétabli un pont volant qu'avoient ruiné les Français, passa l'Adda supérieur, dans la nuit du 26 au 27 avril. Il prit poste sur la rive opposée, près Brivio, avec quatre bataillons, deux escadrons et quatre pièces de campagne. D'un autre côté, les divisions des généraux Ott et Zoph, qui s'étoient mises en marche, arrivèrent, dès neuf heures du soir, en face de Trezzo. Cette colonne resta masquée par le village de Gervasio. Il paroissoit impossible d'établir un pont sur ce point, attendu les difficultés que présentoient le détour de l'Adda, la violence du courant et l'escarpement du village. Malgré ces obstacles, malgré le rapport d'un capitaine de pontonniers, sur l'impossibilité de cette entreprise, le marquis de Chateler, quartier-maître-général de l'ar-

mée, parvint à faire jeter un pont à deux milles au-dessous du château de Trezzo, tandis que la garnison française étoit dans la plus grande sécurité. Ce coup de main hardi épargna beaucoup de sang, et fut une des principales causes de la victoire. Les travaux qui avoient commencé à minuit, finirent à cinq heures du matin. Aussitôt six compagnies de chasseurs, quatre bataillons, un régiment de cosaques, suivis d'un régiment de hussards et de deux autres de cosaques, passèrent, attaquèrent et surprirent les Français qui, délogés de Trezzo, furent poursuivis jusqu'à Pozzo.

Le général Wukassovick, qui venoit d'exécuter le passage à Brivio, bientôt suivi par la division du général russe Rosemberg, menaçoit la gauche de l'armée française. La division du général français Grenier marchoit sur Brivio même, pour renforcer ce point, lorsqu'elle rencontra cette partie de la division du général Serrurier, qui venoit d'être dépostée de Trezzo; elle la soutint. Ces deux colonnes ralliées et réunies, furent

attaquées par la division du général Ott, qui avoit défilé toute entière par le pont du général marquis de Chateler. Un furieux combat s'engagea ; il fut d'abord incertain ; le colonel Bideskati y fut blessé mortellement. La division française du général Victor, qui, postée trop loin de l'Adda, n'avoit pu s'opposer au passage, arriva dans cette entrefaite. Ce renfort menaçoit d'envelopper le flanc droit des alliés ; déjà le bataillon de Banat commençoit à plier, quand le général Chateler arriva par le pont de Trezzo, avec la division du général Zoph. Il chargea à la baïonnette, à la tête de deux bataillons de grenadiers. Celui de Pers fut d'abord repoussé ; mais soutenu ensuite, les Français furent pris en flanc et culbutés. Le bourg de Pozzo fut emporté de vive force. Ralliés sur la route qui de Vaprio conduit à Milan, les Français y furent forcés de nouveau, et poursuivis jusqu'à Vaprio même. Gorgonzola fut occupé par le major Rezen. Le général français Baker fut fait prisonnier, ainsi

que cinq cents soldats et quatre-vingts officiers blessés.

Le général Suworow avoit fait attaquer simultanément par la colonne de gauche, sous les ordres du général de cavalerie Melas, le bourg de Cassano situé sur la rive droite de l'Adda, entre Crémone et Bergame. Deux canaux, le Ritorto-Canale et le petit Ritorto, forment sur ce point, avec l'Adda, un triangle dans lequel étoit retranché le gros de l'armée française, sous la protection du canon de Cassano et de la tête du pont. Melas força d'abord les retranchemens du grand Ritorto, qu'il passa sur un pont volant et sous le feu des Français. Les batteries qui s'opposoient à son passage, furent enlevées à la baïonnette : le choc devint terrible. Les Français repoussés jusqu'aux retranchemens de la tête du pont, s'y rallièrent, et delà firent un feu meurtrier. Les Autrichiens se précipitèrent à l'arme blanche sur les parapets ; alors les républicains fuyant de toutes parts, traversèrent le pont en

désordre, et en firent sauter une arche. Ce combat vivement contesté, dura depuis sept heures du matin jusqu'à quatre heures après-midi. Une colonne d'Austro-Russes, qui avoit passé l'Adda à Saint-Gervasio, à dix milles au-dessous de Cassano, sans être observée, prit les Français en flanc et à dos, et contribua au succès de cette journée; mais ce ne fut pas sans perdre beaucoup de monde. Après le rétablissement du pont, les alliés occupèrent Cassano, Inzano et Gorgonzola, où Melas établit le soir même son quartier-général. Le général Moreau, foiblement poursuivi, fit sa retraite en bon ordre, et ramena son armée derrière le Tésin.

La bataille de Cassano, la première que gagna le général Suworow en Italie, fut fatale aux Français, et décida du sort de la Lombardie. Quatre généraux, trois mille soldats prisonniers, près de cent pièces de canon et plusieurs drapeaux, tels furent les avantages de cette journée. Les Français laissèrent en outre trois mille hommes sur le champ de bataille.

La perte des alliés fut moins considérable. Les Russes se signalèrent par leur intrépidité. Les généraux russes, prince Bagration et Miloradovick, méritèrent des éloges.

Quoique l'affaire de Verderio soit postérieure d'un jour à la bataille de Cassano, elle doit néanmoins trouver ici sa place, comme étant liée aux dispositions de cette journée.

La division du général Wukassovick, qui dès le 26 avoit passé l'Adda supérieur, fut attaquée par les Français, du côté de Lecco et d'Impersago; sa défense opiniâtre ayant déconcerté les assaillans, le général Serrurier se retira, et crut devoir partager sa division. Le 28, une partie se retira sur Come, pour rejoindre le corps du général Loison; l'autre marchant sur Milan, trouva la position de Verderio si avantageuse, qu'elle s'y retrancha, ignorant l'issue de la bataille de Cassano. Les villages de Pozzo et de Vaprio ayant été emportés par les alliés, ce dernier mouvement avoit séparé le corps de Serrurier, des divisions fran-

çaises qui avoient tenté vainement d'arriver jusqu'à lui. Ce général occupoit le château de Verderio avec deux mille cinq cents hommes qui s'étoient fortement retranchés. Attaqué sur trois colonnes, et simultanément de trois côtés différens par la division Wukassovick, et celle du général Rosemberg qui avoit passé à Brivio, Serrurier se défendit opiniâtrement; mais bientôt enveloppé, il fut contraint de mettre bas les armes. On assure que dans cette situation désespérée, il avoit d'abord pris la résolution hardie de s'ouvrir un passage l'épée à la main; mais que se voyant cerné par des forces supérieures, il fléchit et capitula. Il obtint que les officiers, au nombre desquels se trouvoit un général piémontais, auroient la liberté de se retirer en France sur leur parole, et que les soldats prisonniers au nombre de deux mille cinq cents, seroient échangés les premiers contre autant de soldats de l'armée alliée, faits prisonniers dans cette journée. Par cette capitulation, quinze canons et plusieurs chariots de muni-

tions tombèrent également au pouvoir des alliés (1). De Verderio, le général Wukassovick poussa son avant-garde jusqu'à Como.

Ainsi, au moment où le général Moreau recevoit des mains de Schérer, derrière l'Adda, une armée découragée et réduite, n'ayant aucun appui en Italie, le général Suworow embrassoit déjà avec

(1) Après la signature de la capitulation, le général Serrurier fut un moment prisonnier des Austro-Russes. Suworow lui fit l'accueil le plus poli, et l'invita à dîner. La conversation roula sur les évènemens militaires des précédentes campagnes. On raconte qu'en quittant Serrurier, Suworow lui dit : « Où vous retirez-vous ? — A Paris. — Tant mieux, répondit Suworow, j'espère vous y voir bientôt. — Je l'ai toujours ainsi espéré moi-même, repartit le général français. »

Nous ne garantissons pas cette anecdote, qui a été présentée comme une preuve de la présomption de Suworow, et qui seroit plutôt un garant de sa bonne foi et de celle de Paul Ier., dont les projets, qui ne tendoient qu'à rétablir la maison de Bourbon, furent contrariés par l'Autriche, ainsi qu'on le verra dans la suite.

des forces supérieures, et débordoit par ses aîles, toute la ligne des postes français derrière l'Adda. La justesse, la multiplicité de ses combinaisons d'attaque, les manœuvres de son aîle droite, contribuèrent puissamment au gain de la bataille de Cassano.

L'armée française poursuivie et en pleine retraite, cherchant son salut au pied des Alpes et des Appennins, les places de Mantoue et de Ferrare investies, les postes sur le Pô abandonnés ou forcés, les routes par le duché de Parme et la Haute-Toscane coupées, les peuples d'Italie se soulevant contre les Français, tels étoient les avantages des alliés, immédiatement après la journée de Cassano, avantages qui rendoient difficile et périlleuse la retraite de l'armée française de Naples, commandée par le général Macdonald.

Suworow se hâta de marcher sur Milan, précédé par le corps du général Melas, qui, dans la matinée du 28, se dirigea de Gorgonzola sur cette ville,

ainsi que les divisions des généraux Froelich et Ott. A leur approche, le directoire, les autorités républicaines, l'ambassadeur de France partirent précipitamment pour Turin. Alors le peuple s'attroupa. Quelques cosaques et des piquets de hussards autrichiens parurent le 29 au matin, et s'arrêtèrent à la porte orientale. A la vue des cosaques, le peuple de Milan se leva, pour ainsi dire, en masse, et foula aux pieds la cocarde tricolore, à laquelle succéda la cocarde impériale. Les Milanais allèrent en foule au-devant des Austro-Russes, jusqu'à Cressenzano, et ils les accueillirent aux cris de *vive la religion! vive l'empereur François!*

L'archevêque et son clergé, plusieurs députés de la ville, ainsi que l'administration et la municipalité, se portèrent aussi au-devant des alliés, et furent d'abord reçus par le baron de Melas qui fit son entrée à Milan, au bruit de plusieurs salves d'artillerie.

Le général Suworow arriva peu de tems après à Cressenzano. Il accueillit

avec affabilité l'archevêque et les députés de la ville. « Je viens, dit-il à
» l'archevêque, remettre la religion et
» le pape sur le trône, et ramener les
» peuples au respect dû aux rois. Il
» appartient à votre ministère de me
» seconder dans ce salutaire objet. »
Ensuite se retournant vers les députés de la ville, il leur dit : « Messieurs, je
» suis satisfait de l'accueil que vous
» me faites; je desire que les sentimens
» qui sont dans vos ames, répondent à
» ceux que vous manifestez. »

Aussitôt le peuple de Milan mutila, renversa, brûla tous les signes, tous les symboles de la république. Les patriotes connus furent recherchés, poursuivis, et eussent infailliblement perdu la vie, s'ils n'avoient déjà été livrés et consignés aux cosaques.

L'archevêque et son cortège rentrèrent dans la ville, suivis par un corps de quinze mille hommes, tant d'infanterie que de cavalerie. Ces troupes campèrent sur la place du Dôme et au champ de Mars. Le soir, le général

Suworow fit son entrée publique, accompagné de tout son état-major. La ville fut brillamment illuminée; le lendemain, l'hymne ambroisienne fut chantée au Dôme avec la plus grande solemnité. Les généraux Suworow et Melas y assistèrent avec un grand nombre d'officiers.

Voici la première proclamation du général Suworow; elle fut répandue à son entrée à Milan.

L'armée victorieuse de l'empereur apostolique et romain est ici. Elle combat uniquement pour le rétablissement de la sainte religion, du clergé, de la noblesse et de l'antique gouvernement de l'Italie. Peuples! unissez-vous à nous pour Dieu et pour la foi. Nous sommes arrivés avec une grande puissance à Milan et à Plaisance, pour vous secourir.

Signé SUWOROW.

Le château de Milan, défendu par cinq cents Français, sous les ordres du chef de bataillon Bechaud, fut bloqué par un corps de quatre mille hommes commandés par le général Laterman.

Le général Melas s'occupa de l'admi-

nistration intérieure de la Lombardie, créa et établit un tribunal de police, congédia, fit désarmer la garde nationale, prohiba l'uniforme cisalpin, notifia l'acceptation des cédules de la banque de Vienne comme argent comptant, défendit tout acte de vengeance particulière, et publia une proclamation relative à l'institution du nouveau tribunal de police.

Après l'occupation rapide de Milan, le général Suworow, déployant toute son activité, poursuivit ses avantages avec ardeur, fit marcher en hâte le gros de son armée sur Novare et Pavie; ce fut alors que développant son plan de campagne, on le vit poursuivre quatre objets différens, et que pour atteindre son but et conserver l'ensemble de son plan, il crut devoir disséminer une grande partie de ses forces.

Au nord et sur sa droite, il détacha des corps qui, occupant successivement les vallées au-dessus des lacs, et pénétrant dans les gorges et dans les passages vers la Suisse, se lioient à la gauche

de l'armée de l'archiduc, au-delà du Saint-Gothard, facilitoient ses mouvemens et contenoient les troupes françaises, dont les derrières n'étoient pas assurés à cause des entreprises et de la fermentation des habitans des petits cantons.

Vers le sud et par sa gauche, il détacha le général Ott, avec une division, pour soutenir le général Klenau, aller au-devant de l'armée française de Naples, et, en s'emparant des défilés des Apennins, intercepter et couper les communications de la Haute-Toscane avec Gênes.

A l'est et sur ses derrières, il faisoit assiéger Mantoue par un corps de vingt-cinq mille hommes, sous les ordres du général Kray; il faisoit bloquer Bologne et assiéger Ferrare par le général Klénau.

Enfin à l'ouest, en avant de lui, le général Suworow poursuivoit avec vigueur l'armée française, pour la forcer à abandonner les plaines du Piémont et le pays de Gênes, avant qu'elle eût pu recevoir des renforts.

Le 3 mai, Pavie fut occupé par les alliés. Les Français, en l'abandonnant, firent sauter une arche du fameux pont sur le Tésin.

Le pont du Pô, que les paysans insurgés avoient rompu, ayant été rétabli, un corps considérable d'Austro-Russes passa ce fleuve, et campa sous la toile, dans les plaines fertiles du Plaisantin. Dès que Parme et Plaisance furent occupés par le général Hoenzollern, une forte colonne détachée sous les ordres du général Ott, alla s'emparer des villes de Reggio et de Modène.

Les défaites successives de l'armée française, les progrès rapides des Austro-Russes, furent le signal de l'insurrection des peuples d'Italie contre les Français. Déjà ceux de la Romagne et et du Ferrarais avoient pris les armes, dirigés et régularisés par des officiers allemands.

Les habitans de la Lombardie et les Cisalpins se soulevèrent également pour seconder les alliés; par-tout les Français étoient poursuivis au son lugubre du

tocsin. Dans la même nuit, l'on vit presque toutes les collines de la Toscane éclairées par des feux de joie. Les habitans d'Arezzo furent les premiers de la Toscane à donner le signal de l'insurrection; ils prirent les armes et chassèrent les républicains. Les habitans de Pistoye tentèrent aussi de secouer le joug des Français; mais se trouvant sans appui, ils furent obligés d'ajourner cette entreprise prématurée à une époque plus favorable.

Le général Suworow, voulant utiliser cet élan des peuples d'Italie, en faveur des alliés, envoya des officiers pour les organiser, et les mettre en état de seconder les opérations des armées impériales.

Il fit répandre en même-tems la proclamation suivante:

PEUPLES D'ITALIE!

Aux armes! aux armes! accourez, venez vous ranger sous les drapeaux de la religion et de la patrie, et vous triompherez d'une nation perfide. Les armées alliées des deux augustes

empereurs combattent pour vous, versent leur sang pour la défense de la religion, pour recouvrer vos propriétés, et pour le rétablissement de votre ancien gouvernement. Les Français ne cessent de vous opprimer; ils vous accablent d'impôts, de réquisitions; et sous le vain prétexte d'une égalité, d'une liberté chimérique, ils portent la désolation dans vos familles, arrachent les enfans à leurs pères, et les forcent à porter les armes contre leurs souverains légitimes. Peuples d'Italie, consolez-vous! il est un Dieu qui vous protège, et des armées qui vous défendent. Ces armées sont innombrables. Examinez ces nombreux bataillons qui, du fond du Nord, viennent à votre secours! Voyez de toutes parts les peuples insurgés qui, voulant terminer cette longue et sanglante lutte, s'arment et poursuivent l'ennemi commun. Les deux armées impériales, composées de vaillans guerriers, viennent donc pour délivrer l'Italie! Par-tout où elles pénétreront, vous verrez rétablir les lois, la religion, la tranquillité publique; vous verrez les fidèles ministres du culte remis en possession de leurs biens.

S'il se trouvoit parmi vous des hommes assez perfides pour prendre les armes contre notre auguste souverain, et pour seconder d'une manière quelconque les manœuvres des Français; s'il pouvoit exister de ces hommes traîtres à leur patrie, infidèles à leur religion, ils seroient

à l'instant irrémissiblement fusillés, sans aucun égard au rang, emploi, naissance ou condition; leurs familles seroient poursuivies, et leurs maisons détruites ainsi que leurs propriétés.

Votre sagesse, ô peuples d'Italie! me fait espérer que, bien convaincus de la justice de notre cause, vous ne donnerez point lieu à ces justes et indispensables châtimens, et que vous donnerez, au contraire, des preuves non-équivoques de fidélité et d'attachement à un souverain rempli pour vous de tant de bonté et d'amour.

Approuvé, SUWOROW.

Après s'être porté successivement à Lodi, à Casal-Pasterlengo, et delà à Plaisance, le général Suworow transféra le 4 mai son quartier-général à Pavie. Il ne voulut point quitter cette ville sans avoir été examiner le champ de bataille où François Ier. fut fait prisonnier, et la Chartreuse où fut renfermé ce monarque, à une lieue de Pavie.

L'armée française, réduite à vingt-cinq mille hommes, étoit hors d'état de défendre les plaines du Piémont et de

couvrir le pays de Gênes; elle ne pouvoit plus trouver qu'au pied des Apennins et des Alpes, les avantages et la position nécessaires pour prolonger sa défensive. Sa retraite, après l'évacuation de Milan, se fit sur trois colonnes: celle de droite marcha de Lodi à Plaisance; celle du centre, de Pavie à Voghera; celle de gauche, par Vigevano et Novare, où Moreau établit son quartier-général le 2 mai; dégageant sa droite, et refusant tout-à-coup son aîle gauche, Moreau assura la retraite du gros de l'armée sur Alexandrie. D'abord il alla en personne à Turin, quitta cette ville le 7 mai, après avoir pourvu à la défense de la citadelle, porta ensuite son quartier-général à Alexandrie; et prenant une position sous Tortone, il étendit sa droite vers les Apennins, pour favoriser la retraite de Macdonald, en retenant les alliés sur la rive gauche du Pô.

Le général Suworow avoit détaché, par sa droite, une forte avant-garde, sous les ordres du général Wukassovick qui, passant le Tésin vers le lac

majeur, s'empara d'Arona et de Mortara dans la Lumelline; ensuite se portant sur Verceil sans défense, chassa les Français de cette ville, et s'empara d'Yvrée, de Crescentino, de Chivasso, de Trino, évacués par les républicains. Ce corps devoit suivre la rive gauche du Pô, remonter jusques sous les murs de Turin, afin de déborder et tourner en même-tems l'aîle gauche de l'armée française.

En entrant en Piémont, le général Suworow fit répandre la proclamation suivante, adressée aux soldats piémontais qui avoient été obligés de se ranger sous les drapeaux des Français :

Braves troupes piémontaises,

Toute l'Europe frémit d'indignation et d'horreur, lorsque, sans déclaration de guerre, les Français attaquèrent votre roi, le renversèrent du trône de ses ancêtres, s'emparèrent de ses états, et vous firent servir d'instrumens pour la destruction des gouvernemens légitimes de l'Europe. Cet exemple de l'abus inique de la force, appelle la vengeance de Dieu et des hommes. Déjà les armées des deux empereurs

ont battu et dispersé cette armée française d'Italie, qui se vantoit d'être invincible. Les troupes alliées sont actuellement en Piémont, pour rétablir votre bon roi sur le trône. Soldats piémontais, quittez des drapeaux souillés par le crime! Réunissez-vous à vos libérateurs pour terminer l'affranchissement de l'Italie. Officiers et soldats, vous conserverez votre grade et votre solde. Vous ne prêterez serment qu'au roi de Sardaigne, et ne serez employés qu'en Italie.

Signé SUWOROW, *général en chef de l'armée austro-russe.*

Le 4 mai, le prince Constantin, second fils de Paul Ier., arriva à Vérone accompagné du prince Esterhazi. Ce jeune prince, alors âgé de dix-neuf à vingt ans, se fesoit déjà remarquer par son affabilité, par sa bravoure, dont il donna des preuves éclatantes, et par ses connoissances militaires. Il se rendit à Peschiera, pour examiner les préparatifs du siège de cette place, delà à Milan, et ensuite à Pavie. Le général Suworow qui étoit alors dans cette ville, fut au-devant du prince, et lui dit en l'abordant: « Les dangers auxquels votre altesse

» va être exposée, me font penser qu'il » me seroit impossible de lui survivre, » s'il lui survenoit un malheur. » Le prince Constantin ne quitta plus Suworow durant toute cette campagne. Elle fut pour lui une école pratique de l'art terrible de la guerre. Ce jeune guerrier, par sa présence, excitoit au plus haut degré l'enthousiasme et la valeur des soldats alliés.

Le général Kray venoit d'envelopper Peschiera du côté de terre, tandis que le général Saint-Julien le tenoit bloqué du côté du lac de Garda, avec la flotille impériale. Le 4 mai, les batteries des assiégeans battirent en brêche, et tout se disposoit pour livrer l'assaut, lorsque l'adjudant-général Coutheaux se détermina à capituler. Le 7 mai, Peschiera fut évacué par les Français et occupé par les Impériaux. La garnison française, forte d'environ mille hommes, sortit avec les honneurs de la guerre, et fut escortée jusqu'aux frontières de France, après s'être engagée à ne pas servir de six mois contre les alliés. On

trouva dans la place des magasins immenses ; soixante-quinze canons, deux mille deux cents fusils. Vingt chaloupes canonnières, une galère et deux schebecks, tombèrent également au pouvoir des alliés. La division qui venoit de prendre Peschiera, marcha sur Mantoue. Le général Kray, après s'être porté à Borgoforte, resserra cette place et fit passer sur le Mincio les chaloupes canonnières dont il venoit de s'emparer.

Le général Suworow, qui avoit détaché le général Hœnzollern sur Plaisance, avec une partie de la gauche de son armée, lui ordonna de remonter la rive droite du Pô. En exécution de cet ordre, Hœnzollern fit replier les avant-gardes des Français jusqu'au-delà de Voghera, près de Tortone. Dans la vue de s'emparer des défilés des Apennins, le général Suworow fit aussi occuper Bobbio, sur la route de Plaisance à Gênes.

Le général Moreau qui venoit d'établir son quartier-général à Alexandrie, concentra son armée dans la forte posi-

tion de Marengo, entre Alexandrie et Tortone, et se renferma ensuite dans une espèce de camp retranché derrière le Pô et le Tanaro, entre Alexandrie et Valence. Le général Suworow, dont le corps d'armée étoit affoibli par les opérations séparées, resserra néanmoins le général Moreau et tenta de le déposter.

Instruit qu'il n'y avoit à Tortone qu'une foible garnison, il ordonna au prince Bagration, qui étoit à Pavie, de passer le Pô et de se porter sur cette ville; mais arrivé à Voghera, le prince Bagration apprit que les Français s'étoient renforcés et fortifiés à Tortone. Alors, Suworow et Melas se mirent en marche avec le gros de l'armée alliée, résolus de déposter les Français. Arrivé à Voghera, où il établit son quartier-général, Suworow adressa la proclamation suivante au peuple du Piémont :

Peuples du Piémont!

L'armée austro-russe, victorieuse, marche vers vous au nom de votre souverain légitime!

Elle vient rétablir votre roi sur le trône de ses augustes ancêtres, trône dont il a été renversé par la perfidie de ses ennemis ; elle vient faire triompher la religion ; elle vient enfin vous délivrer du joug tyrannique de vos oppresseurs, et détruire l'immoralité qu'ils cherchent à répandre dans toutes les ames. Braves Piémontais! votre fidélité, votre attachement à l'auguste maison de Savoie qui, depuis tant de siècles vous gouverne avec tant de sagesse et de gloire, sont des motifs sacrés qui doivent vous déterminer à combattre pour une cause dont le succès peut seul assurer votre bonheur. Imitez donc l'exemple de vos ancêtres : resaisissez ces armes qui furent si souvent victorieuses de l'ennemi commun ; réunissez-vous sous les étendards de la valeureuse armée que je commande ; et les imposteurs qui cherchent à vous séduire pour vous opprimer, seront chassés à jamais de votre sol. Reprenez donc les armes pour le soutien de votre religion et pour la conservation de vos propriétés. Je promets, au nom de LL. MM. II., protection et appui à tous ceux qui écouteront la voix de l'honneur et du devoir, et je promets de pardonner aux foibles qui ont été égarés par l'apparence d'une liberté illusoire ; mais j'abandonne aux plus sévères châtimens les scélérats qui, se prévalant d'un acte arraché par la force et la trahison, oseroient s'opposer aux progrès de notre armée.

Fidèles habitans du Piémont, empressez-vous de partager nos succès, et qu'une fausse crainte ne vous rende point parjures à vos premiers sermens. Votre honneur, vos devoirs annullent celui que vous avez prêté au gouvernement inique qui vous opprime. Les vertus sublimes que nos souverains font briller sur leurs trônes, vous garantissent mes promesses.

Du quartier-général de Voghera, le 8 mai 1799.

ALEX. SUWOROW-RYMNIKSKY.

Cette proclamation excita merveilleusement le zèle et l'enthousiasme des habitans du Piémont. Déjà ceux de Mondovi, Cherasco, Carmagnola, Ceva, Oneille, avoient soudainement pris les armes.

Le général Keim, qui dès le 5 mai avoit ouvert la tranchée devant Pizzighitone, pressa si vivement cette place que quatre jours après, un magasin à poudre ayant sauté, le commandant français capitula. La garnison qui n'étoit que de six cents hommes, resta prisonnière.

Après avoir bloqué pendant quatre jours la ville de Tortone, le quartier-

maître-général de Chateler l'attaqua le 9 mai, et en fit sauter les portes sous le feu de la citadelle où la garnison française se retira et resta bloquée. Il fut néanmoins convenu que les alliés ne pourroient l'attaquer du côté de la ville, contre laquelle les Français s'engagèrent à ne point tirer.

Le 10, le gros de l'armée alliée qui étoit dans le camp de Voghera, et auquel se rendit le général Keim après la reddition de Pizzighitone, passa la Scrivia et campa à Torre di Garofalo. La division du général Karacksay fut détachée pour s'emparer de Seravalle, Novi et Gavi.

Moreau, placé entre Asti et Alexandrie, sa droite à cette dernière ville, sa gauche à Valence, avoit jeté de forts détachemens tant à Casal qu'à Verrue. Il pressentit que Suworow ne menaçoit sa droite entre le Tanaro et les Apennins, et ses communications avec Gênes, que pour surprendre sur sa gauche le passage du Pô, et l'engager dans une action décisive.

Ce projet étoit secondé par les attaques des insurgés du Piémont, qui, déjà organisés, menaçoient tellement les derrières de l'armée française, que, si elle eût reçu et perdu une bataille, sa retraite en deçà et au-delà des Apennins devenoit également impossible.

Le 11 mai, l'avant-garde du corps russe du général Rosemberg ayant passé le Pô au-dessus de Valence, fut repoussée par une partie de la division du général Grenier. Le 12, sept mille Russes environ, commandés par le général Schubarf, passèrent le Pô à Bassignana, près du confluent de ce fleuve et du Tanaro. Marchant ensuite entre Valence et Alexandrie, pour couper la ligne des Français, ils attaquèrent la division du général Grenier, qui, renforcée par le corps du général Gardanne, soutint le choc de la colonne russe. Encore renforcés par la division Victor, les Français engagèrent un combat opiniâtre. Une maison de campagne qui se trouvoit au centre de l'attaque, fut prise et reprise plusieurs fois par les deux partis.

Le général Schubarf ayant été tué, les Russes forcés de céder à la supériorité du nombre, furent poursuivis et éprouvèrent quelque perte. Alors le général Suworow se décida à porter la plus grande partie de ses forces sur la rive droite du Pô, et à marcher sur Turin, pour forcer Moreau à sortir de son camp.

Le 16 mai, le général Melas passa, avec la plus grande partie de ses troupes, sur la rive droite, et marcha sur Candia. Le même jour, le général Wukassovick attaquoit Ponte-Stura, Verrue et Casal. De son côté, le général Moreau voulant tenter un coup de main, pour délivrer Tortone et ramener les alliés sur son front, avoit fait jeter, dans la nuit du 15 au 16, un pont sur la Bormida, près d'Alexandrie. Il passa lui-même cette rivière à la tête d'une colonne de sept mille hommes, attaqua et repoussa les postes avancés des cosaques sur Marengo, et les poursuivit jusqu'à St.-Julien, tandis que son aîle droite ayant passé le Tanaro, attaquoit avec impétuosité les divisions Keim et Lusignan, qui d'abord

furent enfoncées. Le prince Bagration ayant divisé son corps en deux colonnes, s'avança contre les Français à Marengo. Le combat fut long et incertain. Les Russes reçurent des renforts, attaquèrent les Français en flanc, et après les avoir culbutés, les forcèrent à se retirer, partie sur leurs ponts dans Alexandrie, partie dans la vallée de la Bormida, et vers Ceva. Dans cette entreprise infructueuse les Français perdirent trois mille hommes, tant tués que blessés, et près de deux mille prisonniers.

Après cet avantage, le prince Bagration et le général Karacksay marchèrent sur Novi, Gavi et Seravalle, et sur la route de Ceva vers Acqui. Le général Suworow, dont le quartier-général étoit à Lumello, ayant pressé l'attaque des postes français sur la rive droite du Pô, au-dessus de Valence, le général Wukassovick qui étoit à Trino, attaqua et emporta Casal. Moreau, dont le camp retranché étoit ouvert de toutes parts, fut obligé d'évacuer Valence et Alexandrie, après avoir pourvu à la défense

de la citadelle de cette dernière place. Le 19 mai, il fit sa retraite, porta le gros de son armée par Asti et Cherasco sur Coni, et détacha un corps par sa droite, pour occuper Ceva et Mondovi, dont les communications avec la rivière de Gênes étoient interrompues par les insurrections des paysans. Ce dernier corps, poursuivi par Melas, fut atteint et battu vers Montenotte.

Dès-lors le double but du général Suworow se trouva rempli. Il avoit coupé successivement les communications des deux armées françaises de Suisse et d'Italie, et il avoit ouvert celle entre les deux armées impériales, par la conquête de l'Italie supérieure, du Milanais et d'une partie du Piémont, en soutenant les attaques du corps intermédiaire du général Bellegarde, chargé de déloger les Français de toute la chaîne des Alpes rhétiennes jusqu'au Saint-Gothard. Ce premier but rempli, l'archiduc n'ayant plus rien à craindre pour sa gauche, put détacher le général Bellegarde avec la plus grande partie de son corps, pour joindre

Suworow; le reste, sous les ordres du général Haddick, resta en communication à Domo-Dossola.

D'un autre côté, Suworow, en poussant devant lui l'armée de Moreau, en la forçant à abandonner sa position avantageuse entre le Pô et la barrière des Apennins, à la faveur de laquelle Macdonald devoit opérer sa jonction, opposoit les plus grands obstacles à cette réunion, tout en se réservant les moyens de marcher en force au-devant de Macdonald. Libre ainsi dans ses mouvemens, et pouvant faire face à-la-fois à toutes ses entreprises, il se décida à achever la conquête du Piémont. En conséquence, passant de Voghera à Tortone, il marcha avec le gros de son armée sur Alexandrie, où il fit son entrée publique avec le prince Constantin et le général Melas. Ce fut dans cette ville qu'il fit les dispositions nécessaires pour s'avancer dans le cœur du Piémont, et pour s'emparer de l'importante place de Turin, après avoir confié le blocus de la citadelle d'Alexandrie à la division russe du géné-

ral Schweikosky, et fait resserrer étroitement cette forteresse. Il fit avancer la division du général russe Seckendorf, du côté d'Acqui, pour atteindre par sa gauche les Apennins et resserrer les intervalles. Voulant rassembler et réorganiser l'armée piémontaise, il écrivit la lettre suivante au général Thaun de Saint-André, qui avoit déjà commandé les troupes du roi de Sardaigne :

Comptant sur le zèle de V. E. pour la bonne cause, sur les talens, l'expérience militaires et l'attachement que vous n'avez cessé, monsieur, de déployer pour votre souverain, je vous charge de réorganiser l'armée piémontaise, et de la conduire contre l'ennemi commun. Recevez, en attendant, l'assurance de la parfaite estime avec laquelle j'ai l'honneur d'être,

SUWOROW.

Pour remplir cette mission importante, le général de Saint-André commença par adresser une proclamation aux militaires piémontais, afin de les réunir, de réorganiser les corps, de rap-

peler les déserteurs et d'enrôler de nouveaux soldats.

Le général comte de Klenau, chargé par Suworow des opérations sur la rive droite du Pô, vers la partie méridionale de l'Italie, tenoit depuis cinquante-deux jours la ville de Ferrare bloquée par les paysans insurgés et un corps d'Autrichiens. Voulant emporter cette place où la disette se fesoit déjà éprouver, il s'y porta lui-même à la tête de deux mille hommes, et avec un train considérable d'artillerie. Le 22 mai, il entra par capitulation dans la ville, à condition que l'entrée en seroit interdite aux insurgens. Le commandant français Lapointe se retira dans la citadelle et se disposoit à la défendre ; mais le feu de trente pièces de canon et un bombardement qui incendia plusieurs magasins, le forcèrent à capituler. La garnison française, forte de quinze cents hommes, obtint libre passage avec les honneurs de la guerre, à condition qu'elle ne serviroit pas de six mois contre les armées impériales. Le

25 mai, Klenau occupa cette forteresse, où il trouva quatre-vingt-dix bouches à feu et des magasins considérables. L'archevêque cardinal Mattei, qui avoit été expulsé de Ferrare par les Français, fut rendu à sa résidence.

Après cette conquête, Klenau fit avancer un corps dans le Bolonais, ordonna le blocus rigoureux du fort Urbin, détacha le lieutenant-colonel Grils, avec un bataillon, sur Ravene, dont il prit possession le 26, après avoir fait prisonniers cent cinquante soldats piémontais qui s'y trouvoient. Delà Klenau étendant sa gauche jusqu'à Cervia sur l'Adriatique, occupa Cesene et Rimini, toujours secondé par les paysans armés.

L'occupation de Rimini fut favorable à la cause des alliés, qui surent profiter des divisions qui venoient d'éclater dans le département du Rubicon, entre les Cisalpins et les Français. Les généraux cisalpins Lahoz et Pino, alors à Pesaro, furent suspendus par le général Montrichard qui commandoit à Bologne, comme cherchant tous deux à se rendre

indépendans. Lahoz, sur le point d'être arrêté, prit la fuite vers Fano, et se mit à la tête de l'insurrection contre les Français. Pino, étouffant son ressentiment, repoussé par les Français, fut se jeter dans les bras du général Monnier qui, commandant à Ancône, l'employa à la défense de cette place (1).

---

(1) Dans le courant d'avril 1799, une vive discussion s'éleva entre le général Lahoz qui étoit à Pesaro, et le général français Montrichard qui commandoit à Bologne. Celui-ci suspendit Lahoz, et défendit aux troupes cisalpines de lui obéir. Dès-lors, Lahoz abandonna le parti français. Il ne put emmener avec lui que très-peu de soldats cisalpins, qu'il grossit successivement d'un grand nombre d'insurgés rassemblés dans le Ferrarais et le Bolonais. Se trouvant à la tête d'une masse de vingt mille paysans, la plupart montagnards des Abruzzes, il inonda le département de Tronto, organisa une armée à Fermo, et s'empara des côtes de l'Adriatique, depuis Messola jusqu'à Fano, après avoir livré et soutenu différens combats d'un succès varié. Malgré les prodiges de valeur du général français Monnier, il le força à se renfermer dans la place d'Ancone, dont il

Les villes de Lugo et de Forli furent également occupées par un corps du général Klenau, et une colonne républicaine, commandée par l'adjudant-géné-

---

entreprit le siège. A la fin de septembre, au moment où il venoit d'établir sa troisième parallèle, d'où il ravageoit la ville, quelques bataillons autrichiens vinrent renforcer les insurgés, et dès-lors le lieutenant-général Frœlich commanda en chef toutes les troupes assiégeant Ancone.

Dans cet état de choses, le brave Monnier exécuta une sortie générale; il s'empara, à la gauche, de la première redoute; attaqua la deuxième, défendue par Lahoz en personne; les Français s'y précipitèrent. A l'instant Lahoz, suivi de ses soldats, s'élance dans la redoute, à cheval, franchit le fossé et fond sur les Français. Sa contenance, son intrépidité les étonne; mais, bientôt reconnu, il est blessé mortellement. Abandonné par les siens sur le champ de bataille, il fut pris par les Français. Craignant de rester en leurs mains, il fit demander son ancien ami Pino, et intercéda auprès de lui pour être ramené à son quartier-général: Pino s'y refusa, l'accabla de reproches, et le fit achever par des grenadiers français.

ral Hullin, fut défaite et poursuivie jusqu'aux environs de Bologne.

Le général autrichien Bellegarde, après avoir deux fois battu les Français dans les Grisons, porta son quartier-général à Chiavena, et effectua heureusement la grande jonction de l'armée alliée d'Italie avec celle d'Allemagne.

Le prince de Rohan, pressé par des forces supérieures, ne pouvoit se soutenir dans les bailliages italiens, malgré l'insurrection des paysans contre les forces du général français Lecourbe. Le général Hoenzollern, chargé du siège du château de Milan, convertit le siège en blocus, dont il laissa la direction au général Laterman, et marcha au secours

Ainsi finit la carrière de Lahoz, qui ne cessa de déployer, pendant toute cette campagne, les qualités politiques et militaires d'un véritable chef de parti. Son premier attachement pour la France s'étoit changé en haine profonde et invétérée. Sur le cachet dont il se servoit, étoit gravé les armes de l'empereur et le nom de Lahoz, avec la legende : *Mort aux Français.*

du prince de Rohan; il partit de Milan, le 15 mai, dès le 17 il le joignit, après une marche forcée de seize lieues. Il trouva ses avant-postes à Ponte-Tresa, sur la rivière qui joint le lac de Lugano au lac majeur. Les deux généraux réunis attaquèrent à Taverna les troupes françaises sous les ordres des généraux Lecourbe et Loison; mais ils furent d'abord repoussés jusques sous les murs de Lugano; le 19 mai, ayant reçu tous leurs renforts, ils attaquèrent de nouveau sur trois points différens. Les Français furent mis en fuite et poursuivis au-delà du mont Cenere. Après avoir rétabli le prince de Rohan à Lugano, et lui avoir laissé quelques renforts, le général Hoenzollern ramena sa division à Milan, où, dans la nuit du 20 au 21, il ouvrit la tranchée, et le 23, un feu de soixante pièces de canon fut dirigé contre le château.

Le 24, le chef de bataillon Bochaud qui y commandoit, demanda à capituler, et obtint, pour la garnison forte de deux mille hommes, libre passage avec les honneurs de la guerre, à condition

qu'elle ne serviroit pas d'une année contre les armées impériales. La garnison déposa les armes sur l'esplanade, et fut escortée par la cavalerie autrichienne. Les Cisalpins qui fesoient partie de la garnison prisonnière, se débandèrent vers Magenta, et retournèrent dans leurs foyers.

La prise du château de Milan fut célébrée dans cette ville par une illumination et par des fêtes publiques. A cette occasion, quinze drapeaux tant français que piémontais et cisalpins furent exposés aux regards du peuple. La noblesse de Milan fit un don volontaire pour le soulàgement des indigens, et la ville donna une gratification aux troupes qui avoient fait le siège. Le général Laterman en ramena la plus grande partie vers Mantoue, pour renforcer l'attaque de cette place.

Le général Suworow, d'autant plus impatient de s'emparer de Turin, qu'il devoit trouver dans cette place importante des pièces de gros calibre dont les alliés avoient besoin pour assiéger Alexan-

drie, Tortone et même Mantoue, fesoit filer le gros de son armée sur Turin, par les deux rives du Pô. Les grandes pluies retardèrent pendant quelques jours la marche des colonnes combinées. Le 26 mai, les divisions Keim et Frœlich, sous les ordres du général Melas, ayant passé la Sesia, se portèrent sur la Stura. Le corps du général Wukassovick, qui s'étoit avancé par la rive gauche du Pô, fit les premières approches de Turin, et occupa la hauteur des Capucins, qui domine la ville. Quoiqu'il manquât des moyens nécessaires pour en faire le siège, n'ayant ni artillerie, ni troupes suffisantes, il somma le commandant français Fiorella, de se rendre. Celui-ci refusa et se disposa à une vigoureuse défense, après avoir déclaré la ville en état de siège, et avoir adressé une proclamation aux habitans, afin de les exciter à le seconder. La division russe du général Karacksay, après avoir passé la Stura et la Dora, prit position en avant de la Chartreuse.

Le général Suworow partit d'Alexan-

drie avec le gros de son armée, passa le Pô à Valence, marcha directement sur Turin, et arriva le 26 mai sous les murs de cette ville qu'il trouva investie par la division du général Wukassowick, par une division russe sous les ordres du prince Bagration, et par un grand nombre de paysans insurgés et armés. Dans la nuit du 26 au 27, la ville fut canonnée par seize pièces, et sommée à la pointe du jour. Le général Fiorella refusa de nouveau et répondit au feu des assiégeans. Alors la ville fut bombardée. Quelques maisons de la porte du Pô ayant été incendiées, le peuple se souleva, et les bourgeois armés qui gardoient cette porte et celle du Palais profitèrent du désordre pour les ouvrir toutes deux aux alliés. La garnison, forte de trois mille hommes et composée de Français et de Cisalpins, fut surprise et eut à peine le tems de se retirer dans la citadelle. Quelques cavaliers français qui n'eurent pas le tems de s'y réfugier, en vinrent aux mains avec les alliés, et furent hachés dans les rues. Aussitôt le

peuple foula aux pieds la cocarde française, renversa et détruisit tous les emblêmes républicains. La division du général Keim occupa la ville, celle du prince Bagration les dehors de la citadelle, et les divisions des généraux Zoph et Frœlich formèrent un camp d'observation sur la route de Turin à Pignerol.

Le général Suworow qui avoit dirigé cette entreprise en personne, fit son entrée publique accompagné du prince Constantin, des officiers de son état-major, et de nombreux bataillons Austro-Russes. Il ordonna sur-le-champ le blocus de la citadelle, et fit élever dans la ville même plusieurs batteries pour battre cette forteresse. Les Français répondirent par un feu terrible, dirigé contre la ville : plusieurs maisons en furent endommagées. Alors le général Suworow fit signifier au commandant Fiorella qu'il sauroit user de représailles, s'il ne cessoit à l'instant un feu aussi contraire aux droits de la guerre qu'aux droits des gens. Par considération pour les habitans, on parlementa des deux côtés,

et il fut convenu que la batterie des assiégeans seroit transportée hors la ville, et que la citadelle cesseroit de diriger son feu de ce côté. Dès ce moment on vit renaître la joie et la sécurité parmi le peuple, et le nom de Suworow passa de bouche en bouche, mêlé aux expressions d'allégresse et de reconnoissance. Le soir même arriva le marquis Thaun de Saint-André, qui, en sa qualité de général d'infanterie des armées piémontaises et de gouverneur de Turin, prescrivit toutes les dispositions nécessaires pour le maintien de l'ordre et de la tranquillité générale. Le général Suworow assista ainsi que les généraux alliés à un *Te Deum* solemnel qui fut chanté dans l'église métropolitaine, pour la délivrance de la ville de Turin et la reddition des citadelles de Milan et de Ferrare. Une salve générale d'artillerie eut lieu sur la place d'armes pendant cette cérémonie.

Cent dix-huit pièces de canon de siège, deux cents pièces de moindre calibre, une immense quantité de poudre et des

munitions de guerre de toute espèce; tels furent les avantages de l'occupation de l'importante place de Turin. Environ quatre mille Piémontais qui étoient encore sous les drapeaux des républicains, accoururent dans les rangs de l'armée combinée. Le général Suworow confia le siège de la citadelle au général Keim. L'artillerie surabondante fut transportée sous les murs de Mantoue et de Tortone, pour en faire le siège.

Ainsi, dans l'espace d'un mois environ, le général Suworow parvint à chasser les Français des deux rives du Pô, et campoit à la vue des frontières de France. Après l'occupation de Turin, il fit marcher ses divisions dans l'intention de s'emparer des postes importans qui en ouvrent l'entrée; ses colonnes pénétrèrent dans les vallées d'Aoste, de Morienne, de Suse et de Lucerne, portèrent l'alarme sur l'ancienne frontière de France, et menacèrent de s'ouvrir le passage des Alpes, en tournant par la Savoie, la dernière ligne de défense de

la Suisse. La seule avant-garde commandée par Wukassovick, resta dans Turin. Le reste des troupes impériales campa une partie en-deçà, une partie au-delà de la Dora. La division du prince Bagration marcha vers Suse, et le colonel comte Zuccato qui, en qualité de volontaire, commandoit un corps russe, marcha sur Pignerol.

La forte position de Suse fut attaquée et emportée le même jour; les Français qui la défendoient se replièrent sur le mont Cénis et sur le mont Genèvre. Le prince Bagration poussant ses avantages, occupa la Brunette, le col de l'Assiette, et Césanne. Quelques dragons russes poursuivirent les Français jusqu'aux frontières du Dauphiné, où ils semèrent l'épouvante. Dès-lors l'alarme se répandit sur l'ancienne frontière de France, et l'on crut généralement que le projet de Suworow étoit de tenter une invasion par le Dauphiné et la Savoie.

L'expédition contre Pignerol présen-

toit plus de difficultés, parce que cette province, et sur-tout les quatre vallées occidentales du Piémont, dites les vallées Vaudoises, habitées par des sectateurs de Calvin, s'étoient prononcées pour le parti républicain. Quatre mille Vaudois environ avoient pris les armes en faveur des Français, et défendoient leurs vallées contre les alliés. Le colonel Zuccato somma Pignerol, menaçant de l'emporter d'assaut à la moindre résistance. Les habitans effrayés se rendirent.

Il fit ensuite répandre, au nom du général Suworow, la proclamation suivante, adressée aux habitans des vallées de Lucerne et de Saint-Martin.

Peuples ! quel parti avez-vous embrassé ? Montagnards trompés, vous protégez donc les Français dévastateurs, les ennemis de la paix publique, lorsque le repos seul peut assurer votre bien-être ! Les Français se déclarent ennemis du Dieu crucifié, et l'attachement de vos pères à la doctrine chrétienne a toujours été la source de votre bonheur, et vous a procuré la protection de l'Angleterre. Les Français

sont les ennemis de cette puissance, votre bienfaitrice et notre alliée (1). Appuyés sur notre force, animés par nos victoires, et par le secours que le Dieu des chrétiens accorde à ses guerriers, nous arrivons à l'entrée de vos montagnes, et nous sommes prêts à y pénétrer si vous persistez dans votre égarement. Habitans des vallées, le tems du repentir n'est pas encore passé : hâtez-vous de vous réunir à nos drapeaux, ils sont bénis du ciel, et victorieux sur la terre. Les fruits de la plaine sont à vous, si vous devenez nos amis ; et vous conserverez la protection de l'Angleterre, aussitôt que votre conscience ne vous reprochera plus d'être les partisans de vos séducteurs et de vos tyrans. Réunissez-vous avec nous pour être les défenseurs de la vraie liberté et de votre repos.

La plupart des Vaudois déposèrent les armes. Ce succès fut dû plutôt à la persuasion qu'à la force. Par sa sagesse et sa modération, le comte Zuccato parvint à rapprocher les esprits, divisés dans ces contrées tant par les opinions

(1) Les ministres des religionnaires vaudois étoient payés par l'Angleterre, qui, d'après un traité avec la maison de Savoie, garantissoit aux habitans des vallées vaudoises le libre exercice de leur religion.

politiques que par la différence de religion. Quelques députés des vallées vaudoises se réunirent ensuite à Pignerol pour jurer fidélité et soumission aux armées impériales. Ils adressèrent au comte Zuccato une lettre contenant l'expression et le témoignage de leur reconnoissance. Pignerol étant occupé, le général Lusignan pénétra ensuite dans la vallée de Cluson, et marcha sur Fenestrelles.

Le général Frœlich qui s'étoit porté sur Fossano et Savigliano, poussa ses avant-postes jusques devant Coni.

En même-tems les insurgens Piémontais ne cessoient de harceler les débris de l'armée française, faisant leur retraite sur Coni. En vain les généraux français avoient tenté de les contenir par des proclamations menaçantes, ils furent forcés d'user de représailles. Déjà les insurgés s'étoient rendus si redoutables, qu'ils étoient parvenus à chasser les Français de la petite ville de Ceva, et à s'emparer de celle plus considérable du Mondovi, dont ils avoient

fait leur quartier-général. Les Français secondés par quelques Vaudois armés, les attaquèrent vivement vers la fin de mai, dans les provinces d'Asti et du Mondovi. Ces contrées furent pillées, saccagées, ruinées. Mondovi fût repris, et le faubourg de la ville de Carmagnola livré aux flammes après un combat sanglant où les insurgés durent succomber (1). Les Français bloquèrent Ceva

(1) Le faubourg de la *Madona* fut livré aux flammes par les Français et les Vaudois armés. Quatre cents insurgés piémontais perdirent la vie pendant l'action qui eut lieu pour entrer dans la ville, qui fut ensuite imposée à une contribution de 110,000 livres. Après l'incendie de Carmagnole, les insurgés furent défaits par une colonne française partie de Coni. La ville de Mondovi, lieu de rassemblement de tous les insurgés de la vallée du Tanaro, et plusieurs villages environnans, furent pillés et incendiés après deux jours de combat. Celui du 23 mai fut le plus meurtrier ; il commença à 4 heures du matin et dura jusqu'à 7 heures du soir. Les faubourgs de Breo, Piandella, Valle et Carrassone ; les villages de la Margheritta, la Crava et Morozzo, et plusieurs fermes

dont les insurgens s'étoient aussi rendus maîtres ; ceux-ci craignant d'être passés au fil de l'épée, réclamèrent des secours auprès des généraux alliés ; M. de Mélas

---

furent pillés et brûlés. Mondovi étoit défendu par 10 à 12 mille insurgés ; ceux qui occupoient le fort et qui refusèrent de se rendre, furent passés au fil de l'épée. Les prêtres et les nobles qui étoient trouvés fesant partie des rassemblemens étoient fusillés sur-le-champ. Les insurgés qui échappèrent au massacre, se retirèrent à Ceva, dont ils s'étoient déjà emparés, et où ils établirent leur quartier-général et le foyer de l'insurrection.

Mondovi et Ceva sont aux pieds des montagnes, et occupent précisément l'entrée des gorges qui ouvrent une retraite, soit sur Nice, soit sur gênes. Les paysans du Piémont s'assembloient sous le nom de *Masse chrétienne*.

En outre, la ville et la vallée d'Oneille, entre Nice et Gênes, étoit aussi en insurrection contre les Français ; mais le 30 mai, le général Pouget attaqua les insurgés, et reprit Oneille ainsi que toutes les positions. Les insurgés, en pleine deroute, s'enfuirent du côté de Diamo. Les chances furent ensuite variées dans la vallée d'Oneille.

leur adressa une proclamation pour les encourager, et le général Wukassovick marcha pour les soutenir. Se joignant à la division Frœlick, il occupa Carmagnola, Cherasque, Albe, et dégagea Ceva. Les insurgés ayant été délivrés poursuivirent avec acharnement la division française du général Grouchi, qui ne put se retirer qu'avec perte.

Le général Moreau, dont l'armée réduite à environ quinze mille hommes après qu'il en eut détaché la division du général Victor, avoit pris position au col de Tende, dut abandonner entièrement le Piémont aux alliés. Il défila par sa droite, pénétra par le revers des Apennins liguriens dans le pays de Gênes, couvrant sa gauche par ces mêmes montagnes dont il tenoit les hauteurs et les passages. Ce mouvement paroissoit n'avoir d'autre objet que d'attendre sur le territoire Génois des secours de France par Nice et Oneille, et l'arrivée de l'armée de Naples. Afin de mettre Macdonald en état d'agir offensivement et de s'ouvrir tous les passages pour arriver

à Gênes, Moreau avoit déjà détaché par sa droite le général Victor, avec une division, pour aller, en traversant le pays de Gênes, se réunir à l'armée de Naples.

A mesure que les Français abandonnoient le Piémont, le feu de l'insurrection s'éteignoit et les paysans rentroient dans leurs foyers pour reprendre leurs travaux agricoles. Le général Suworow venoit de renforcer son armée par les troupes régulières du Piémont, réorganisées par le général Saint-André (1). Quelques corps piémontais

(1) Suworow écrivit au roi de Sardaigne que les armées impériales ayant reconquis ses états de Terre-Ferme, il falloit, par conséquent, qu'il se joignît, dès ce moment, aux coalisés. L'on vit en effet les corsaires français qui se trouvoient dans les ports de Sardaigne saisis par ordre de S. M. S., de sorte que les Français se regardoient comme en état de guerre avec le roi Sarde. Le consul Bonamico, que le général Snworow avoit envoyé à Cagliari avec des dépêches pour ce monarque, revint par Naples. Il paroît certain aussi que Suwo-

furent placés dans les garnisons, d'autres furent chargés d'escorter les prisonniers français. Vers cette époque la division du général Bellegarde, forte de dix-huit bataillons et de trois mille chevaux, traversa Milan et Pavie, du 5 au 8 juin, et se joignit aux armées imrériales d'Italie. Suworow chargea le général Bellegarde de se rendre, avec sa division, devant Tortone, pour presser le siège de cette place.

---

row écrivit au roi de Sardaigne, pour le presser de revenir en Piémont, ce que la cour de Vienne vit avec beaucoup de peine. Ce fut le premier germe de division, qui, en se développant, rompit l'harmonie entre les deux cours impériales.

CHAPITRE TROISIÈME.

Bataille de la Trébia, irruption de Moreau, retraite de Macdonald.

Le général Macdonald, appelé au secours de l'armée française d'Italie, dès la première défaite de Schérer sous Vérone, avoit évacué le royaume de Naples, après avoir laissé garnison française au fort Saint-Elme, à Capoue et à Gaete. Il traversa l'état Romain, passa à Rome, réunit à son armée une partie des troupes françaises qui s'y trouvoient, et après avoir laissé des garnisons suffisantes tant à Rome et à Civita-Vecchia, qu'à Ancône et à Perouse, il marcha sur la Toscane où devoit avoir lieu la réunion de toutes ses forces, et où l'attendoient les corps des généraux Gauthier et Miolis, qui avoient établi un camp d'observation entre Ferrare et Bologne, et fermé tous les débouchés par les Apennins.

Au moment où le général Suworow

apprit l'arrivée de Macdonald en Toscane, il prescrivit toutes les dispositions convenables pour prévenir la jonction de l'armée de Naples à celle de Moreau. Il fit suspendre d'abord les travaux du siège de Mantoue, et faisant convertir le siège en blocus, il chargea le général Kray de former, avec une partie des troupes destinées aux attaques de cette forteresse, et avec les divisions des généraux Ott, Hoenzollern et Klenau, un corps offensif qui agissant de concert, auroit pour objet en s'emparant du poste important de Pontremoli dans les Apennins, sur l'extrême frontière de la Toscane et de l'état de Gênes, d'empêcher la réunion des deux armées françaises, soit de ce côté, soit par le Plaisantin et la Lombardie. Ce fut au général Kray que Suworow confia la principale direction de ces forces. La chaîne des Apennins qui sépare le duché de Parme et le territoire de Reggio de l'état de Gênes, fut d'abord occupée par de forts détachemens d'Austro-Russes. Le général Ott, avec sa division, attaqua

Pontremoli, s'en rendit maître, poussa ses avant-postes jusqu'à Massa et Carrara, sur la route de Pise, et campa en observation à Fornovio, entre Parme et Pontremoli. Posté à Castellucio, le général Kray veilloit à-la-fois au blocus de Mantoue, et faisoit attaquer les Français dans le Bolonais, où par leur résistance ils favorisoient singulièrement la marche et les progrès de l'armée de Naples.

Cependant malgré les secours du général Kray, les corps des généraux Ott, Hoenzollern et Klenau, obligés de s'étendre et d'embrasser un trop grand espace, étoient trop foibles pour pénétrer en Toscane et agir offensivement.

Le général Macdonald étoit arrivé à Florence le 24 mai ; il renforça d'abord son aîle droite par la division Montrichard, qui rentra dans Bologne, repoussa le corps du général Klenau, et dégagea Urbin. Sa gauche, commandée par Dombrowsky, se réunit à la division du général Victor, reprit Pontremoli et la vallée du Taro, que le général

Ott venoit d'enlever et d'occuper. Il porta son quartier-général à Lucques dans les premiers jours de juin, et partit du 7 au 8 du camp de Saint-Pellegrino, près Pistoïa, avec le gros de son armée, marchant sur Modène. Les divisions Dombrowsky et Victor formant la gauche, se dirigèrent sur Modène. Les divisions Montrichard et Rusca qui formoient la droite, partirent de Bologne et de Castelfranco ayant ordre de tourner Modène et de passer la Taro entre cette ville et le Pô.

En descendant les Apennins qui, du côté de Pistoïa, séparent la Toscane du Modénois, son avant-garde du centre, forte de huit mille hommes, sous les ordres du général Olivier, rencontra le 10 juin les avant-postes du général Hœnzollern, et les poussa jusqu'à Casino-Brunetti, à une petite lieue de Modène. Le 11 il y eut un combat très-vif entre la division Olivier, la brigade du général Forest et le corps de Hœnzollern, qui ayant d'abord plié repoussa ensuite cette attaque, se maintint à Salciolo et

assura sa communication avec Reggio. Le 12, Macdonald en personne, renouvela l'attaque avec une grande partie de ses forces. Le combat fut opiniâtre et sanglant. Les troupes se chargèrent simultanément ; mais le général Hoenzollern dut céder à la supériorité du nombre. Forcé d'abandonner Modène, il fit sa retraite sur la Mirandole. Le général Macdonald fut blessé dans le combat par le chef d'un détachement des partisans qui harceloient les colonnes françaises. Modène fut pris et pillé par les Français, qui y signalèrent ce premier succès par des repas, des danses et des fêtes bachiques.

Le général Klenau attaqué de nouveau et à-la-fois par deux colonnes françaises, qu'il repoussa d'abord au-delà de la Sarcegia et de Sainte-Agathe, fut ensuite contraint de se replier sur Cento et Ferrare, ayant été informé de la retraite du général Hoenzollern.

Afin d'empêcher le passage du Pô, et pour couvrir le blocus de Mantoue, le général Kray fit enlever le pont de Ca-

salmagiore, ainsi que tous les autres sur ce fleuve, et prit position à Sanbenedetto sur la rive gauche, avec un corps de dix mille hommes et environ quatre mille paysans armés.

Macdonald partit de Modène, après y avoir levé de fortes contributions; il entra le 14 juin à Parme où il rassembla toutes ses forces, et le 15 il arriva à Plaisance. Trouvant la citadelle de cette ville occupée par les alliés, il la fit attaquer sur-le-champ, et dès le 16 ayant disposé son ordre de bataille, il se mit en devoir de pénétrer plus avant et de combattre avec toutes ses forces réunies.

Le général Suworow averti des progrès de l'armée de Naples, se mit en marche de Turin avec toutes les troupes qu'il trouva disponibles, et abandonnant au général Keim le siège de la citadelle, il lui adressa le billet suivant:

Mon cher général Keim, je pars pour Plaisance; je vais battre Macdonald; prenez promp-

tement la citadelle de Turin, afin que je ne chante pas le *Te Deum* avant vous.

En partant de Turin, Suworow ordonna au général russe Seckendorf de se placer avec sa division entre Ceva et Asti, et au général Bellegarde, qui s'étoit rendu devant Tortone, de prendre une position entre cette ville et Alexandrie, afin de s'opposer aux mouvemens du général Moreau, qui de Gênes menaçoit de faire une invasion en Lombardie par la Bochetta.

Le général Suworow arriva par une marche rapide, le 16 juin au matin, à Alexandrie, où il fut joint par le prince Constantin. Dans la soirée du 17, il porta son quartier-général à Castel-S. Giovanni, la première place du duché, à deux petites lieues en-deçà de Plaisance, sur la rive gauche de la petite rivière de Tidone. Il avoit calculé avec tant de précision la marche de ses colonnes, qu'il trouva presque toute l'armée alliée rassemblée et disponible, entre Tortone et Plaisance. La totalité

des forces réunies sous le commandement immédiat de Suworow, s'élevoit à quarante mille combattans, dont près de dix mille de cavalerie. Sans donner le moindre repos à ses soldats, quoique la plupart des corps eussent fait une marche non interrompue de quarante milles, Suworow ne pensa qu'à prescrire les dispositions de la bataille qui devoit décider du sort de l'Italie. Dès le 16 il fit lire à l'armée l'ordre qui devoit être observé dans le combat. Il étoit ainsi conçu:

Il ne reste plus qu'une lieue et demie à faire pour arriver à la Trebia, et autant pour être en face de l'armée ennemie.

Quand nous n'en serons plus qu'à une demi lieue, notre ligne devra se former, et tous les corps devront se ranger en ordre de bataille avec la plus grande célérité.

On attaquera une demi-heure avant l'aube du jour.

L'armée avancera ensuite en plusieurs colonnes pour livrer la bataille.

Si l'ennemi venoit à notre rencontre, on se mettroit promptement en ordre de bataille, sans la moindre confusion ni arrogance.

Si l'ennemi se retire, il sera poursuivi sans relâche par la cavalerie et les cosaques, soutenus par l'infanterie, non en ordre de bataille, mais en colonnes et sans aucun retard.

Il faudra tout faire pour rompre les ponts jetés par l'ennemi sur le Taro, tant dans le cas de la bataille que du passage du fleuve.

La cavalerie se formera en deux lignes, separée par l'espace qu'occupe un escadron, afin que la seconde ligne puisse passer dans les intervalles, si la première étoit mise en désordre.

On ne fera jamais halte, ce n'est point mon habitude; mais au contraire, combattez, attaquez avec le sabre et la baïonnette; taillez en pièces, égorgez en poussant les hauts cris de *hurra! hurra!* (*victoire! victoire!*)

Quelques-unes de ces dispositions furent néanmoins modifiées, les Français ayant été rencontrés au-delà du Tidone.

Le 17, le général Macdonald s'avança de Plaisance sur Castel S. Giovanni, et à quatre heures du soir il rencontra et attaqua sur le lit de la Trebia, avec le gros de son armée, la division du général Ott, d'environ huit mille hommes, formant pour ainsi dire l'avant-garde

de l'armée de Suworow. Le général Ott voulant éviter le choc de forces trop supérieures, fit replier ses colonnes afin de se rapprocher des renforts amenés par le général Suworow, et repassant la Trebia, après avoir perdu quelques prisonniers, il se retira à Rotofredo. Toujours poursuivi, il repassa ensuite le Tidone vers Castel S. Giovanni, et attaqué de nouveau au-delà du Tidone, il fut enfin secouru par l'avant-garde du général Melas, commandant la gauche des alliés, et qui venoit de réunir à marches forcées la division du prince Bagration et celle de Frœlich. Une colonne de droite de l'armée française, se dirigeant sur la chaussée de Castel-S. Giovanni, cherchoit à détacher l'aîle gauche des alliés, et à s'emparer de la chaussée du Pô sur la route de Pavie, afin d'envelopper et d'isoler le centre de la position du général Melas, et de couper ainsi ses communications avec les forces qui se hâtoient de le joindre. Cette attaque de Macdonald fut soutenue avec beaucoup d'intrépidité. La

division Ott et celle de Frœlich réunies surent maintenir la position jusqu'à l'arrivée du général Suworow avec l'avant-garde russe, composée de deux régimens de cosaques Gregow et Basdeyew, qui se placèrent à la droite du général Ott, avec l'avant-garde du prince Bagration. Les cosaques plongèrent avec une dextérité singulière sur le flanc gauche de l'armée française, tandis que l'infanterie russe se précipitoit courageusement la baïonnette en avant sur le front de son aîle gauche. Le général Suworow ayant ébranlé toutes ses forces, fit charger et déborder l'aîle droite des républicains par le prince Gortschakow (1), à la tête des cosaques de Semetnikow et de Moltsanow, de deux bataillons de grenadiers russes, de dix compagnies d'Autrichiens, et du bataillon des grenadiers de Wouvermann; tandis que le centre de la division du

(1) Neveu de Suworow. Le frère de ce prince, Gortschakow, portant le même nom, étoit attaché à l'état-major de l'armée de Korsakow.

général Ott les attaquoit par la grande route. Alors le combat devint général. Pendant une heure les colonnes françaises firent un feu très-vif, qui éclaircit les rangs des alliés et y jetta pendant quelques instans le désordre; mais tous les corps revinrent bientôt à la charge et renversèrent tous les obstacles. Le prince Constantin, s'exposant aux plus grands périls, parcouroit les rangs pour animer le soldat, et s'étant apperçu que Macdonald faisoit les plus grands efforts pour rompre l'aîle gauche du côté du Pô, il se mit à la tête de deux bataillons qui arrivoient à peine, et courant sur le point menacé, il contribua puissamment au succès de cette journée. Le terrain presque impraticable, coupé de des fossés, et couvert d'arbres abattus, n'arrêta point l'ardeur des soldats de Frœlich, qui chargèrent à la baïonnette. Les hussards de l'archiduc Joseph secondèrent merveilleusement l'attaque impétueuse de l'infanterie. En vain quelques demi-brigades françaises se précipitèrent sur les Russes et les cul-

butèrent sur quelques points. Attaquées à leur tour, les colonnes de Macdonald ne purent résister au choc des masses que dirigeoit Suworow. Ce ne fut qu'après avoir été enfoncés, et après avoir perdu beaucoup de terrain, que les Français firent leur retraite, laissant le champ de bataille jonché de morts. Poursuivis jusqu'au-delà du Tidone par les régimens Karacksay, Lowenher et Lobkowitz cavalerie, criblés dans leur retraite par le feu de l'artillerie et de la mousquetterie, ils ne purent s'arrêter et se rallier entre le Tidone et la Trebia qu'à la faveur des ténèbres. L'armée de Suworow resta en possession du champ de bataille, et ne perdit que douze cents hommes morts ou blessés. La perte des Français peut être évaluée à deux mille hommes morts ou hors de combat, et trois cents prisonniers.

Instruit le lendemain que Macdonald faisoit des préparatifs pour livrer une bataille décisive, le général Suworow résolut de le prévenir, et dès neuf heures du matin, il rassembla auprès de lui tous

les officiers généraux de l'armée, et leur donna des instructions sur l'ordre de bataille et sur le mode d'attaque. Ayant fait battre immédiatement la générale, l'infanterie courut aux armes, et la cavalerie monta à cheval. Vers les dix heures du matin, au signal d'une explosion de toute l'artillerie, l'armée s'ébranla au son guerrier de la musique russe. Formée d'abord en trois fortes colonnes, elle passa à gué le torrent Tidone, et trouva l'armée française rangée en bataille sur la rive gauche de la Trebia. Elle prit aussitôt son ordre d'attaque. L'on voyoit des deux côtés les officiers parcourir, aligner les rangs, et encourager les soldats.

Quel terrible rapprochement pour l'histoire! Ce même champ de bataille qui rappeloit déjà de si grands souvenirs, est illustré dans les annales modernes, en devenant le théâtre de la défaite des Français dans trois actions successives et à jamais célèbres. La description de ce même sol, abreuvé de sang, couvert d'ossemens humains, ne peut qu'ajouter

au grand intérêt qu'inspire et le souvenir de Rome humiliée, et celui de cette triple bataille où des républicains modernes trouvèrent un autre Annibal.

Le Tidone et la Trebia sortant des Apennins, se jettent parallèlement du midi au nord dans le Pô, à une lieue de distance l'un de l'autre. Le Tidone n'est qu'un ruisseau, la Trebia qu'un torrent que l'on passe à gué, et dont le lit rocailleux a plus d'un mille de large. Il coule à l'ouest de Plaisance, et se jette dans le Pô à une petite lieue de cette ville. Entre sa rive gauche et le Tidone, près Rotofredo, est une plaine assez étendue, bornée au nord par le Pô, au midi par les Apennins; d'un terrain inégal, entrecoupé de fossés, de ruisseaux; parsemé d'arbres, de buissons; animé par quelques bourgades (1). C'est sur ce

---

(1) *Erat in medio rivus* (le Tidone) *præaltis utriusque clausus ripis, et circà obsitus palustribus herbis, et, quibus inculta ferme vestiuntur, virgultis vepribusque.* (Tacite.)

même sol, baigné du sang des Romains, que dans la cinq cent trente-quatrième année de la fondation de Rome, Annibal remporta sur ces fiers républicains la fameuse bataille qui porte le nom de la Trebia. C'est sur ce même sol, sur l'immense lit de la même rivière, que les 18 et 19 juin 1799 les Austro-Russes et les Français décidèrent entre eux du sort de l'Italie, et que le destin fut encore contraire aux républicains.

L'armée française défendue par une artillerie formidable, mais foible en cavalerie, présentoit une ligne de trente mille combattans. Elle étoit composée de sept divisions, y compris la réserve et le corps détaché du général Salme, qui formoit l'extrémité de son aîle droite, appuyant au Pô. L'aîle gauche étoit formée par la légion polonaise, sous le général Dombrowsky. La division Olivier appuyoit la droite, celle de Rusca la gauche. Les divisions Montrichard et Victor étoient au centre. Le général Watrin commandoit la réserve. Mac-

donald avoit établi son quartier-général au couvent de Saint-Antoine, entre Plaisance et la Trebia.

L'armée des alliés qui s'élevoit à plus de quarante mille combattans, étoit défendue par cent pièces d'artillerie. Les Russes formoient la droite, les Autrichiens la gauche, appuyant au Pô. Suworow avoit formé quatre fortes colonnes. Celle de gauche, du côté du Pô, commandée par Melas, et composée des divisions Ott et Frœlich, étoient dirigées sur Ponte di Mera, par Calendano et par la chaussée à droite de Plaisance. Celle de droite composée de Russes, sous le général Rosemberg, le prince Bagration, le lieutenant-général Forster et le général Scweikosky, se dirigeoient par le centre sur Vaccari, et par la droite sur Ripalta et Sangiorgio, pour déborder et envelopper l'aile gauche des Français.

Toute la ligne marchoit par ces différentes directions sur l'armée française, qui, déployée sur la rive gauche de la

Trebia, attendoit les alliés avec une contenance fière et imposante.

Les Russes commencèrent l'action par leur droite, sur la gauche des Français.

L'avant-garde du prince Bagration, augmentée de quatre escadrons de Karacksay et de quatre régimens de cosaques, retardée dans sa marche par la difficulté du terrain, ne fut en mesure d'attaquer l'aile gauche des Français qu'à une heure après midi. Les républicains s'approchèrent et firent les premiers une décharge de mousquetterie si bien dirigée, que d'abord le désordre se jetta dans quelques bataillons russes; mais s'étant ralliés promptement, ils répondirent par un feu également vif; ils attaquèrent ensuite à la baïonnette. Les Français ne purent soutenir le choc et se replièrent sur leur ligne. Alors la cavalerie poursuivit les fuyards; plus de quatre cents restèrent étendus sur le champ de bataille. L'adjudant-général de la division Dombrowsky, deux chefs de brigade, et cinq cents soldats

environ furent faits prisonniers, et deux canons avec un drapeau furent enlevés.

Macdonald voyant plier sa gauche, la renforça progressivement par environ dix mille hommes d'élite, des divisions Rusca et Victor. Un nouveau combat s'engagea. On se battoit avec acharnement, le feu duroit depuis plusieurs heures, lorsque le général Rosemberg commandant l'infanterie russe, fit renforcer l'attaque par la division Scveikowsky. Alors il n'y eut plus qu'un choc furieux sur le front des deux lignes. Les Français furent de nouveau culbutés et cherchèrent leur salut derrière la Trebia, après avoir perdu environ mille hommes dont une partie blessés, et près de trois cents prisonniers.

La colonne du centre du lieutenant-général russe Forster, précédée de son avant-garde légère, composée de cosaques et d'un escadron de Lowenher, rencontra l'avant-garde française du général Olivier sur la grande route entre le Tidone et la Trebia. Ces deux corps s'attaquèrent avec fureur. Les ré-

publicains plioient déjà lorsque l'arrivée de quelques compagnies russes, conduites par le colonel Lowarow, acheva de jeter le désordre dans leurs rangs. Ils se replièrent alors sur leur centre, qui lui-même en déroute fut repoussé au-delà de la Trebia, et criblé par un feu terrible à mitraille.

Macdonald accompagné de son état-major, parcouroit les rangs et cherchoit à ranimer le soldat. Voulant tenter un nouvel effort sur le centre, il fit repasser la Trebia à un corps de dix mille hommes, dans la vue de percer la ligne des alliés. Suworow instruit de ce mouvement y opposa une colonne russe qui attendit les Français de pied ferme. Dès qu'ils furent à bout portant, elle les chargea une seconde fois jusqu'à la rive droite de la Trebia, avec perte de six cents morts et de quelques prisonniers. Le feu du canon et de la mousqueterie continua sur le front des deux armées et sur les deux rives de la Trebia jusqu'à onze heures du soir.

L'aîle gauche de l'armée de Suworow,

composée des divisions Ott et Frœlich, de quatorze escadrons et d'un régiment de cosaques, sous les ordres du général Melas, attaqua aussi avec impétuosité la droite des Français, forte de dix mille hommes. Après un choc furieux et une résistance opiniâtre de la part des Français, ceux-ci furent également repoussés au-delà de la Trebia, avec perte de mille morts et cinq cens prisonniers.

Cette lutte sanglante fut long-tems incertaine. La victoire ne se prononça en faveur des alliés qu'après une grande effusion de sang. Ils perdirent dans cette journée autant de monde que les Français eux-mêmes, et sous ce rapport cette terrible bataille fut aussi funeste aux vainqueurs qu'aux vaincus.

La nuit ayant fait cesser le combat, Macdonald se retira en arrière de la rive droite de la Trebia. L'armée du général Suworow, dont l'infanterie surtout étoit excédée de fatigue, ne put poursuivre ses avantages.

Ce vigilant et infatigable général fit bivaquer ses soldats épuisés sur la rive gauche, en face des Français, et or-

donna que l'on tînt des feux allumés le reste de la nuit, afin d'être en mesure contre toute surprise. Les mouvemens des Français lui indiquoient suffisamment que leur général méditoit encore un effort. Comme Suworow n'étoit pas descendu de cheval depuis plus de six heures, et qu'il avoit besoin de repos et de sommeil, il s'enveloppa dans son manteau et alla se jeter derrière un buisson en arrière de l'armée.

Bien loin de se livrer au sommeil, Macdonald retiré à son quartier-général de Saint-Antoine, passa la nuit à écrire et à ordonner des dispositions pour une troisième bataille. Il tâcha de réveiller le courage de ses soldats, en leur donnant l'espérance de l'arrivée prochaine de Moreau qui, avec son armée, devoit prendre les alliés à revers, tandis que la légion ligurienne, sous les ordres de Lapoype, débouchant des Apennins par Bobbio, les attaqueroit par leur flanc droit (1).

---

(1) Le corps du général Lapoype étoit de deux mille cinq cents hommes et de mille cinq

A onze heures du matin, toute la ligne de l'armée française s'ébranla en même-tems, à-peu-près dans le même ordre que celui de la veille, et précédée par quelques tirailleurs qui furent reçus à coups de canon. La première ligne de bataille entra dans le grand lit de la Trebia, passa la rivière malgré la mitraille et les obus, et repoussa d'abord tous les avant-postes; une forte colonne s'avança pour tourner le flanc droit des Austro-Russes, en même-tems qu'une autre passoit la Trebia à son embouchure, pour déborder l'aîle gauche des alliés, appuyant au Pô. Sur la droite, le prince Bagration répondit par un feu très-vif, qui d'abord déconcerta les assaillans; mais recevant continuellement des renforts, ils fondirent sur le corps du lieutenant-général Sweikowsky, le culbutèrent, et mirent en pièces un ré-

---

cents paysans liguriens. Il entra le 11 juin à Bobbio, d'où les alliés se retirèrent. Il envoya un détachement à St.-Sébastien.

giment entier, qui fut pousuivi jusqu'au village de Casalegio.

Le général autrichien Dalheim marcha au secours des Russes. On se chargea avec fureur ; le sang ruisseloit de toutes parts. Après des efforts héroïques des deux côtés, les alliés parvinrent à enfoncer la ligne des Français ; mais ceux-ci se rallièrent de nouveau, revinrent une seconde fois à la charge. Alors le général d'infanterie Rosemberg fit avancer quelques pièces de campagne ; les ayant dirigées contre leur ligne, il réussit à la rompre et il la traversa dans son centre avec sa colonne. Mais se ralliant de nouveau, les Français revinrent à une troisième attaque. Il ne fallut rien moins que la rare intrépidité des Russes pour résister à leur acharnement. Enfin le prince Bagration les chargea à la tête de sa colonne, et détermina le succès sur ce point. Enveloppée par les Russes, la légion polonaise, sous les ordres de Dombrowsky, se forma en bataillon carré, se défen-

dit avec le courage du désespoir, et fut presqu'entièrement détruite.

Forcée de se retirer, toute la colonne de gauche des Français n'abandonna le champ de bataille, qu'après y avoir laissé environ mille morts, cinq cents prisonniers, un canon et trois drapeaux. Le nombre des morts ne fut pas moins considérable du côté des alliés.

En même-tems que l'aîle gauche des Français disputoit la victoire qui lui échappoit, leur artillerie maltraitoit la colonne du centre du général Forster, et protégeoit le passage de la Trebia sur ce point. L'infanterie russe repoussa d'abord l'infanterie française, mais la deuxième ligne des Français étant arrivée au secours des fuyards, on se chargea des deux côtés à la baïonnette et au sabre; on lutta corps à corps, et ce combat cruel ne fut plus qu'une boucherie humaine. Les alliés recevant des renforts, les Français se renforçoient également; mais la division Montrichard ayant retardé sa marche, se trouva chargée par le régiment de Lowenher

cavalerie. Le premier peloton ayant été culbuté, tous les autres prirent la fuite dans le plus grand désordre. Le succès de cette charge entraîna la déroute complette de cette division, de tout le centre de l'armée française, et contribua au gain de la bataille. En effet les colonnes de gauche et de droite des Français qui attaquoient simultanément, n'étant plus appuyées par le centre, et se trouvant débordées par la cavalerie des alliés, furent forcées de précipiter leur retraite sous le feu de la mousquetterie et du canon. Poursuivis sur leur centre jusqu'au-delà de la Trebia par le régiment de Lowenher, les Français abandonnèrent deux cents prisonniers. Le champ de bataille resta jonché de deux mille morts, tant des vainqueurs que des vaincus.

On a vu que la colonne de droite de l'armée française avoit passé la Trebia à son embouchure, pour déborder l'aîle gauche des alliés, et l'arracher de son appui sur le Pô. Le général Melas avec sa nombreuse artillerie foudroya d'abord les assaillans, sans pouvoir les

empêcher de passer la Trebia et de s'avancer au-delà de cette rivière. Le corps détaché du général Salme longeoit la chaussée du Pô, afin d'envelopper la gauche du général Ott. Le prince de Lichtenstein qui commandoit la cavalerie, soutint les premières attaques; il chargea ensuite la tête de la cavalerie française, qu'il culbuta sur l'infanterie qui la soutenoit. S'étant ralliés, les Français se présentèrent à une seconde attaque. Le prince de Lichtenstein les chargea de nouveau et les poursuivit jusqu'à la portée de leurs batteries à mitraille, dont il ne put éviter le feu meurtrier qu'en rétrogradant et en traversant à bride abattue les grenadiers de Wouverman, qui se serrant ensuite marchèrent, sous la conduite de leur major Olivier, au-devant des Français qui poursuivoient la cavalerie. Le prince de Lichtenstein revint au secours de l'infanterie, suivi du régiment de Lobkowitz. Après une heure d'un choc terrible, les républicains furent mis en pleine déroute et se sauvèrent au-delà

de la Trebia. Le corps de Salme, opposé à la division du général Ott, combattit long-tems et eut le même sort. Le carnage fut horrible. Toute la campagne entre le Tidone et Plaisance fut jonchée de morts. La Trebia en étoit couverte. De ce côté, les Français perdirent environ quatorze cents hommes, dont neuf cents tués et blessés, et cinq cents faits prisonniers.

Les généraux-majors Miloradowitch et Tshubaroff, le colonel Labrow, le lieutenant-colonel Kutschtin, Kof et Weiroter, le major Eckard, le prince Gagarin et les deux premiers lieutenans Brudern et Traum, ne quittèrent point le général Suworow durant ces trois journées mémorables, et ils rendirent les services les plus importans par leur zèle courageux, par leur exactitude et leur empressement à exécuter et à faire exécuter les ordres du général en chef.

Le général Ott, et le prince de Lichtenstein qui eut quatre chevaux tués sous lui, se signalèrent également par leur sang froid et leur bravoure, ainsi

que le général Gottesheim, et sur-tout les grenadiers de Wouverman qui combattirent avec une audace, une intrépidité admirables; protégeant la cavalerie, poursuivant les Français jusques dans la Trebia même, ayant de l'eau jusqu'à la ceinture, et culbutant toutes les forces qui leur furent successivement opposées.

Le général Macdonald, désespérant d'être secouru par Moreau et par la légion ligurienne, trop maltraité pour oser rien entreprendre, ne pensa plus qu'à profiter des ténèbres de la nuit pour rallier et sauver les débris de son armée. Il entra dans Plaisance qu'il évacua pendant le jour. Il fut obligé d'y laisser près de quatre mille blessés, parmi lesquels se trouvoient les généraux divisionnaires Rusca et Olivier, les généraux de brigade Salme (1) et Cam-

(1) Le général Salme, fait prisonnier à la Trebia, s'étant plaint à Suworow de ce que des officiers russes l'avoient dépouillé à l'hôpital de Plaisance, où il se trouvoit, Suworow ordonna la dégradation de plusieurs, et en fit bâtonner quelques-uns.

bray, huit chefs de brigade, et environ trois cents officiers subalternes.

Immédiatement après la bataille, l'infatigable Suworow donna l'ordre de poursuivre les Français; mais il fut impossible de l'exécuter. Les hommes et les chevaux, épuisés de fatigue, avoient besoin de quelques heures de repos. Le lendemain, impatient d'atteindre les vaincus, ce général se mit lui-même à la tête de deux colonnes; celle de droite les atteignit à la Nura près Saint-George. L'arrière-garde de Macdonald s'y défendit opiniatrement. Mais après différentes attaques, le général russe Csubarow enveloppa la dix-septième demi-brigade qui protégeoit la retraite; elle fut obligée de mettre bas les armes et de se rendre prisonnière, au nombre d'environ mille hommes, dont deux chefs de brigade, un chef de bataillon et vingt-six officiers. On leur prit un canon et trois drapeaux. Le régiment Karaksay qui étoit aussi à la poursuite des Français, leur prit un obus et un canon, et les cosaques s'emparèrent des bagages de la demi-brigade faite prison-

nière. La colonne de gauche atteignit également quelques corps d'arrière-garde près de la Nura; mais ils précipitèrent leur retraite et ne perdirent que quelques prisonniers.

On n'a jamais eu d'exemple d'une triple bataille aussi longue et aussi sanglante que celle de la Trebia. Commencée dans la matinée du 17 juin, elle ne finit que dans la nuit du 19 au 20. Dans ces trois jours de combat, on brûla de part et d'autre plus de cinq millions de cartouches, et l'òn tira au moins soixante-dix mille coups de canon. Il ne restoit presque plus de munitions à l'armée française. Pendant plusieurs heures la baïonnette suppléa au manque de poudre. On évalue à plus de douze mille les morts des deux partis, dont huit mille tués sur le champ de bataille.

Il résulte des tableaux approximatifs des pertes respectives, qu'il y eut du côté des Français quatre mille tués, deux mille trois cents prisonniers faits sur le champ de bataille, indépendam-

ment de quatre mille blesses environ trouvés dans Plaisance. Ils perdirent en outre huit canons, dix drapeaux et quelques bagages.

Du côté des alliés, on compta parmi les Autrichiens dix officiers supérieurs et dix-huit cents soldats morts sur le champ de bataille, quatre-vingt-dix officiers et dix-neuf cents soldats blessés. Parmi les Russes, un colonel, quarante officiers et deux mille soldats tués ; trois généraux, trois colonels, un lieutenant-colonel, cinq majors, trente-cinq officiers, et deux mille quarante-un soldats blessés.

Presque tous les généraux français furent blessés. Le général de brigade Cambray fut tué. Les généraux de division Olivier, Rusca, Victor, Dombrowsky, les généraux de brigade Salme, Granjean, les adjudans-généraux Liebaud, Sarrazin, Blondeau, etc. furent tous blessés, quelques-uns grièvement. Le général en chef Macdonald fut lui-même atteint de deux coups de

sabre par un hussard hongrois. Les divisions Olivier et Rusca furent les plus maltraitées.

Par la célérité de sa marche, la justesse de ses combinaisons, la vigueur de ses mesures, la précision de ses manœuvres, le général Suworow donna dans cette occasion mémorable les preuves d'une supériorité de génie capable de tout entreprendre, de vaincre tous les obstacles, de triompher de la hardiesse et de la valeur réunies; car, il faut en convenir, les Français déployèrent une opiniatreté héroïque dont tout autre que Suworow eût été déconcerté.

On a prétendu que le général Suworow avoit exposé les armées impériales à un danger imminent, en négligeant le midi de l'Italie, en disséminant ses forces en Piémont pour s'occuper de la guerre de siège, au lieu de se porter en masse un mois plutôt au-devant de Macdonald, sans lui donner le tems d'achever presque la retraite la plus difficile, et d'atteindre en Toscane les renforts qui avoient doublé ses moyens.

Cette assertion n'est pas mûrement réfléchie: le général Suworow ne pouvoit abandonner son plan, son but principal, pour se livrer à une opération épisodique. Il eût perdu les communications, l'appui de la Suisse, et peut être de Mantoue. Il eût abandonné à Moreau des chances que cet habile général n'eût pas manqué de saisir. Moreau eût pu recevoir des renforts, qui n'arrivèrent pas à la vérité, mais qui auroient dû et auroient pu arriver. Il eût réuni les garnisons, rassemblé tous ses moyens et seroit tombé sur les derrières de Suworow, qui lui-même engagé dans le cœur de l'Italie, eût été exposé à faire sur les Apennins une guerre de marche et de chicane qui eût pu prolonger une campagne destinée à être prompte et décisive. Il n'est pas douteux qu'en n'opposant à Macdonald que des forces inférieures, Suworow n'ait eu le dessein prémédité de lui ouvrir la plaine, de l'attirer dans le piège, et de tomber ensuite sur lui avec toutes ses forces. On a vu que par son activité, par la célérité

de sa marche, par la précision de ses combinaisons, il a su prévenir par une victoire célèbre la réunion des deux généraux français, réunion qu'une seule faute, une fausse mesure, une marche perdue, une heure de retard, eût rendue infaillible.

L'évènement a justifié ce que l'on a appelé la témérité de Suworow, et ce qui n'étoit réellement que le succès de ses combinaisons subites, hardies et fortement méditées.

Puisque la conduite de Suworow victorieux a été exposée à la censure, à plus forte raison celle de Macdonald n'a pu échapper à l'examen de la critique. On a reproché au général français d'être resté pendant douze jours stationnaire à Florence, tandis qu'il auroit dû précipiter ses mouvemens; puis, de s'être élancé seul dans l'arêne et d'avoir, avec des forces inférieures, ordonné et accepté le combat, dans l'espérance de remporter une victoire plus glorieuse et moins partagée, au lieu d'avoir opéré la réunion si audacieu-

sement conçue entre lui et Moreau, réunion qu'il avoit su rendre inévitable par des manœuvres et des marches savamment calculées. Il paroît en effet que le manque de concert pour consommer cette réunion a été du côté de Macdonald, qui instruit de la position des alliés, pouvoit presser davantage sa marche depuis son arrivée en Toscane. Moreau, au contraire, ne pouvoit quitter plutôt sa position autour de Gênes, ni même s'en éloigner davantage.

Macdonald arriva avec son armée à Lucques, où il porta son quartier-général au commencement de juin. Dès-lors sa réunion avec Moreau, soit en-deçà, soit au-delà des Apennins, étoit infaillible et il n'étoit plus au pouvoir de Suworow de l'empêcher. Si cette jonction étoit sûre, au-delà de l'Apennin par le revers qui domine le Modénois, le Parmesan et le Plaisantin; elle l'étoit encore davantage en-deçà par Pontremoli, Sarzana, la Spezzia, d'où il étoit facile d'atteindre Gênes par la rivière du Levant et la route ap-

pelée *la Corniche*. Macdonald eût réuni à Moreau une masse intacte de forces qui eût mis ce général en état de reprendre l'offensive, avec des moyens à-peu-près égaux à ceux de Suworow.

Au surplus, il ne s'agit pas d'examiner comment la réunion pouvoit se faire : la réunion étoit faite. Maître de Pontremoli, Macdonald fut joint par la division Victor, et pouvoit dès-lors communiquer librement avec Moreau.

Il n'y eut, il est vrai, ni ensemble, ni accord, ni obéissance parmi les différentes divisions composant l'armée de Naples. La marche de celle de Montrichard fut trop lente. Quoiqu'en ligne au centre, le troisième jour de la bataille, elle éluda le combat et prit la fuite, dans le plus grand désordre, à la première charge de la cavalerie autrichienne; et les deux aîles de l'armée française, qui d'abord avoient obtenu quelques succès, durent se replier, voyant le centre forcé et leurs derrières menacés par la cavalerie des alliés.

La division Lapoype, qui débouchant

de Bobbio, devoit aussi joindre Macdonald, n'arriva qu'après la bataille.

Il résulte de tous ces faits, qu'il eût été plus prudent, n'ayant aucun moyen de vaincre, d'éviter la bataille, en accomplissant la réunion par Pontremoli. Il en étoit encore tems après le premier combat livré le 17 à S.-Giovanni, en-deçà du Tidone, et où Macdonald avoit pu s'assurer qu'il alloit être accablé par toutes les forces de Suworow.

Sans le succès de la diversion opérée par Moreau, on eût vu Suworow, continuant de presser l'arrière-garde de Macdonald avec toutes ses divisions, le tourner du côté des montagnes, pendant que les généraux Hœnzollern et Klenau, ralliés entre Modène et Reggio, l'auroient attaqué par le flanc et retardé sa marche (1).

---

(1) Le gouvernement français, ni les généraux n'ont rien publié d'officiel sur les journées de la Trebia. Le général Macdonald avoit cependant promis un précis historique de la

Dans son rapport à la cour de Vienne, le maréchal Suworow s'exprime ainsi: « Le capitaine Torres qui a été pré-
» sent à la triple bataille de la Trebia,
» pourra informer votre majesté des
» glorieux et célèbres évènemens qui
» ont eu lieu. Les ennemis ont fait de
» merveilleux efforts de bravoure, mais
» les troupes coalisées ont su les sur-
» passer en héroïsme. Quant à moi, je
» n'ai d'autre mérite que d'avoir exé-
» cuté les ordres de votre majesté. Elle
» m'a ordonné d'attaquer l'ennemi, de
» délivrer l'Italie. L'ennemi a été vain-
» cu, et l'Italie libre. »

Près de la Nura parut, mais trop tard, cette légion ligurienne vainement attendue par Macdonald. Elle s'empara d'abord de quelques bagages, dont la plus grande partie avoit été transportée, dès le 16 juin, de l'autre côté du Pô. Suworow envoya immédiatement deux régi-

campagne de l'armée de Naples. Ce précis est encore attendu.

mens de cosaques, pour couvrir les bagages; mais les Liguriens n'attendirent point les Russes; ils rétrogradèrent sur Bobbio. Alors, Suworow détacha à leur poursuite le général Betetzky, avec un bataillon russe et cinquante dragons de Karacksay. Ce général remonta la Trebia, pénétra dans les montagnes, atteignit la légion ligurienne près de Bobbio, et malgré sa force et sa résistance, il la mit en fuite, avec perte de quatre cents hommes tués et cent prisonniers.

Le général Macdonald étoit en pleine retraite en deux colonnes, dont l'une suivoit la grande route de Parme, passant par Fornovo, dans la vallée du Taro, et l'autre, par Reggio et Modène, en suivant le pied des montagnes. Son artillerie et ses bagages filèrent par la route qui de Bologne conduit en Toscane, et furent couverts par la division Montrichard.

Toujours à la poursuite de Macdonald, Suworow arriva le 21 à Firenzuolo, où ses soldats eurent un jour de repos. Dans cet intervalle, sa première

pensée fut de remercier la Providence de la victoire qu'il venoit de remporter. Il fit chanter un *Te Deum* auquel il assista. Se dirigeant ensuite sur Parme, il y arriva dès le 22, et y trouva le général Hœnzollern qui venoit d'en chasser les Français. Les généraux Ott et Klenau s'y réunirent également, pour marcher à la poursuite de Macdonald.

Ce fut à Parme que le général Suwoŕow reçut la nouvelle de la sortie de Gênes du général Moreau, avec une armée récemment renforcée, qui, marchant par la Bochetta, Novi et Gavi, avoit déjà fait lever le blocus de Tortone et poussé jusqu'à Voghera. En vain le général Bellegarde (1), avec onze

---

(1) Bellegarde et Selkendorf attaquèrent successivement les divisions Grouchi et Grenier, commandées par Moreau en personne; les alliés furent repoussés jusqu'à la Bormida, avec perte de près de quatre mille hommes, dont deux mille prisonniers, le reste en tués ou blessés. On leur enleva cinq pièces de canon; Moreau eut un cheval tué sous lui.

mille hommes seulement, essaya-t-il de s'opposer à la marche de l'armée de Moreau, forte de plus de quinze mille combattans; en vain voulut-il lui disputer les débouchés des Apennins. Il ne put que retarder ses progrès, en fesant, pendant quatre jours, la défensive la plus obstinée, au prix d'une partie de ses forces.

Le général Suworow voulant arrêter les succès de Moreau (1), n'abandonna qu'à regret les traces de Macdonald, qu'il auroit attendu sur le Taro, en ralliant à lui les corps d'Hœnzollern et de Klenau, pour l'envelopper avant qu'il eût pu atteindre les montagnes. Forcé de confier au général Ott, la poursuite des débris de l'armée de Naples, il rétrograda dès le 23 avec le gros de son armée d'environ vingt-huit mille hommes pour aller à la rencontre de Moreau. Cette contre-marche fut aussi rapide

---

(1) *Quand j'aurai étrillé Macdonald, je reviendrai étriller Moreau*, avoit dit Suworow avant la bataille de la Trebia.

que les précédentes. Le corps de Suworow marcha toute la nuit du 24, et arriva le 25 sur les bords de la Scrivia, en face de l'armée de Moreau. Le 26, il réunit son corps d'armée à celui du général Bellegarde, entre Tortone et Alexandrie, et rallia à lui le corps du général Keim, devenu disponible par la prompte reddition de la citadelle de Turin, ainsi que celui du général Haddick, fort de douze mille hommes, qui venoit de descendre par le Saint-Gothard, à la suite de la colonne du genéral Bellegarde. Moreau, trop foible pour résister à ces forces réunies, formant un total de cinquante mille hommes, évita un engagement décisif, et se replia sur Novi, toujours dans l'attitude de la défensive. Suworow fit de nouveau bloquer la citadelle de Tortone, par le corps russe du general Csubarow.

Le général Macdonald, dont l'armée étoit réduite à quatorze mille hommes, opéroit sa retraite sur Gênes, par la Toscane, lorsqu'une partie de la division du général Klenau se présenta sur la

Secchia, pour lui disputer le passage. Les Français, supérieurs en nombre, ayant forcé le pont de Rubiera, Klenau fut contraint de se retirer, toujours en combattant. Dans la soirée du 23, Macdonald surprit Modène (1), au milieu

(1) Le 24 juin, à dix heures du matin, une avant-garde française entra inopinément dans Modène, par la porte St.-Augustin. Elle précédoit une forte colonne qui arriva l'après-midi et la nuit suivante : l'arrière-garde resta à Marsaglia, à deux lieues de Modène, pour garder le pont sur la Secchia. Le 25, un corps autrichien, qui étoit à sa poursuite, arriva à Rubiera, et l'attaqua avec vivacité. Après un combat opiniâtre, les Français rompirent le pont et firent leur retraite. Pendant ce combat, le commandant français qui étoit à Modène y imposa une contribution de trois cents mille francs, payable dans six heures, et prit vingt-cinq ôtages. Mais à peine une partie de cette somme fut-elle payée, que les Autrichiens ayant passé la Secchia, se présentèrent aux portes de la ville ; les Français l'évacuèrent précipitamment, et relâchèrent les ôtages. Les Autrichiens, au nombre de sept à huit mille, entrèrent à Modène le 26 à six heures

de la confusion populaire, et leva sur cette ville une forte contribution. Le lendemain, Klenau, renforcé par sept mille hommes, revint l'attaquer, et le chassa de Modène, avant qu'il eût pu lever la contribution imposée. Macdonald reprit ses anciennes positions à Lucques et à Pistoya, où il arriva le 28. Protégé ensuite par la division Victor (1) qui, après avoir remonté la vallée du Taro, occupoit avec celle de Lapoype,

---

du matin. Les Français se retirèrent, les uns vers le fort Urbin, les autres vers les montagnes : ces derniers furent attaqués à Formigino, pendant leur retraite.

Reggio fut pris de vive force par l'adjudant-général Lacroix. La même division s'empara de Sassuolo, poste de la plus haute importance, par où les alliés vouloient gagner les premiers les débouchés des Apennins.

(1) Les divisions Victor et Lapoype, très-maltraitées, se retirèrent sur les montagnes de la Ligurie, par la vallée du Taro. Elles occupèrent les défilés des Apennins génois, et défendirent la route de la *Corniche*, dans la rivière du Levant.

les défilés des Apennins. Il ne fut plus possible de s'opposer à ce qu'il effectuât sa retraite dans l'état de Gênes, par Sarzana, la Spezzia, Sestri-di-Levante, après avoir jeté quelques renforts dans Bologne et dans le fort Urbin. Cette marche lente et pénible, fut d'autant plus désastreuse pour Macdonald, qu'il fut forcé de laisser en arrière et de détruire lui-même sa grosse artillerie, ses effets de campement et d'habillement, et le reste des riches dépouilles de l'Italie. Ce ne fut que vers la fin de juillet que les têtes de colonnes des débris de l'armée de Naples, parurent aux environs de Gênes.

De son côté, Moreau, après s'être replié sur Novi, repassa la Bochetta le 26, et reprit ses premières positions dans le pays de Gênes.

Ainsi, dans le court espace de huit jours, Suworow défit et détruisit la presque totalité d'une nouvelle armée ennemie, accéléra le siège et la prise de Mantoue, délivra le cours du Pô, reprit le blocus de Tortone, et repoussa Moreau dans ses premières positions. Dans ces

mémorables et sanglantes journées, près de vingt mille hommes, le quart de la totalité des forces belligérantes, furent tués ou blessés. Les alliés perdirent presqu'autant de monde que les Français.

La deuxième division auxiliaire russe, de onze mille hommes, qui marcha en Italie par la nouvelle route de Hongrie, et arriva à Padoue le 27 juin, remplit à peine les vides causés par les premiers combats de cette mémorable campagne.

Le duc de Parme qui avoit fui de sa capitale, instruit par le général Suwo-row, qu'elle étoit à l'abri de toute atteinte, s'empressa de revenir dans ses états.

CHAPITRE QUATRIÈME.

Reddition des citadelles de Turin et d'Alexandrie et du fort Urbain. Occupation de Bologne et de toute la Toscane. Siège et prise de Mantoue.

Aux approches de Macdonald, et aux premiers mouvemens de Moreau sur Novi, tous les corps de l'armée de Suworow, qui étoient à Turin et aux environs, durent accourir à marches forcées sur Plaisance, à l'exception de la division du général Keim et de quelques bataillons russes chargés exclusivement de presser la reddition de la citadelle de Turin, conjointement avec cinq ou six mille paysans armés, la plupart employés aux travaux. Le départ de toutes les forces, d'abord destinées à achever la conquête du Piémont, et l'objet de leur nouvelle direction, loin de nuire aux opérations du siège, furent un nouveau motif d'encouragement pour le gé-

néral Keim, empressé d'ailleurs de remplir l'attente du général Suworow, et de répondre à sa confiance, par un succès dont tous les calculs éloignoient encore le terme.

Malgré plusieurs sorties, ce général forma ses lignes de circonvallation et fit ouvrir la tranchée. Les opérations pour battre la place ayant été terminées dès le 16 juin, le lendemain, deux cents pièces de canon, mortiers ou obus, ouvrirent un feu servi avec la plus grande vivacité. Il continua le 18 et le 19. Le général Fiorella, sommé de rendre la place, ayant répondu négativement, le général Keim fit recommencer le feu avec une telle furie, que la plupart des batteries des assiégés furent démontées, avec perte d'un grand nombre d'officiers d'artillerie et de canonniers. La troisième parallèle fut achevée sans obstacle. Après vingt-neuf heures d'un feu terrible, Fiorella demanda à capituler. On tint des conférences, mais sans résultats. Le 19, à onze heures du soir, le feu recommença contre la place. Il dura

toute la nuit. Les bombes et les boulets firent un ravage épouvantable. Les assiégés répondirent à mitraille, et tuèrent beaucoup de monde aux assaillans. Dans la matinée du 20, tout étoit prêt pour tenter l'escalade. Les batteries démontées, tous les feux éteints, les magasins détruits, la garnison ayant abandonné les murs, et refusant le service, telle étoit la situation du commandant Fiorella. Enfin, après avoir parlementé trois fois dans la journée du 20, on arrêta des deux côtés les articles d'une capitulation semblable à celles qui avoient eu lieu à Milan et à Ferrare. (1)

Le même jour, des commissaires im-

---

(1) On a hasardé beaucoup de conjectures sur la conquête de la citadelle de Turin, si prématurément rendue par le général Fiorella. Ce général, dont il n'est plus question, a cherché à se justifier. Il regarde la défection de ses canonniers, qui, presque tous piémontais, désertèrent ou refusèrent le service, comme l'une des causes de la prompte reddition de cette place. Il en a résulté que le feu de la citadelle ne répondant point au feu des assiégeans,

périaux chargés de visiter la place, y entrèrent avec un corps russe, et le 22, les Francais l'évacuèrent. L'intérieur ne présentoit plus qu'un amas de ruines. La garnison, forte de trois mille hommes, fut renvoyée en France, prisonnière de guerre, jusqu'à échange.

On trouva dans cette forteresse 374 pièces de différens calibres, 143 mortiers à bombes, 40 obusiers, en tout 557 piè-

---

ceux-ci purent librement construire leurs batteries, et diriger leurs feux sans obstacles.

On a ajouté que les gargousses des canons ne contenoient qu'un tiers de poudre, le reste n'étant que du mauvais poussier. Les cartouches de l'infanterie, pareillement composées, ne contenoient en outre que des balles de bois, recouvertes d'une feuille de plomb; en sorte que les boulets n'alloient pas à cinquante pas, et les balles à vingt-cinq. A la séance du conseil des cinq cents, du 28 messidor (17 juillet 1799), François, de Nantes, présenta une de ces balles, trouvée dans les cartouches des soldats. Elle étoit de bois et couverte d'une légère feuille d'étaim. Dans les cartouches, il n'y avoit de la poudre qu'aux deux extrémités; le milieu étoit rempli de sable.

ces d'artillerie ; trente mille fusils, quarante mille quintaux de poudre et une grande quantité de munitions de guerre et de bouche. On y trouva aussi des effets précieux, et une partie des (1) diamans du roi de Sardaigne, que les Français avoient vendus à un juif, pour une somme très-modique. Après cette conquête, le général Keim fit marcher immédiatement une forte colonne de sa division vers Asti, pour renforcer le général Bellegarde.

La reddition de la citadelle de Turin et la triple victoire de la Trebia, furent célébrées dans les principales villes d'Italie. A Alexandrie, on chanta, le 3 juillet, une grand'messe du Saint-Esprit, à laquelle assistèrent le prince Constantin, le prince de Lichtenstein, les généraux Melas, Bellegarde, Hœnzollern, Wukassovick, le comte Palfi, et beaucoup de généraux russes. Le maréchal Suworow arriva à la fin de la cérémonie, et assista au *Te Deum*. Il donna ensuite

---

(1) Ces diamans furent rendus à S. M. Sarde, par ordre du général Suworow.

un repas militaire aux principaux officiers de l'armée. On y porta des santés aux deux empereurs, au général en chef, aux princes et aux armées. A la fin du dîner, Suworow distribua différentes décorations à plusieurs officiers qui s'étoient signalés par des actions d'éclat.

Le gain de la bataille de la Trebia ouvrit l'Italie méridionale aux alliés. Le général Klenau laissa garnison à Modène et marcha sur Bologne. Cette ville célèbre étoit la première de l'Italie, qui eût envoyé des députés à Bonaparte, lors de sa première irruption en Lombardie. Sa garde nationale étoit formée avec enthousiasme. Depuis elle avoit donné des preuves de courage, en combattant les Autrichiens et en repoussant les insurgés des campagnes environnantes. Telles étoient les dispositions des habitans de Bologne, lorsque, le 30 juin, le général Klenau s'approcha de cette ville. Les Français et leurs nombreux partisans firent une résistance inutile. Dépourvue de fortifications, Bologne ne pouvoit tenir. Cependant Klenau fit suspendre l'at-

taque, et envoya un parlementaire. Le général français Hullin, qui commandoit la place, chargea son adjudant de conférer avec le général Klenau. A son retour, Hullin se porta lui-même au quartier-général de Klenau, avec des députés de la ville. Après la conférence, il fit notifier aux troupes françaises et à la garde nationale, la reddition de la place, sous la condition de la libre retraite des troupes françaises, et que les habitans ne seroient recherchés ni pour leur attachement aux Français, ni à raison de leurs opinions politiques. La garde nationale céda les postes aux Autrichiens, et deux heures après, les Français évacuèrent la ville, emmenant leur bagage. Avant d'entrer dans Bologne, Klenau fit publier une proclamation, pour rassurer les habitans et pour les inviter à la tranquillité. Ensuite il fit son entrée militaire à la tête d'un corps de deux mille Austro-Russes, tant d'infanterie que de cavalerie. Le soir, la ville fut illuminée, et Klenau reçut au spectacle le témoignage de l'estime et de la reconnoissance

publique. Une régence, composée en grande partie des membres de l'ancienne administration, fut établie provisoirement.

Le général Ott se rendit aussi à Bologne avec un grand nombre d'officiers, après avoir soumis le fort Urbain par capitulation. Situé sur le Panaro qui sépare le Modénais du Bolonais, ce fort muni de bons ouvrages et d'une garnison suffisante, quoique long-tems bloqué, avoit résisté long-tems aux attaques combinées des Autrichiens et des insurgés. La garnison avoit même remporté quelques avantages sur les assaillans. Forcée de se rendre, elle évacua le fort le 10 juillet, et le même jour les alliés en prirent possession. Ils y trouvèrent trente-deux pièces de canon et des munitions de toute espèce.

Après l'occupation de Bologne, le général Klenau fit marcher sur Florence un gros corps d'infanterie et de cavalerie, dans la vue d'obliger les Français à abandonner la Toscane. Le 4

juillet, le bruit se répandoit à Florence que les alliés s'avançoient; tout-à-coup les Florentins, déjà mécontens de l'administration des Français, s'insurgèrent et détruisirent tous les symboles républicains. Le général français Gauthier, intimidé, prit le parti d'évacuer la ville dans la nuit, par la route de Prato et de Pistoya, amenant dans le pays de Lucques les débris de sa division, réduite à environ mille hommes. Abandonné à lui-même, le peuple de Florence se livra à tout le délire de l'enthousiasme et de la joie. Dans ces conjonctures difficiles, l'ancien sénat se saisit avec courage des rênes de l'administration.

Déjà toute la Haute-Toscane et une grande partie de la Romagne étoient au pouvoir des insurgés. Ceux d'Arezzo avoient propagé l'esprit d'insurrection parmi tous les peuples voisins, et, réunis aux Valdernois et aux Casentins, ils étoient parvenus à former un corps d'environ vingt mille hommes, sous les ordres

du général Ingherami. Après avoir occupé les bourgs et les châteaux, ils firent des incursions à Cortone, Sansepulchro, Montepulciano, Siene et Volterre. Partout ils organisoient l'insurrection contre les Français. Ceux-ci furent forcés à leur abandonner successivement la campagne.

Quelques jours avant l'évacuation de Florence, l'armée d'insurrection avoit déjà poussé ses avant-postes à peu de distance de la ville, et immédiatement après le départ des Français elle y fit son entrée en bon ordre et en plusieurs divisions. Celle des Aretins entra la première par la porte de Saint-Nicolas. Elle étoit commandée par les capitaines comte Brozzi et Laurent Mari, et fut suivie par la division du Valderno, sous les ordres de donato Romanelli. Le Ministre anglais Windham, qui s'étoit retiré à Arezzo pour exciter les Toscans à prendre les armes contre les Français, commandoit lui-même un corps de cavalerie. On remarquoit parmi les chefs d'insurgés, la fameuse Alexandrine

Mari (1), et plusieurs autres femmes en habit d'amazone.

Le corps des intrépides Casentins qui avoit combattu avec avantage vers le Pontesieve, fit son entrée par la porte de la Croix, sous le commandement du major Pierre Marcucei, qui étoit parvenu à discipliner et à régulariser ces campagnards courageux, mais indociles.

La quatrième division, composée des volontaires de la Romagne, qui dans le Mugello avoit vaincu et mis en fuite les républicains en différentes rencontres, entra dans Florence par la porte Saint-Gallo.

L'armée aretine s'empara de tous les postes, s'établit dans la ville et dans les environs.

Les Autrichiens ne tardèrent point à venir prendre possession de Florence et

(1) Cette moderne amazone, maîtresse du ministre anglais Windham, avoit dirigé en personne les insurgés à San-Donato, à Ponte, à Sieve et à Borgo San-Lorenzzo.

de la Toscane. Deux jours après l'entrée des insurgés, on vit arriver le commandant Kereckerckes du régiment Nevendorf, accompagné par plusieurs officiers, et suivi d'un corps d'infanterie et de cavalerie qui fut successivement renforcé par de nouvelles troupes. Enfin le baron d'Aspre et le général Klenau arrivèrent également, les chefs des insurgés allèrent à leur rencontre, et leur entrée dans la ville fut une espèce de triomphe.

Dès le 28 juin, un corps nombreux de l'armée aretine avoit forcé les Français à abandonner la ville de Siene et à se refugier dans la citadelle. Ceux-ci se voyant serrés de près, et ayant appris l'évacuation de Florence, se déterminèrent à parlementer. Le 5 juillet, une capitulation fut arrêtée entre le chef d'escadron Ballet, commandant des Français, et le baron Zweier, capitaine au service des Deux-Siciles. La garnison française déposa les armes, à l'exception des officiers. Elle obtint dix char-

riots couverts, et fut escortée par un détachement de cavalerie aretine.

Les Français n'occupoient plus en Toscane que les villes de Pise, Porto-Ferrajo et Livourne, où il étoit présumable qu'ils se défendroient. Mais à l'approche d'un corps autrichien, soutenu par les forces auxiliaires d'Arezzo, ils se déterminèrent à l'entière évacuation de la Toscane.

Le général de brigade d'Argoubet, qui commandoit à Livourne, Pise et Lucques, reçut l'ordre d'évacuer ces places; il proposa en conséquence au général toscan, Lavillette, et à la chambre de commerce de Livourne, une capitulation qui fut acceptée, et par laquelle la retraite (1) de la garnison fran-

---

(1) Telles étoient toutes les capitulations des républicains. Jamais les chefs des armées royales et impériales n'ont daigné parler dans une capitulation de ceux qui avoient pris leur parti. On connoît les suites et les effets de cet oubli aussi cruel qu'impolitique.

çaise ; le soin et le libre retour des malades furent garantis.

D'après cette convention qui fut exécutée fidèlement, les Français évacuèrent Livourne dans la nuit du 16 juillet, et se dirigèrent sur Lucques.

L'île d'Elbe fut également évacuée, à l'exception de Porto-Ferrajo, port important, défendu par deux châteaux. Les Français qui l'occupoient avoient précédemment résisté à différentes attaques des troupes napolitaines de Porto-Longone, place également de l'île d'Elbe et appartenant alors au roi des Deux-Siciles. Le général Ferrant, qui commandoit à Porto-Ferrajo, ayant eu connoissance de l'évacuation de la Toscane, crut devoir accepter la capitulation que lui offrit don Marcello de Gregorio, commandant les troupes napolitaines.

Dès le 16 juillet, il évacua Porto-Ferrajo, qui fut occupé par les troupes du pays et par les Napolitains, sous les ordres de don Gregorio.

lèle fut perfectionnée. Ce jour fut marqué par une perte bien sensible pour les alliés, dans la personne du marquis de Chateler, chef de l'état-major-général, dont l'activité, la bravoure et les talens avoient été si utiles. Il fut blessé mortellement d'un coup de feu durant les travaux du siège, et fut remplacé dans le poste important de chef de l'état-major par le général Zach, qui servoit à cette époque au siège de Mantoue, et que le général Suworow s'empressa d'appeler auprès de lui. Les travaux du siège furent poussés avec tant d'ardeur qu'en peu de jours le chemin couvert fut emporté, les logemens faits, les batteries dressées pour ouvrir la brêche, et les feux des assiégés éteints. Toutes les dispositions pour un assaut général étant faites, le général Gardane ne crut pas devoir le soutenir, et le 21 il proposa une capitulation qui fut conclue le 22.

La garnison française, forte encore de seize cents hommes, après en avoir

perdu six cents à la défense de la forteresse, resta prisonnière de guerre et fut escortée dans les états de l'empereur. Sur quatre cents Cisalpins enfermés dans la place et fesant partie de la garnison, deux cents soixante-dix furent tués. De ce nombre fut le chef de bataillon cisalpin, Guidetti de Ferrare. Les alliés perdirent beaucoup de monde; mais leurs pertes furent plus que compensées par l'avantage de la prompte reddition de cette citadelle, la plus vaste et l'une des plus fortes de l'Italie. Son degré d'importance avoit doublé à raison de la nécessité de sa prompte occupation pour le développement des plans ultérieurs du général Suworow.

On trouva dans la place une artillerie nombreuse et des munitions en très-grande quantité.

A-peu-près à cette époque, la célèbre et importante forteresse de Mantoue, dont le général Suworow ambitionnoit le plus la conquête, tomba également au pouvoir des alliés. La diversion puissante qui résultoit de la défense de cette

place, contre laquelle étoient employés plus de trente mille hommes, retardoit nécessairement les dernières opérations que méditoit le général Suworow, pour l'entière soumission de l'Italie.

Le siège de Mantoue par le général Kray, est trop mémorable pour qu'on n'en recueille pas ici les principales circonstances. La conquête de cette place étant le fruit des victoires de la Trebia, justifiant d'ailleurs les combinaisons et le plan général d'opérations de Suworow, c'est à lui qu'en appartient en quelque sorte la gloire.

La ville de Mantoue, plus ancienne que Rome, fut bâtie par les Etrusques. Tombée ainsi que toute l'Italie au pouvoir des Romains, les Goths et les Vandales la ruinèrent ensuite. Se relevant après l'expulsion des barbares, elle acquit sa liberté. Othon II qui la protégeoit la donna à *Canosa*, qui la transmit à la comtesse Mathilde. Passée depuis dans les mains des Visconti, elle leur fut enlevée par les Bonacorsi; mais Passerino Bonacorsi ayant été tué

par Louis de Conzagua, celui-ci obtint en 1328 la souveraineté de Mantoue, que Charles V érigea depuis en duché. L'Illustre famille de Gonzagua posséda Mantoue jusqu'en 1708. Charles V de Gonzagua, dernier duc de Mantoue, s'étant déclaré pour les Français, fut mis au ban de l'empire et dépouillé de ses états, qui passèrent sous la domination autrichienne. Cependant le prince Eugène n'avoit pu s'emparer de Mantoue. Cette place ne tomba entre ses mains que par une capitulation générale qui eut lieu après la bataille de Turin, capitulation sans exemple dans l'histoire, et à laquelle on ne peut comparer que celle qui a eu lieu de nos jours après la journée de Marengo.

En 1796, le général français Bonaparte n'ayant pu, après son irruption en Lombardie, surprendre Mantoue ainsi qu'il l'avoit projeté, fut forcé d'en faire le siège en règle. Il tira à boulets rouges sur la ville. Mais le général Wurmser ayant tourné et culbuté les postes français sur l'Adige, Bonaparte,

contraint de lever le siège avec précipitation, abandonna sa grosse artillerie et une partie de ses magasins de siège. Wurmser défait à Castiglione et à Ceria, se jeta lui-même dans la place le 13 septembre; les efforts des Autrichiens pour la secourir ayant été infructueux, Wurmser, après huit mois de siège et de blocus, capitula et rendit Mantoue au général français Serrurier le 2 février 1797. Cette belle défense, à jamais mémorable, ne peut qu'illustrer la mémoire de Wurmser. La garnison, forte de quatorze mille hommes, étoit réduite de plus de moitié. Huit mille malades gissoient dans les hôpitaux, totalement dépourvus de médicamens. Depuis un mois la ration de pain étoit réduite d'un quart; tous les chevaux étoient mangés. Mantoue, cédé par le traité de Campo-Formio, fit partie de la république cisalpine.

La ville de Mantoue est bâtie sur une île d'un lac formé par le Mincio, dont le pourtour, d'environ sept lieues, n'en a qu'une de rayon.

Déjà forte par sa position, elle est devenue l'une des places les plus importantes de l'Europe par les ouvrages que les anciens Ducs, et successivement les Français et les Autrichiens, ont élevés pour sa défense. Cinq ponts conduisent de la terre ferme à la ville, dont les deux principaux sont, au nord-est, celui de Saint-George, et au nord-ouest celui des Moulins. La ville, divisée par un bras du Mincio en deux parties inégales, a cinq portes et deux ports. Trois faubourgs fortifiés forment ses principaux ouvrages extérieurs. Au nord-ouest celui appelé *la Fortezza di Porto*, autrement la citadelle, est situé sur la rive gauche et à l'entrée du Mincio, dans le bassin du lac; au nord-est, le faubourg Saint-George, appelé le fort Saint-George, et au sud-est, l'île ou le faubourg du Thé, où est bâti le palais qui lui donne son nom. Ces trois faubourgs sont autant de forteresses extérieures, qui servent de boulevards à la ville. La Tour Cerese et quelques ouvrages avancés couvrent les communi-

cations avec l'île du Thé. Au sud-ouest, l'ouvrage à corne de la porte Pradella domine la partie supérieure du lac. Entre cette porte et celle Cerese, le Mincio ayant un cours moins rapide, forme une espèce de marais au milieu duquel passe une canal qui circule au pied des fortifications. Tels sont les principaux ouvrages qui couvrent les accès du corps de la place, isolé au milieu du lac et renfermé également dans une enceinte fortifiée.

Cette ville jadis si florissante, et dont la population s'éleva, sous la domination des Gonzagues, à près de soixante mille ames, est réduite à dix mille habitans. On y compte dix-huit églises et quatorze couvents. Elle renferme des chefs-d'œuvres des arts, et notamment la cathédrale bâtie par Jules Romain. Virgile naquit à Andes, aujourd'hui *Pietola*, village près de Mantoue. Elle a donné naissance à Saint-Louis de Gonzague, à Jules Romain et à la comtesse Mathilde, si célèbre par sa munificence envers le saint-siège.

Après la prise de Peschiera, le général Kray, chargé par le général Suworow du siège de Mantoue, se porta à Borgoforte, et y rassembla ses forces, auxquelles il réunit la garnison de Legnago. Mantoue fut resserré, et tout se disposoit pour un siège régulier. Kray fit passer par le Mincio quelques chaloupes canonnières qui se trouvoient à Peschiera, sous les ordres du chevalier de Blumstein, commandant la flotille impériale. Ces chaloupes entrèrent dans le lac, afin de bombarder la ville.

Malgré les obstacles qu'opposoit la nature du sol, malgré le feu de la place, le général Kray parvint à faire élever différens ouvrages, auxquels étoient employés dix mille hommes. La garnison fesoit de fréquentes sorties. Celle qui eut lieu le 12 mai, par les portes Cerese et Pradella, ne réussit qu'à repousser les postes de ce dernier point. Les assaillans durent se retirer avec perte. Dans ces entrefaites, la grosse artillerie qui étoit attendue pour ouvrir la tranchée, arriva de Milan et de Turin. On forma les ma-

gasins de siège. Quelques renforts arrivèrent en même-tems. Le 15 juin, le général Kray, après avoir repoussé une sortie très-vive, reçut du général Suworow l'ordre de suspendre les opérations du siège, et de le convertir en blocus, pour conduire un fort détachement d'observation au-devant de l'armée de Macdonald.

Après les journées de la Trebia, le général Kray se reporta avec la totalité de ses forces sous les murs de Mantoue, et en reprit le siège avec encore plus de vigueur. Rien ne fut ménagé pour hâter la reddition de la place. L'équipage d'artillerie, prodigieusement augmenté, présentoit six cents pièces de gros calibre ou mortiers. L'armée assiégeante fut renforcée par deux régimens autrichiens et par le corps d'artillerie russe du général Rehbinder. Les trois camps formés par les Autrichiens, enveloppoient la presque totalité de l'enceinte extérieure de Mantoue. Les généraux Ott, Latermann et Zoph commandoient sous la porte Pradella. Le camp des Russes étoit isolé, et

serroit de près la citadelle ou forteresse du port, couvert par le canal de Saint-Antoine. Tous les habitans des campagnes, à quinze lieues de rayon, furent requis, à tour de rôle, pour les corvées et les travaux. Ces dispositions formidables semèrent la terreur parmi les assiégés. La garnison, sous les ordres du général Latour-Foissac et du général Meyer, commandant en second, s'élevoit à dix mille hommes environ.

Le 10 juillet, le général Kray attaqua la place du côté du sud, et fit enlever de vive force, par le général Saint-Julien, la tour de la porte Cerese et la tête du pont qui couvroit l'écluse. Alors les travaux pour l'ouverture de la tranchée, furent poussés avec vigueur. Dix mille paysans y étoient employés. Dans la nuit du 13 au 14, la tranchée fut ouverte en face des ouvrages du faubourg du Thé. Les assiégés s'en apperçurent, et firent un feu soutenu, sans pouvoir néanmoins empêcher les travaux de la première et de la deuxième parallèle, qui, dès le 17,

furent liées et perfectionnées. Le 19, toutes les batteries étoient armées. L'attaque générale commença le 23. Six cents pièces chauffoient à-la-fois la ville. Dans la nuit les bombes succédoient aux boulets.

Des attaques partielles furent dirigées sur les forts détachés du corps de la place, en-deçà du lac, tels que le fort Saint-George et l'ouvrage à corne de la porte Pradella, dont les approches se firent simultanément par les troupes sous les ordres des généraux Ott, Latermann et Zoph. En peu de jours, les parapets furent détruits. Les assiégés, forcés d'abandonner une partie de ces ouvrages, y laissèrent vingt-six canons et deux mortiers, qui tombèrent au pouvoir des alliés. Dans la nuit du 24 au 25, le général Kray fit attaquer les retranchemens sous les digues, entre la porte Cerese et le Thé. L'ouvrage à corne de la porte Cerese fut emporté par les Russes. La redoute de Saint-Charles, le belvédère de Saint-Alexis et toutes les fortifications du Thé, furent enlevées l'épée

à la main. Chargé de faire avec cinq chaloupes canonnières une fausse attaque, afin de favoriser l'ouverture d'une nouvelle tranchée, à quatre-vingts toises du corps de la place, le chevalier Blumstein, commandant la flotille, réussit complètement dans cette tentative, et le 27, tous les travaux étant perfectionnés, le fort Saint-George fut attaqué par le général Elnits, qui, en peu de tems, s'en empara. Les Russes qui battoient la citadelle du côté de la Favorite, démontèrent trois batteries aux assiégés. Une bombe mit le feu à un magasin de paille; l'incendie se propagea, et il s'étendit jusques dans le voisinage d'un magasin à poudre, dont l'explosion eût détruit la moitié de la ville. Heureusement on parvint à arrêter les progrès des flammes de ce côté. La troisième parallèle étant déjà ouverte au pied des glacis, les Français abandonnèrent entièrement l'ouvrage à corne de la porte Pradella, qui pouvoit être emporté d'assaut. Le général Kray ordonna le couronnement des glacis, et fit loger ses soldats dans cet ouvrage,

d'où il se préparoit à battre le corps de la place. Toutes les batteries de l'île du palais du Thé furent démontées, et les manœuvres d'artillerie devenoient impossibles par la quantité de bombes qui tomboient dans cette partie. Dans cet état de choses, la garnison très-affoiblie suffisant à peine au service, le général Latour-Foissac, après la tenue d'un conseil de guerre, le 29 juillet, accepta la capitulation que lui offrit le général Kray, et d'après laquelle la garnison prisonnière de guerre jusqu'à échange, sortit le 30, avec tous les honneurs de la guerre, par la citadelle, et posa les armes sur les glacis. Elle fut escortée et reconduite en France, à l'exception de quatre cents Polonais qui furent retenus comme déserteurs. Les Suisses et les Cisalpins eurent la liberté de se retirer dans leurs foyers. Le général Latour-Foissac et son état-major, retenus prisonniers et conduits à Klagenfurt, pouvoient, après trois mois, retourner en France, sous la condtion de ne point servir jusqu'à échange. Environ trois

mille Français malades furent laissés dans les hôpitaux.

On trouva dans la place des ressources immenses en munitions de guerre et de bouche, telles que cinq cent vingt pièces de canon, quarante mortiers, grand nombre d'obusiers, vingt mille fusils, et des magasins de subsistances pour la valeur de trois millions. C'est ainsi qu'après un blocus de deux mois, quinze jours de tranchée ouverte, et un bombardement de quatre jours, cette fameuse forteresse tomba au pouvoir des Autrichiens.

La chûte d'Alexandrie et de Mantoue donna au général Suworow, dans ses mouvemens ultérieurs, toute la latitude qu'exigeoit l'attaque générale qu'il méditoit. Son armée qui alloit être augmentée de celle du général Kray, devenue disponible, se trouva liée plus intimément à celle de l'archiduc en Suisse. Dès-lors l'archiduc et Suworow purent co-ordonner leurs opérations, se porter des secours alternatifs et appuyer réciproquement leurs flancs. Décidé à s'emparer de Gênes et à agir en même-tems

sur les frontières, entre la France et le Piémont, vers le 15 du mois d'août, avec une armée d'environ cent quarante mille combattans, le général Suworow prit d'abord la résolution de ne laisser aucune place en arrière. Il fit en conséquence resserrer la place de Coni, pressa le siège de Tortone, ensuite porta, le 26 juillet, son quartier-général à Fregarolles, et le 27 à Novi, pour être plus à portée des opérations qu'il méditoit contre Gênes. Sachant que cette ville éprouvoit les horreurs de la disette, et que les habitans divisés en factions diverses, étoient en grande majorité mécontens et des Français et de leur propre gouvernement, il pensa que cet état de choses lui en faciliteroit la conquête, et il adressa aux Génois la proclamation suivante, afin de les disposer en sa faveur.

Peuple génois!

Après avoir remporté les victoires les plus étonnantes, les armées impériales et royales triomphantes s'avancent enfin vers ta frontière! Nos soldats valeureux, que la victoire précède,

ne sont point tes ennemis ; ils ne sont point les ennemis des peuples ; ils ne viennent point t'arracher le prix de tes sueurs ; ils viennent au contraire te délivrer du joug humiliant et cruel sous lequel tu gémis ; ils viennent t'apporter la paix qui te fut ravie, la liberté, l'honneur de ton culte ; ils viennent faire revivre tes relations politiques et commerciales, ranimer ton industrie, et détruire l'œuvre de la séduction, du fanatisme, de l'ingratitude et du mensonge. Au moment même où ces Français, tes véritables ennemis, abusant des motifs les plus sacrés, s'intituloient les défenseurs de la liberté des peuples et de l'humanité, proclamoient la liberté due à la religion, aux personnes, aux propriétés et aux gouvernemens, tu fus entouré de chaînes, le sang de l'innocent fut versé, les vengeances particulières, les persécutions politiques eurent un libre essor. Tes richesses devinrent le prix de leurs prétextes régénérateurs ; tes autels furent dépouillés, les ministres de Dieu furent avilis, et ton gouvernement qui, par tant de sacrifices, auroit dû contenir les dessins de la perfide malveillance, s'écroula sous les coups d'un ennemi trompeur et infidèle.

Peuple génois ! tarris la source de tant de larmes ; le terme de tes souffrances est enfin arrivé. Voici le jour de ta véritable régénération politique et morale ; et puisqu'enfin il

t'est permis de seconder les vœux de ton cœur, de suivre les impulsions de la raison et de la vérité, accueille dans ton sein nos courageux soldats, reçois-les comme des libérateurs, comme des frères : ils le sont véritablement. Peuple génois ! ton sort est entre tes mains, tu peux le fixer à jamais. Que les bons se réjouissent, mais qu'ils tremblent les séducteurs et les novateurs. Le vil desir de la vengeance ne guide point les armées impériales vers ces contrées. Au nom de leurs MM. II. et R. je promets de pardonner à tous ceux qui n'ont été entraînés dans le tourbillon de l'erreur que par ignorance et séduction. Je promets paix et protection aux peuples pacifiques et tranquilles. Je promets appui et récompense à ceux qui se lèveront les premiers contre leurs oppresseurs; mais que les intrigans et les enthousiastes tremblent, qu'ils tremblent ceux qui pourroient céder encore aux prestiges du mensonge, ceux enfin qui voudroient s'opposer aux progrès d'une armée victorieuse, et se faire un bouclier d'un ennemi déjà vaincu et fugitif.

Peuple génois ! je viens t'apporter la paix. Si les mots d'humanité, de liberté, de religion, de philantropie ne sont pas aussi souvent sur nos lèvres, ces mots sacrés n'en exerçent pas moins leur force imprescriptible sur nos cœurs. Mais pense, peuple génois, à ne pas être toi-même l'artisan de ta ruine; réfléchis que je

seroit contraint, malgré moi, d'abandonner aux horreurs de la guerre toute portion de ta contrée où seroit faite une seule tentative pour une défense inutile. Qu'ils tremblent donc les misérables qui, pour le soutien de l'édifice vacilant du crime, se rendroient l s fauteurs et les ministres des mesures cruelles qui ne pourroient retomber que sur eux-mêmes. Peuple génois! tu dois être suffisamment éclairé sur tes véritables intérêts. Une funeste expérience a dû te faire connoître le prix que tu dois attacher aux promesses fallacieuses de ce peuple pour qui la perfidie est une vertu. Bientôt une plus heureuse expérience te prouvera que nos promesses, à nous, sont sacrées, invariables et impérissables.

Tout annonçoit que le principal effort de Suworow seroit dirigé vers l'importante frontière du Dauphiné, s'il parvenoit une fois à s'emparer de Gênes, et à contraindre ainsi l'armée française à repasser le Var. Tous ses mouvemens, depuis la prise de Mantoue, tendoient vers ce double but. Il fesoit filer en Piémont une partie de ses forces. La division du général Keim marcha d'abord sur Coni, pour se disposer à en faire le siège.

Le corps du général Haddick, d'environ douze mille hommes, remonta par la vallée d'Aoste, pour pénétrer dans le Valais. Le général Melas, à la tête d'une forte colonne, fut chargé d'observer les Français à l'entrée des gorges et des vallées des Apennins, du côté de Savone. Un corps de dix mille hommes, qui se trouvoit en réserve à Plaisance, se dirigea par la route de Bobbio, sur la rivière du Levant. Six bataillons furent détachés pour protéger le blocus et hâter la reddition de la citadelle de Tortone. Ainsi, par l'ensemble de toutes ces dispositions, le général Suworow coupoit aux Français leurs communications avec le Pô et la Toscane, et leur enlevoit tout moyen de s'approvisionner par l'Italie. Il étoit merveilleusement secondé par la présence d'une flotte anglaise combinée, qui, bloquant le port de Gênes, interdisoit aux Génois, déjà dans la disette, tout espoir de recevoir des subsistances par mer, et interceptoit les transports et les provisions destinées à l'avitaillement de l'armée française. Le général Suwo-

row envoya ensuite un commissaire des vivres à Livourne, pour former les magasins d'approvisionnement nécessaires aux alliés, et devant servir à alimenter, par la suite, la population de Gênes, si toutefois cette ville tomboit en son pouvoir.

Il ordonna en même-tems au général Klenau, qui commandoit en Toscane, de chasser entièrement de la rivière du Levant, les débris de l'armée de Macdonald, de s'emparer de Sarzane et de la Spezzia, afin de se lier plus intimément au gros de son armée, et d'être en mesure d'agir de concert contre Gênes. Il lui fit passer quelques renforts venant du côté de Bologne, ainsi qu'un corps de cavalerie russe tout équipé. En conséquence, le général Klenau fit attaquer Sarzane par le baron de Zegmeister, et le 31 juillet, ses troupes en prirent possession, après avoir dispersé le corps français et ligurien qui en défendoit les approches. Cette occupation avoit été précédée de celles de Fivizzano, de Pontremoli et du fort Aulla. Forcé de con-

centrer ses forces vers Gênes, le général Moreau se vit contraint d'abandonner toutes les défenses du golfe de la Spezzia. Klenau s'en empara successivement. Les forts de Sainte-Marie et de Porto-Venere firent quelque résistance. Ce dernier fut rendu par capitulation. La garnison française resta prisonnière. Maître de la presque totalité du golfe, Klenau poussoit ses avantages, et exécutoit avec succès les instructions du général Suworow. Il s'empara des forts de Sainte-Thérèse et de Saint-Laurent, et ses postes avancés pénétrèrent jusqu'à Sestri-di-Levante, d'où les Français se retirèrent précipitamment.

Le général Suworow fit marcher un nouveau corps de troupes en Toscane, qu'il fit transporter sur des chariots, afin qu'il arrivât plus promptement à sa destination. Une partie devoit se porter sur la frontière méridionale, vers l'état romain; le reste devoit renforcer le corps de Klenau, dans la rivière du Levant. A cette époque, les insurgés d'Arezzo quittèrent Florence, où leur séjour étoit de-

venu inutile. Une partie fut chargée de faire la conquête de Perugia, et le reste fut destiné à la délivrance de l'état romain. Avant leur départ de Florence, le général Klenau leur adressa une lettre de félicitation et de satisfaction.

Vers la fin de juillet, la garnison française de Fenestrelles fit quelques excursions pour se procurer des vivres. Elle attaqua et emporta les cols de Fatières et des Fenètres, gardés par des paysans armés et quelques soldats piémontais. Le général Suworow, instruit de ce petit avantage, fit marcher des renforts. Les Français, après une courte résistance, furent contraints de se renfermer de nouveau dans les forts de Fenestrelles.

Il fit aussi attaquer les Français dans la vallée de Demont, vers Coni. Les retranchemens de la Madona d'Alivo furent enlevés de vive force par les Austro-Sardes. Poursuivis au-delà du pont de la Stura, les Français eussent été entièrement défaits s'ils n'avoient été soutenus par huit cents hommes de la garnison de Coni, au moyen desquels

ils reprirent les positions qui venoient de leur être enlevées.

Les Français tentèrent également une petite excursion dans le Monferrat. Un corps de six mille hommes sorti de la ville du Cairo, marcha sur celle d'Acqui, dans l'intention de l'occuper. L'alarme fut générale parmi les habitans, la plûpart abandonnèrent leurs foyers. Le général Bellegarde s'avança avec dix mille hommes et fit rétrograder les assaillans, qui reprirent leurs positions sur les hauteurs des Apennins.

Impatient de voir tomber toutes les places du Piémont en son pouvoir, le général Suworow pressoit le siège de la petite ville de Seravalle, investie par le prince Bagration. Le général russe Schaweikofski fut chargé de couvrir le siège, tandis que le général Mitrowsky campoit entre Novi et Gavi pour couper à Seravalle la communication de ces deux villes. Le corps du général d'Alheim eut ordre de passer la Scrivia, et d'occuper la petite ville d'Arcqua. Le colonel russe Schaysolaw entra le même

jour dans Seravalle, et le 7 août, après quelques coups de canon, le commandant français du château capitula, et la garnison de deux cents hommes se rendit prisonnière. On trouva dans la place dix canons, un mortier et quelques provisions de bouche.

CHAPITRE CINQUIÈME.

Bataille de Novi.

VERS la fin de juillet, le général Joubert étant arrivé à Gênes, reçut du général Moreau le commandement de l'armée française. Précédé et suivi par quelques renforts, il espéroit relever le courage de son armée et lui inspirer assez de confiance pour tenter un vigoureux effort, afin de se porter dans la plaine et s'y maintenir. Son but principal étoit évidemment de secourir les places de Mantoue et Tortone, Mantoue n'étant pas encore tombée au pouvoir des alliés. La difficulté des communications sur les derrières de son armée, la rareté des vivres et une foule de circonstances tenant à la situation du pays, lui faisoient d'ailleurs une loi de tenter le sort d'une bataille.

L'arrivée de Joubert fut marquée par des dispositions nouvelles, et par la ré-

partition des secours qui venoient d'accroître ses forces. Pendant plusieurs jours les troupes françaises furent dans un mouvement continuel ; leurs marches et contremarches, le transport des magasins, l'activité des états-majors, tout indiquoit au général Suworow que Joubert se préparoit à une action générale (1).

Le général Perignon, qui commandoit l'aîle gauche de l'armée française, occupoit Millesimo, Murialto et Callizano, d'où il éclairoit la vallée de la Bormida et celle du Tanaro. La droite, que commandoit le général Saint-Cyr, étoit couverte, ainsi que le centre, par la Bochetta, et s'étendoit à la vallée de Scrivia. Le poste de Gavi étoit occupé par une avant-garde. Le général Joubert porta son quartier-général à Campo-Marone, entre Montenote et Savone.

---

(1) *Eh bien !* dit Suworow, en apprenant la marche de Joubert, *c'est un jouvenceau (Malodez) qui vient à l'école ; allons lui donner une leçon.*

Le 8 et le 9 août, sa droite s'avança vers la Bochetta et occupa le position du mont Brisco, au-dessus du Mornese, que les alliés abandonnèrent. Le général Joubert avoit fortement et amicalement invité le général Moreau à ne point le quitter, sans l'avoir aidé à combattre. Moreau répondit à cette confiance par un dévouement généreux. Il s'empressa de donner à son successeur tous les renseignemens qui pouvoient contribuer au succès de ses plans, et il l'accompagna sur toute la ligne de l'armée, avec cette complaisance dégagée de toute morgue militaire (1). Joubert employa

(1) Joubert, militaire habile, n'avoit jamais commandé en chef pendant la guerre. Il se défia de ses forces, et pressa Moreau de partager avec lui le commandement; il vouloit même que Moreau commandât en chef. Delà des combats de reconnoissance et d'amitié. Mais Moreau observa à Joubert qu'il n'avoit pas plus le droit d'accepter le commandement en chef, que lui Joubert de s'en dépouiller, et qu'ils devoient tous deux se conformer aux ordres du gouvernement; mais que, quant à lui, se

la journée du 12 à faire élever des retranchemens et des batteries, et à concerter avec Moreau les opérations ultérieures, en attendant les corps qui n'avoient point encore rejoint, et avec lesquels son armée devoit s'élever à quarante mille combattans. Le 13, il forma de la gauche et du centre trois colonnes d'attaque. La première descendit la vallée de la Bormida, se dirigeant sur Acqui; la deuxième suivit la vallée de de l'Erro, marchant sur Castel-Franco; la troisième devoit pénétrer par Ovado. Joubert, à la tête d'une partie de ses forces, se porta de Campo-Marone, par les montagnes du Monferrat et la vallée d'Acqui, vers Capriata et Novi, tandis que le général Saint-Cyr, à la tête d'une quatrième colonne destinée à débloquer Tortone, et plus forte que les précédentes, sortoit par les défilés pour se joindre au même point. Le général Mo-

---

devant tout entier à son pays, il se feroit un devoir de combattre avec le brave Joubert avant de quitter l'armée d'Italie.

reau et le général Dessoles marchoient avec cette colonne. Le même jour, le corps du général Bellegarde qui occupoit les positions de Bistagno et de Trezzo, pour défendre le passage de la Bormida et couvrir Acqui, fut vivement attaqué par la gauche des Français, dont l'avant-garde poussa jusqu'à Bazalluzzo, au pied des montagnes, à la hauteur de Novi. Le soir, Joubert rallia son centre et sa gauche à Capriata, où il avoit porté son quartier-général, et où il laissa environ deux mille hommes pour assurer ses subsistances. Sa colonne de droite, qui, sortie par la Bochetta, marchoit sur Novi, repoussa les alliés et s'empara de la ville. Ainsi la ligne de l'armée française se formoit à la vue des plaines de la Lombardie et de l'armée de Suworow, se déployant sur la croupe des dernières montagnes qui couronnent les hauteurs de Novi.

Le 15 au matin, le général Suworow rallioit à son armée quinze mille hommes du corps du général Kray, qui avoit fait le siège de Mantoue, et qui déjà en

marche vers Asti pour se porter sur Coni, reçut l'ordre de rétrograder, pour se joindre aux troupes du général Bellegarde.

Pénétrant le projet de Joubert, et méditant lui-même de nouvelles attaques, dont la prise prochaine de la citadelle de Tortone devoit être l'époque et le signal, Suworow avoit successivement rassemblé toutes ses divisions dans la plaine entre l'Orba et la Scrivia. Ces différens corps réunis, y compris les troupes du siège de Mantoue, formoient un total d'environ soixante mille hommes, dont quarante-huit mille d'infanterie et dix mille de cavalerie.

Les mouvemens et les dispositions de Joubert firent juger à Suworow que son dessein n'étoit pas de donner la bataille, mais de la recevoir dans la forte position qu'il venoit de prendre successivement. Il chercha donc à l'attirer entièrement hors les montagnes, dans la plaine de Rivalta, entre Alexandrie et Tortone. C'étoit dans cette vue qu'il avoit ordonné au général Bellegarde de refu-

ser l'aîle droite aux attaques de la gauche des Français, en se repliant sur l'Orba, et qu'il prescrivit au général Kray de réunir son corps à celui du général Bellegarde, pour déployer la droite dans la plaine, en ordre de bataille. Les colonnes autrichiennes qui étoient à Rivalta, formoient déjà la gauche, sous le commandement du général Melas; et les Russes, sous le général d'infanterie Rosemberg, se trouvoient au centre.

Impatient de combattre, le général Suworow auroit voulu attaquer les Français avant l'arrivée de tous leurs renforts, et avant qu'ils eussent pu s'affermir dans leurs positions. Mais toutes ses troupes n'étoient point encore en état de combattre, et, d'un autre côté, il ne crut pas devoir s'engager dans une affaire de cette importance, sans avoir fait préalablement toutes les dispositions nécessaires, et sans avoir consulté les principaux généraux autrichiens.

En conséquence, il assembla à son quartier-général de Fregarollo, un con-

seil de guerre supérieur, où il exposa son plan offensif. Il éprouva d'abord une forte opposition de la part des généraux autrichiens, qui tous alléguèrent combien il seroit dangereux d'attaquer les Français dans leurs formidables positions. Etayant leur opinion de la connoissance de la localité, ils conclurent qu'il seroit téméraire de tenter de forcer la ligne des Français, et refusèrent de donner leur assentiment à une bataille dont l'insuccès pouvoit entraîner la perte des alliés. Mais Suworow persuadé de la nécessité de ne la point différer, prit la parole, et s'exprima en ces termes : « Je suis d'avis qu'il faut attaquer » l'ennemi sans aucun retard, si nous » ne voulons pas abandonner le siège » de la citadelle de Tortone, prête à » tomber entre nos mains. En différant » davantage, nous ne ferions que don» ner le tems aux Français d'accroître » leurs forces, et de mieux combiner » leurs opérations sur tous les points » par lesquels ils nous menacent. Je » vois que vous êtes effrayés de leur

» position actuelle. Mais ne sentez-vous
» pas la différence qui existe entre les
» soldats qui occupent cette position,
» et les soldats qui doivent l'attaquer?
» On ne peut contester la valeur des
» Français, mais sont-ils comparables
» à nos soldats? Que sont devenus les
» hommes d'élite de l'armée française?
» La plupart ont été tués ou faits pri-
» sonniers de guerre à Legnago, à Vé-
» rone, à Cassano, à Mantoue, à la
» Trebia. De quarante mille combat-
» tans qu'ils peuvent à peine nous op-
» poser, le tiers n'est formé que de
» nouvelles levées, qui n'ont jamais vu
» le feu, et à qui le bruit du canon est
» capable de faire tomber les armes
» des mains. Au contraire, tous nos
» soldats sont accoutumés au feu, au
» carnage. On auroit de la peine à en
» trouver un qui n'eût été présent à
» quelque siège, à quelque bataille.
» D'un autre côté, une si longue série
» de victoires leur inspire le plus grand
» courage, la plus bouillante énergie,
» tandis que l'ennemi ne peut être que

» dans l'abattement, par ses récentes et
» continuelles défaites. Tous ces avan-
» tages, et d'autres encore que je ne
» relèverai pas, tel que la supériorité
» numérique, ne peuvent être balancés
» par celui d'une meilleure position.
» D'ailleurs, nos soldats accoutumés
» depuis si long-tems à vaincre, ont su
» triompher de difficultés plus grandes
» encore. Ainsi j'insiste pour attaquer
» les Français sans aucun retard. »

Dès que Suworow eut parlé, tous les autres généraux, qui d'abord avoient manifesté une opinion contraire à la sienne, le voyant persister dans la ferme résolution de faire exécuter son plan d'attaque, se rangèrent par déférence à son avis, s'en rapportant pour le succès de l'entreprise, à sa grande expérience et à ses talens. L'offensive une fois résolue, les généraux alliés ne pensèrent plus qu'à faire exécuter les ordres de Suworow, et chacun fit, dans sa division respective, les dispositions d'attaque qui venoient d'être arrêtées.

L'armée alliée n'avoit plus de déta-

chement, et se trouvoit entièrement réunie, sa droite à Bosco, son centre à Pozzolo, sa gauche à Tortone, et sa réserve à Rivalta. Dès le 15 au matin, l'aîle droite forte d'environ dix mille hommes d'infanterie autrichienne, sous les généraux Kray et Bellegarde, marcha sur Fregarolles, pour se lier au centre, et le même soir, vint se placer en face du corps du général français Pérignon, composé des deux divisions Grouchy et Lemoine, débordant un peu sa gauche, qui devoit couvrir la route de Pasturana à Capriata. La gauche, forte d'environ seize mille hommes d'infanterie autrichienne, sous le général Melas, s'étendoit depuis Pozzolo à la Scrivia, fesant face à la droite des Français, commandée par le général St.-Cyr, et formant deux divisions, aux ordres des généraux Watrin et Laboissière. La réserve, forte de huit bataillons de grenadiers, trois ou quatre d'infanterie, et de six escadrons de cavalerie, resta à Risalta. Environ quinze mille Russes campés à Pozzolo, et formant le centre, sous les ordres du général Rosem-

berg, se placèrent en face de Novi, que défendoit le général de brigade Gardane, et furent opposés à deux autres brigades françaises, sous les ordres des généraux Quesnel et Colli, qui garnissoient les plateaux depuis Novi jusqu'à la droite du général Pérignon. Ces mêmes plateaux étoient hérissés d'une nombreuse artillerie commandée par le général Debelle, et soutenue par les troupes qui les bordoient. La cavalerie de l'armée alliée étoit en seconde ligne de ses colonnes d'attaque, et repartie à-peu-près également entr'elles.

Décidé à tout entreprendre, pour déposter les Français de leurs fortes positions, Suworow ordonna l'attaque pour le lendemain matin, 16 août, au lever de l'aurore.

Quoique le général Joubert eût l'ordre exprès de son gouvernement, d'attaquer, et qu'il en eût lui-même formé le projet, l'aspect des forces considérables que lui opposa Suworow, et dont il lui étoit facile de calculer le nombre, le détermina à rassembler, le soir même du

15, à Novi, ses généraux de division, et tous convinrent, qu'attendu l'infériorité numérique de l'armée, sur-tout en cavalerie, se seroit en compromettre le salut, que de hasarder de la faire descendre dans une immense plaine, où le moindre revers pouvoit entraîner sa ruine totale. Sans faire connoître ses desseins, Joubert rompit l'assemblée, en renvoyant chacun à son poste, et en disant que les reconnoissances du lendemain le détermineroient.

D'après l'autorité de Moreau et des principaux officiers de l'état-major, il paroît certain que Joubert étoit décidé à ne pas attaquer, mais à reprendre ses anciennes positions, ponr attendre que le mouvement de diversion de l'armée des Alpes le débarrassât d'une partie des forces qui lui étoient opposées, et ce qui dut le fixer dans cette résolution, c'est qu'ayant pris d'abord po[ur] une ruse de guerre, le bruit qui s'étoit répandu de la prise de Mantoue, il obtint ensuite des renseignemens positifs qui durent dissiper tous ses doutes à cet égard.

Le 16, à cinq heures du matin, la droite des alliés, sous les ordres du général Kray, commença l'attaque contre la gauche des Français, en avant de Novi, où Joubert commandoit en personne. Ce général, qui étoit aimé et estimé de ses troupes, parcouroit les rangs, et pour réveiller l'enthousiasme, s'écrioit: *Camarades, la république vous ordonne de combattre.* Les soldats du premier rang qui l'entendirent, répondirent par les cris de *vive la république!* et ce cri répété d'une file à l'autre, par toute l'armée française, retentit dans les Apennins.

Kray obtenoit quelques succès sur la gauche des Français. Joubert s'y porta, et dès le commencement de l'action, vers les sept heures du matin, voulant animer par sa présence une charge d'infanterie, et s'avancer dans la mêlée, il fut atteint d'une balle dans le cœur, et tomba de son cheval sans connoissance (1). Il

---

(1) Il y a eu différentes versions sur la mort de Joubert; mais voici la plus vraisemblable; le 28 Thermidor, l'armée des alliés attaqua

fut transporté sans vie à son quartier-général. La mort de ce général, es-

---

avec impétuosité la gauche des Français ; l'affaire s'engageoit à peine , lorsque le général Joubert se précipita, pour animer de sa présence une charge à la baïonnette. Il guidoit nos soldats en criant : *en avant*, *en avant*, lorsqu'une balle le frappa au flanc droit, et pénétra jusqu'au cœur. Il tomba de cheval ; faisant signe de la main, et criant encore : *Marchez toujours*, il survécut à peine un instant.

Sa mort jeta quelque découragement parmi les troupes; Moreau, très-bien secondé par les généraux St.-Cyr et Dessolles, aujourd'hui conseillers d'état, et par le général Suchet chef de l'état-major-général de l'armée, le même qui l'année suivante, fit la belle défense du Var, sauva l'armée française, et conserva toutes ses positions.

Joubert avoit épousé, quinze jours avant la bataille de Novi, mademoiselle Zéphirine de Montholon. Les nôces s'étoient célébrées à Grandpré, département des Ardennes, chez son beau-père, M. de Sémonville, actuellement ambassadeur de France en Hollande. Le jour de la bataille, il portoit, attaché autour

timé de son armée refroidit l'ardeur des Français; cependant le général Moreau prenant immédiatement le commandement de l'armée française, que

---

de son col, avec une chaîne d'or, le portrait de sa jeune épouse; il dit, en le regardant : *Je vaincrai, je l'ai promis à la République et à elle, ou je mourrai.*

Ainsi mourut à la fleur de son âge, et dès son entrée dans la plus brillante carrière, ce jeune général, qui déjà s'étoit acquis une grande réputation de courage et de désintéressement. Il avoit fait sous Bonaparte, la campagne du Tyrol, que Carnot dans ses mémoires appelloit une guerre de Géans.

Joubert reçut la balle au-dessous de l'aisselle droite ; elle lui fractura la cinquième côte, et tournant vers les verterbres lombaires, y éprouva une résistance qui la rejeta, en remontant, vers une des oreillettes du cœur.

La veuve de Joubert demanda que le corps de son mari fut apporté à Grandpré ; le directoire le lui promit, mais le convoi étant arrivé à Toulon, on prétendit que le corps étoit mal embaumé, et qu'on ne pourroit le transporter plus loin. Il fut enterré au fort Lamalgue.

chacun lui déféroit (1), le combat continua avec encore plus de fureur.

Tandis que le général Kray cherchoit à tourner Novi par Frossonara, le prince Bagration et le général Miloradovick en fesoient l'attaque de front avec les premières colonnes russes du centre, cherchant à emporter cette position d'assaut; mais après quelques tentatives, ils furent vivement repoussés, ainsi que le général Kray lui-même, qui ne put soutenir les progrès qu'il avoit faits d'abord vers la gauche des Français.

Alors le général Suworow ordonna au général russe Derfelden qui étoit au centre, et au général Mélas qui commandoit l'aîle gauche, d'attaquer simultanément les hauteurs de Novi, le premier, par la chaussée qui y conduit, et Melas, avec la division Frœlich, en remontant

(1) Le général Moreau se livroit au danger, et les cris des soldats ne pouvoient l'arrêter. Il eut un cheval tué sous lui. Une balle perça ses habits et effleura son épaule gauche.

la rive gauche de la Scrivia, et en observant en même-tems la vallée et le champ de bataille. Malgré l'ardeur des troupes, cette double attaque n'eut pas une meilleure issue que celle des généraux Kray et Bagration. En vain le lieutenant-général Derfelden tenta un second effort, pour emporter les hauteurs à la gauche de Novi. Le général français Watrin descendit dans la plaine, attaqua le flanc gauche de la colonne russe, et parvint à débarrasser Novi. Le combat étoit devenu général, et le carnage étoit horrible sur le front des deux armées.

Le corps de droite du général Kray ayant été repoussé deux fois, ainsi que les avant-gardes russes du centre, le général Suworow se mit lui-même à la tête de toutes les divisions du centre, sous les ordres des généraux Derfelden, Bagration et Miloradovick, et dirigea lui-même, vers les trois heures, une nouvelle attaque sur les plateaux de Novi, au centre de la ligne des Français. Elle fut impétueuse; mais les batteries françaises, postées avantageusement sur ce

point, jouèrent à mitraille sur les têtes des colonnes. Plus de mille Russes tombèrent d'abord sous le feu meurtrier de l'artillerie et de la mousquetterie. Le désordre se jeta dans les rangs, et les assaillans reculèrent plus de cent pas en arrière. Suworow accourut lui-même avec son état-major, sous le feu des Français; il parvint à rallier ses soldats et fit renouveler l'attaque.

Pendant une heure, les Russes furent exposés au feu le plus vif, et ils le soutinrent courageusement. Animés par la présence du feld-maréchal, qui fesoit lui-même des prodiges de valeur, ils firent des efforts héroïques pour déposter les Français. Un régiment russe attaqua à la baïonnette et avec furie, une demi-brigade française, et il parvint à lui faire faire volte-face. Poursuivant les fuyards, les Russes pénétrèrent si avant, qu'ils se trouvèrent ensuite exposés au feu des divisions françaises, qui étoient restées fermes à leur poste, malgré le vide qu'avoit laissé la demi-brigade en fuyant. Les Russes plièrent encore; Suworow

accourut; il les rallia de nouveau et les ramena au combat. Auteur de cette entreprise hardie, Suworow exposoit sa personne, pour arracher la victoire et conserver sa gloire et sa réputation. Malgré les charges réitérées des Russes au centre, et du général Kray à l'aîle gauche des Français, leur résistance fut tellement opiniâtre, qu'ils réussirent à conserver leurs positions. Trois fois le général Suworow , avec un sang froid admirable, fit soutenir et renouveler l'attaque; mais les brigades françaises qui défendoient Novi et les hauteurs environnantes, attaquèrent à leur tour les Russes, et furent soutenues par le général Watrin qui, protégé par le feu des batteries, étoit descendu dans la plaine pour les soutenir. Le centre de l'armée de Suworow fut presque détruit; mais si les Russes ne purent enfoncer le centre des Français, ils parvinrent cependant à les contenir sur ce point, et ce fut ce qui détermina la victoire. Ainsi contenus au centre, les Français n'osèrent profiter de leurs avantages, en pour-

suivant les alliés dans la plaine, tandis qu'aux deux extrémités de gauche et de droite, les généraux Kray et Melas, en fesant succéder les attaques, malgré la résistance opiniâtre qu'ils éprouvèrent, ne pouvoient manquer, en persévérant, de déborder les aîles des Français, dont la ligne étoit évidemment trop étendue.

Enfin le général Suworow, méditant une attaque décisive, ordonna au général Melas de tourner entièrement avec les troupes fraîches de la réserve de Rivalta la droite de l'armée française sous les ordres du général Saint-Cyr. A la tête de huit bataillons de grenadiers et de six bataillons d'infanterie, le général Melas gagna bientôt les plateaux de Novi du côté de Pietale, derrière la droite des Français, et faisant filer le corps du général Nobili par la rive gauche de la Scrivia sur Stanzano, ce dernier occupa Arquata en même-tems que le général Melas en personne parvenoit également sur Seravalle, et forçoit le général français Dombrowski à quitter le blocus de ce fort. Marchant ensuite avec une rapidité extra ordinaire par

le chemin qui, de Seravalle, conduit à Novi, pour s'emparer de la route de Novi à Gavi, il fit attaquer le flanc droit des Français par le général Frœlich, avec un bataillon de Furstemberg et la brigade du général-major Lusignan, qui, dans la première charge, fut blessé et fait prisonnier. Si ce premier mouvement du général Melas eût réussi, alors maître de la route de Novi à Gavi, c'en étoit fait de l'armée française. Cette première colonne de Melas, qui formoit sa droite, fut soutenue par une seconde sous les ordres du général-major Laudon, et par le corps du prince de Lichtenstein, qui dépassa la ligne des Français sur les derrières de leur droite, en saisissant les points avantageux qui se trouvoient derrière les colonnes. Des batteries correspondant aux directions de ces trois colonnes, protégèrent les mouvemens de cette attaque combinée. D'autres batteries, placées sur des points éloignés, détournoient l'attention des Français des vrais points d'attaque. Dans les premières charges, le général Melas perdit plus de huit cents hommes; mais, renou-

par cet obstacle, les Français furent bientôt attaqués par le corps du général Karacksay qui suivoit leurs mouvemens. Pressés de toutes parts, leur déroute fut complette. Les fuyards passoient, en désordre, par les sentiers à droite et à gauche du village, tandis que les généraux Pérignon, Grouchi et Colli en défendoient l'entrée avec deux bataillons et quelques troupes à cheval. Mais tous leurs efforts furent inutiles; accablés par le nombre, embarrassés par le convoi, ils ne purent résister à l'impétuosité de l'attaque du général Karacksay, et tombèrent en son pouvoir, couverts de blessures, abandonnant quarante voitures d'artillerie, vingt pièces de canon et leurs caissons, et à-peu-près mille prisonniers.

A l'exception de la bataille de Fleurus, aucune autre, dans la guerre de la révolution, n'a été aussi sanglante que celle de Novi. On évalue à vingt-cinq mille hommes ce qui, des deux côtés, a été mis hors de combat. Il ne fallut rien moins que la constance et la fermeté

héroïque de Suworow et de ses soldats pour emporter une position très-forte par sa nature, couverte d'arbres, de buissons , ne présentant que des accès très-difficiles , et qui , hérissée d'une artillerie formidable, fut défendue pendant plus de douze heures, non-seulement avec opiniâtreté , mais avec le courage du désespoir. Le mot de courage seroit trop foible pour exprimer l'ardeur qu'ont montrée dans cette terrible journée , les Français , les Autrichiens et les Russes. Tout ce que la rage a de plus furieux sembloit transporter les combattans. Le feu des mousquets et de l'artillerie abattoit trop peu de victimes ; le fer de la baïonnette en immoloit de toutes parts, et si les armes venoient à se rompre, on se saisissoit au corps , on se prenoit aux cheveux et l'on se déchiroit impitoyablement. Les attaques à la baïonnette y furent tellement fréquentes, que des corps entiers se chargèrent plus d'une fois. Sur tous les points des deux lignes, on ne cessa de se détruire, et le car-

nage ne finit qu'avec le jour. On vit les généraux des deux armées, marcher à la tête des colonnes, et par l'exemple, exhalter sans cesse jusqu'à la furie le courage de leurs soldats.

Il semble qu'en éclairant cette journée terrible, l'astre du jour ait voulu en augmenter les dangers et l'horreur, en lançant des rayons brûlans qui embrâsoient l'horison et repandoient dans l'atmosphère une chaleur dévorante, dont les combattans étoient accablés. Plusieurs soldats, des deux côtés, furent trouvés étendus sans vie et sans aucune apparence de blessures : ils étoient morts et de chaleur et de soif.

Suworow, qui s'étoit trouvé à tant de batailles, dit qu'il n'en avoit jamais vu *d'aussi féroce ni d'aussi opiniâtre*.

Cette victoire nous a coûté cher, écrivit le général Melas à la cour de Vienne.

Un général autrichien, jetant les yeux sur les nombreuses victimes du fleau de la guerre, étendues sur le champ de bataille, s'écria : « Je ne vois, sur » le visage des Allemands et des Russes,

» que la tranquille image de la mort;
» au lieu que sur les traits inanimés des
» Français, j'y vois l'expression de la
» rage et de la fureur; leurs cadavres
» semblent vouloir s'élancer encore sur
» leurs ennemis pour les déchirer. »

Outre le général Joubert, les Français perdirent les généraux Vautrin et Gareau. Ils amenèrent cinq mille de leurs blessés, qu'ils firent transporter à Gênes par les prisonniers faits dans cette journée.

La perte des alliés fut prodigieuse. Ils eurent près de deux mille prisonniers, sept mille blessés, et environ dix mille tués; ces derniers étoient presque tous Russes, qui, repoussés trois fois, trois fois revinrent à la charge sous le feu des batteries formidables élevées sur les plateaux de Novi.

Le rapport suivant du général Suworow sur la bataille de Novi, fut publié au quartier-général du prince Charles, à Kloten.

Le général Joubert avoit conçu le projet de dégager la citadelle de Tortone. Les Français

formèrent quatre colonnes, chacune de dix mille hommes, sur le revers des Apennins; leur plus grande force étoit sur leur aile gauche. Le corps de Bellegarde étoit opposé à cette aile; je le renforçai par tout le corps du général Kray, et je fis attaquer l'ennemi le 16 août sur tous les points. Kray et Bellegarde attaquèrent, à plusieurs reprises, l'aile gauche de l'ennemi; mais, malgré la bravoure et le dévouement de nos troupes, ils furent toujours repoussés, et perdirent un grand nombre de braves soldats. Nous fumes plus heureux sur la gauche de notre armée. Le général Melas, qui y commandoit, après un effort inoui, parvint à repousser la droite de l'ennemi, et fut vivement secondé par le prince Lichtenstein. Nous nous emparâmes des positions de l'ennemi sur la Scrivia, et prîmes vingt-quatre canons. Cette bataille est une des plus sanglantes de la guerre. Nous avons plus de deux cents officiers tués ou blessés. Le corps russe a extrêmement souffert. Des régimens entiers ont été hachés. Le corps de Kray a également éprouvé une grande perte.

La position des Français à Novi, quoique formidable sur plusieurs points, ne pouvoit néanmoins les préserver d'une

défaite, qui devoit nécessairement résulter de la supériorité des alliés, de l'intensité et de l'opiniâtreté de leurs attaques. Il y a plus, les Français furent exposés à une ruine totale. Ils occupoient un champ de bataille d'où ils devoient marcher aux alliés, et où ils ne devoient pas recevoir le combat; son immense étendue ne leur donnoit cependant que deux défilés pour se retirer, et leur appui de droite, le fort Seravalle, étoit occupé par les Austro-Russes. Joubert avoit mesuré tous ces dangers, et convaincu, mais trop tard, de la disproportion des forces, il eût repris dès le soir même du 16 ses anciennes positions, si Suworow lui en eût donné le tems; et quoique surpris, pour ainsi dire, par une attaque impétueuse, il auroit réparé les désavantages de sa position, si la mort ne l'eût si promptement enlevé. On l'eût vu exécuter une partie de son plan, en fesant resserrer sa gauche, garder le centre avec vingt bouches à feu, porter toute son armée à la droite, et attaquer le vil-

lage de Bozzola. Mais en se soutenant partout, les deux flancs des Français, trop foibles, furent débordés, ce qui entraîna la perte de la bataille. Au surplus, le gouvernement français qui avoit ordonné l'attaque, fit la même faute qu'il avoit déjà faite dans cette même campagne, il l'a fit commettre encore à Championnet. Les Français n'auroient dû déboucher en Piémont qu'avec quatre-vingt mille hommes, au lieu de former une armée des Alpes, dont la diversion n'inquiéta les alliés que treize jours après la bataille de Novi; et au lieu de donner à cette armée un général en chef, il falloit joindre les troupes qui la composoient à celles de Joubert, et on auroit eu une égale masse à opposer aux alliés. C'étoit le plan de Moreau qui, en envoyant le général Grenier à Grenoble pour y organiser les nouvelles levées, lui avoit donné l'ordre de déboucher en Piémont, dès qu'il auroit réuni douze mille hommes. Si ce plan eût été exécuté, les Français auroient donné la bataille quinze jours plutôt, et Suworow

n'auroit pas eu le tems de rallier à lui l'armée du siège de Mantoue pour se renforcer.

Durant l'action, une colonne française, détachée de l'armée de Joubert pour faire diversion sur sa gauche, occupa la ville d'Acqui dont il lui fut facile de s'emparer. Cette invasion subite jetta une telle épouvante dans la ville, que les magistrats et une grande partie des habitans se hâtèrent de l'abandonner. Les Français pillèrent et brûlèrent quelques maisons; mais instruits de la perte de la bataille, ils se retirèrent précipitamment à Ovada, pour éviter les corps des généraux Bellegarde et Sekendorf qui arrivoient à marches forcées pour délivrer Acqui et s'opposer aux progrès des Français.

Dans la nuit du 16 au 17, l'armée française, toujours harcelée par le général Karacksay, se retira dans les Apennins, et couvrit sa retraite en occupant la montagne Rouge. Moreau fit défendre les accès de la Bochetta par la division du général Saint-Cyr, et le reste de l'ar-

mée se rallia peu-à-peu et rentra dans ses anciennes positions.

Suworow campa autour de Novi, fit enterrer les morts, et donna une attention particulière au soulagement des blessés. Il accorda quelques jours de repos à ses troupes, et fit chanter un *Te Deum* pour remercier Dieu d'un succès aussi éclatant. Immédiatement après la bataille de Novi, un courier de la cour de Vienne apporta au général Suworow l'ordre de suspendre toute opération contre la ville et l'état de Gênes. Ainsi les alliés ne tirèrent d'autre avantage immédiat de la victoire de Novi, obtenue par de si grands sacrifices, que la certitude de la prise prochaine de la citadelle de Tortone. D'un autre côté, le mouvement de l'armée de Joubert ayant été combiné avec une diversion faite par Championnet, tant par le Saint-Gottard, d'où le colonel Stroch avoit été obligé de se replier, que par Bellinzano, Lugano, Aoste et Suse, le général Suworow dut faire marcher la plus grande partie de ses forces dans les plaines du

Piémont, pour s'opposer de ce côté aux progrès des Français. En conséquence, toute tentative contre Gênes étant provisoirement suspendue, le général Suworow reporta son quartier-général de Novi à Fregarolo, d'où il écrivit le 22 août à S. M. Sarde, en ces termes :

SIRE,

Le 15 de ce mois, l'ennemi s'étant avancé vers Novi, posta son armée, forte de quarante mille hommes, sur la sommité des Apennins, ayant Gavi derrière sa gauche, et sa droite s'étendant jusqu'à Seravalle. Nous l'avons attaqué sur toutes ses positions, en lui livrant une des batailles les plus sanglantes. Elle a été couronnée du plus heureux succès. A la vérité nous avons fait quelques pertes ; mais elles ne peuvent être comparées à celles, bien plus considérables, qu'ont éprouvées les Français. De son propre aveu, l'ennemi a perdu vingt mille hommes, parmi lesquels quatre généraux, Pérignon, Grouchy, Colli et Pardoneau, et environ cinq mille, tant officiers que soldats, ont été faits prisonniers. Le nombre des Français tués s'élève à plus de six mille, parmi lesquels se trouvent le général Joubert, commandant en chef, et Vautrin, général de

brigade. Le nombre des dispersés et égarés après la bataille, s'élève à quatre mille. Cinq mille blessés ont été amenés par l'ennemi (1). Cette bataille nous a valu, en outre, trente canons et quarante-huit caissons dont nous nous sommes emparés.

En rendant compte à votre majesté de tous les avantages remportés sur l'ennemi, je dois ajouter que les circonstances me forçent à différer toute opération sur la rivière de Gênes et à me rendre avec la plus grande partie de mes forces à Asti, pour m'opposer aux tentatives du corps sous les ordres du général Championnet, qui paroît se diriger des frontières de France sur le Piémont.

Je suis avec respect et vénération, de votre majesté, le très-humble serviteur,

Alex. Suworow-Rymnikski.

La perte de la bataille de Novi par les Français, rendoit la situation de Gênes très-critique. L'amiral anglais Nelson

---

(1) Les rapports des généraux français sont loin d'avouer des pertes si considérables : les résultats diffèrent de beaucoup. Au surplus, l'on sait le cas qu'il faut faire des rapports *de tous les partis*. Il ne faut les admettre que pour ce qu'ils valent. Le terme moyen n'approche pas toujours de la vérité. *Exagération et réticence*, telle devroit être l'épigraphe de toutes les relations officielles.

bloquoit le port avec une escadre sur laquelle se trouvoient des troupes de débarquement, tandis que Klenau qui venoit de s'emparer du fort de Ste.-Marie et de Sestri de Levante, marchoit de ce côté. Les habitans de Gênes qui éprouvoient déjà les horreurs de la famine, étoient généralement disposés à livrer la ville aux alliés, et il est certain que si dans ces conjonctures Suworow eût pu y faire marcher son armée, ainsi qu'il en avoit le projet, cette ville importante seroit tombée en ses mains, et les Français eussent probablement été chassés au-delà du Var. Déjà quelques mouvemens éclatoient à Gênes contre les partisans des Français. Cinq ou six jours après la bataille de Novi, au moment où les anciens alloient sanctionner un décret du conseil des soixante, qui autorisoit le directoire ligurien à armer sept mille hommes, destinés à former avec les Français la garnison de Gênes, cinq à six cents bateliers, porte-faix, charbonniers, à l'instigation de quelques riches négocians, allèrent occuper la salle

du conseil des anciens et ses environs, empêchèrent la sanction, insultèrent les députés connus par leur attachement à la France, et dirent hautement qu'ils vouloient la paix, qu'il falloit traiter avec les alliés. Ils parcoururent ensuite la ville, en vociférant contre les partisans des Français, et les accusant de ne vouloir s'armer que pour livrer Gênes au pillage. Quelques tems après, deux hommes connus pour dévoués à l'ancien ordre de choses, Vanceslas Picardo et Louis Lambreschini, députés du corps des négocians, se présentèrent au directoire, et le sommèrent d'inviter les députés à se retirer. Ils proposèrent ensuite d'aller eux-mêmes traiter avec Suworow. Pour mettre un terme à ces agitations et paralyser les efforts de leurs ennemis, les Français mirent la ville en état de siège. Il est évident que ces commotions politiques coïncidoient avec les projets connus du général Suworow, et se lioient aux tentatives du général Klenau, pour serrer Gênes du côté de la rivière du Levant.

Il est à propos de retracer les opérations de ce général, comme ayant été coordonnées avec le plan général d'attaque conçu et exécuté en grande partie par le général Suworow.

Vers la fin de juillet, la ville de Sarzane et tout le golfe de la Spezzia étoient déjà occupés par les alliés. Le fort Sainte-Marie avoit seul résisté. Le général Miollis reçut du général Joubert, l'ordre de reprendre toutes ses positions. A la tête d'une colonne de deux mille hommes, tant Français que Liguriens, ce général marcha des hauteurs de la Bochetta, et le 7 août, surprit un corps d'Austro-Russes renforcés par quelques centaines de paysans insurgés, en même-tems que la garnison de Sainte-Marie fesoit une vigoureuse sortie. Les insurgens et les alliés, commandés par le capitaine Cortesi, forcés de céder au nombre, se replièrent sur la rive gauche de la Magra, où ils prirent position.

Suworow ordonna au général Klenau, alors en Toscane, de rassember, sans délai, de nouvelles forces, et de se mettre

à leur tête, pour chasser les Français du golfe de la Spezzia. Le général Frœlich succéda à Klenau, dans le commandement de la Toscane et de la Romagne, et ce dernier se portant à Sarzane, attaqua dès le 13 août les Français, qui, n'opposant qu'une vaine résistance, abandonnèrent de nouveau aux alliés toutes leurs positions du golfe de la Spezzia. Le fort Sainte-Marie fut bloqué par terre, en même tems qu'une petite escadre anglaise le bloquoit du côté de la mer. Immédiatement après la victoire de Novi, Suworow adressa à Klenau des instructions particulières, pour qu'il eût à profiter de ses avantages, et dans la vue de s'emparer de toute la rivière du Levant, d'investir Gênes de ce côté, et de tenter de s'en emparer, soit par force, soit par surprise.

Klenau, dont le quartier-général étoit à Sarzane, y rassembla 7,000 Austro-Russes, dont 800 hongrois à cheval, 600 cosaques à cheval, et 5,600 croates. Il réunit à ce corps trois mille paysans armés, et avec ces forces, il marcha sur

Gênes. Il s'empara d'abord sans résistance de la petite ville de Sestri, et chassa les Français des positions environnantes. Le 21, la ville de Chiavari fut enlevée de vive force, et les Français repoussés au-delà de Rapallo, où les alliés établirent leurs postes avancés. Déjà les patrouilles de Klenau n'étoient plus qu'à une journée des murs de Gênes. Le colonel Oresckovich, commandant des cosaques, dirigeoit le siège du fort Sainte-Marie, qui, le 24 août, capitula. Le 26, la garnison, forte de cinq cent soixante soldats et trente six officiers, se rendit prisonnière. Trente canons et beaucoup de munitions de tout genre, furent trouvés dans le fort.

Quoique le général Klenau n'eût pas obtenu le même succès aux attaques de Recco, poste important, à quatre lieues de Gênes, d'où il fut repoussé avec perte, il n'est pas douteux néanmoins que si le général Suworow eût persisté dans ses projets hostiles contre Gênes, Klenau n'eût fait une diversion utile, et contribué au succès de cette grande entre-

prise. Par ses mouvemens, il avoit appelé sur lui l'attention des Français, et ayant coupé toute communication entre Gênes, la Toscane et Lucques, il empêcha que cette ville ne reçût des subsistances de ce côté.

Cependant l'armée française conservoit ses positions retranchées dans l'état de Gênes, et quinze jours après la bataille de Novi, le fameux poste de la Bochetta n'avoit point encore été attaqué. En vain les alliés firent-ils une tentative sur le fort de Gavi, et ensuite sur la Bochetta. Ils occupèrent Voltugio; mais le général Suworow, appelé en Piémont, ne put détacher des corps capables de forcer les tortueux défilés des Apennins.

Il fit marcher son aîle droite du côté du Valais, pour soutenir la gauche de l'armée de Suisse, commandée par l'archiduc. Le général Kray chargé de cette diversion, dirigea son corps sur Novare, et y porta son quartier-général le 21 août. La gauche des alliés, toujours sous les ordres du général Melas, resta en

observation du côté de Novi, pour surveiller les manœuvres des Français établis sur le revers des Apennins. Avec le centre de son armée, Suworow marcha vers Asti, après avoir laissé entre Spigno et Acqui un corps d'observation intermédiaire composé de Russes. Les postes à l'entrée des vallées du Piémont avoient été renforcés. A cette époque le général Bellegarde fut envoyé à Vienne pour une mission secrète de la plus haute importance.

Le général Championnet à la tête de l'armée des Alpes, forte d'environ vingt-cinq mille hommes, avoit été chargé d'opérer, au moment de l'attaque de Joubert, des diversions par sa droite sur Fenestrelle et Coni, déjà bloqués par les alliés, et par sa gauche, sur le Mont-Cenis et le Saint-Bernard.

Le même jour que fut livré la bataille de Novi, l'armée des Alpes, divisée en trois corps, attaquoit les points indiqués. Les troupes du Mont-Genèvre marchèrent sur Oulx, Exiles, et s'emparèrent, sous la conduite du général Flavigny,

du fameux poste des barricades. Celles du Mont-Cenis occupèrent la Ferrière, la Novalèse et le poste de la Thuile. Le mont Saint-Bernard fut également emporté. Les alliés, trop foibles dans ces différens postes, presque toutes les forces étant alors réunies à la grande armée de Suworow, durent se replier pour attendre des renforts. Mais le contre-coup de ces attaques trop tardives ne put se faire sentir assez tôt pour distraire le général Suworow et lui faire faire perdre de vue son objet principal, celui de la prise de Tortone; il se borna donc à faire marcher des renforts vers les vallées du Piémont, et prenant des positions intermédiaires d'où il pût aisément se porter sur les points menacés, il pressa vivement la reddition de la citadelle de Tortone, qui devoit être le prix de la victoire de Novi.

Le chef de brigade Gast défendoit avec deux mille hommes cette forteresse, réputée la plus forte de l'Italie. Resserrée avant même l'époque de la bataille de la Trebia, la diversion de

Moreau en avoit fait lever le blocus; mais dès qu'il eut été contraint de se retirer, la place fut plus vivement pressée. Le comte Alcaini, chargé de la conduite du siège, avoit fait ouvrir la tranchée. Les assiégés tentèrent une sortie qui fut sans effet. Pendant plusieurs jours les opérations n'offrirent rien d'important. Enfin, les batteries et les ouvrages ayant été perfectionnés, le 10 août le corps de la place fut attaqué. Le 12, on prolongea la deuxième parallèle et le bombardement commença. L'espoir d'être secourue par Joubert détermina la garnison à se défendre opiniâtrement. Le corps de la place étoit battu par cinquante pièces de canon, les assiégés ne répondoient que foiblement, leurs batteries ayant été endommagées; mais ils les rétablirent et firent pendant toute la journée du 20 un feu terrible de mousquetterie et de gros calibre. Le commandant demanda un armistice de trente jours, offrant de se rendre par capitulation si à l'expiration de ce terme il n'étoit pas secouru. Sa

proposition fut d'abord rejetée, puis acceptée pour vingt jours seulement aux mêmes conditions. Le siège fut suspendu et les hostilités cessèrent de part et d'autre.

Les vingt jours s'étant écoulés sans espoir d'aucun secours, le 11 septembre les alliés prirent possession de la forteresse, qui le 12 fut évacuée par la garnison française, réduite à quatorze cents hommes. Elle eut les honneurs militaires et fut précédée par la musique autrichienne. Les malades et blessés furent traités avec une attention particulière, selon les ordres donnés par Suworow aux généraux alliés. Deux bataillons seulement furent laissés dans la place, et le reste des troupes assiégeantes se réunit à la grande armée, forte encore de soixante mille combattans.

Il ne restoit plus aux Français en Italie, pour couvrir leurs provinces méridionales, que les deux places de Coni et de Gênes. En moins de cinq mois Suworow avoit gagné cinq batailles

rangées et avoit emporté les plus fortes places de l'Italie septentrionale, telles que Turin, Alexandrie, Mantoue, Tortone ; il venoit enfin de reconquérir la plus grande partie du Piémont. Le roi de Sardaigne voulant lui témoigner sa satisfaction, l'éleva par un diplome royal à la dignité de grand maréchal de ses troupes de terre ferme, en y ajoutant pour lui et ses descendans mâles, le titre de prince et grand de la couronne, avec les traitemens et les prérogatives de cette dignité.

En témoignage de sa reconnoissance, la ville de Turin lui fit présent d'une épée enrichie de diamans.

Paul Ier. lui envoya son portrait entouré de brillans, et il l'accompagna du billet suivant, écrit de sa main : « Comte Alexandre Suworow, mon » portrait annonce à toute la terre la » reconnoissance du souverain pour les » grandes actions de son sujet. C'est » par vous que mon règne est couvert » de gloire. Votre affectionné,

PAUL Ier. »

Cet empereur éleva Suworow à la dignité de prince, en ajoutant au surnom de Ryminiksky celui d'Italiksky, comme étant le libérateur de l'Italie, et il donna à tous les régimens des corps russes sous ses ordres, le droit de battre la marche des grenadiers, à l'exception du régiment de Rehbinder qui s'étoit mal conduit.

Tout-à-coup la situation militaire des alliés changea d'aspect, de grandes masses de forces furent déplacées, et un nouveau plan fut arrêté entre les deux cours impériales.

CHAPITRE SIXIÈME.

Départ de l'armée auxiliaire russe; adieux de Suworow à l'armée d'Italie; son irruption dans les petits cantons, bataille de Zurich. Fin de la campagne.

UNE armée française, sous les ordres du général Muller, ayant passé le Rhin à Manheim, vers la fin d'août, et ayant investi Philisbourg, l'archiduc Charles se vit contraint d'affoiblir son armée en Suisse, pour défendre la Souabe menacée d'une invasion. Ce mouvement détermina une répartition différente des corps d'armée, et la formation d'une armée impériale et de l'empire, sous les ordres de l'archiduc en Souabe, au nombre d'environ soixante mille hommes.

D'après le nouveau plan d'opérations arrêté par les deux cours impériales, le général Suworow dut quitter l'Italie

pour aller commander en Suisse, à la place de l'archiduc, une grande armée formée par celle que venoit d'y conduire le prince Korsakow, et par l'armée auxiliaire d'Italie.

Dans cette conjoncture, Suworow ne put abandonner l'Italie qu'il avoit conquise, dans l'espace de cinq mois, sans éprouver de pénibles regrets. En effet, il étoit dur pour ce vieux capitaine de laisser à d'autres mains que les siennes le soin de recueillir les fruits de ses brillans travaux, tandis qu'il alloit entreprendre une expédition hasardée, et d'un genre nouveau pour lui et pour ses soldats qui, sortant des plaines du Piémont, n'avoient presqu'aucune expérience de la guerre des montagnes.

Mû par une subordination aveugle, Suworow ne crut pas pouvoir refuser le nouveau témoignage de confiance qui lui étoit donné. Il redoubla d'énergie, de zèle et de dévouement pour la cause des rois. Il se mit en devoir d'obéir, et d'exécuter l'une des opérations les plus hardies qu'on ait osé tenter devant un

ennemi aussi entreprenant qu'infatigable.

Avant de quitter le Piémont, Suworow adressa, de son quartier-général d'Asti, le 8 septembre, ses adieux à l'armée d'Italie, si souvent victorieuse sous ses ordres.

ARMÉE D'ITALIE!

Obligé, par la force des circonstances, de laisser le commandement de la brave armée d'Italie, et de me séparer d'elle avec les troupes impériales de la Russie qui sont sous mes ordres, il est de mon devoir de faire mes adieux à messieurs les généraux et à tous les corps qu'ils commandent.

J'adresse aux premiers, mes sincères remercimens pour le zèle infatigable et l'activité avec lesquels ils ont rempli l'intention du souverain, et satisfait au bien de l'État pendant le tems que j'ai eu l'honneur de commander cette valeureuse armée.

En leur témoignant combien je leur suis redevable pour l'attitude sage et courageuse dont ils ont donné l'exemple dans toutes les opérations qui les appeloient à la tête de leurs légions, je les prie de vouloir également remercier, en mon nom, l'état-major et tous les

autres officiers supérieurs de l'armée. Leur conduite, l'exemple qu'ils ont donné à leurs subordonnés en présence de l'ennemi, le bon ordre et la discipline qu'ils ont su maintenir, leur assurent des droits à ma reconnoissance.

" Je rends grace aux soldats de leur courage infatigable, de leur imperturbable fermeté, qui, pendant le court espace de mon commandement, a produit cette suite non-interrompue d'immortelles victoires.

Enfin, je leur demande d'assurer toute l'armée de la haute considération qu'elle m'a inspirée.

Aucune expression ne peut rendre ni la satisfaction que j'ai éprouvée en commandant une armée si brave et si bien organisée, ni la douleur que j'éprouve en me séparant d'elle.

L'impression qu'a produite sur moi la constante intrépidité des Autrichiens, ne s'effacera point. Qu'ils soient persuadés que je n'oublierai jamais cet amour, cette confiance aveugle qu'ils m'accordèrent, et qui m'ont fait décerner la palme du vainqueur.

Comte Alex. Suworow-Rymnikski.

Le général Kray qui, après la reddition éventuelle de Tortone, avoit marché par Novare vers les frontières du Valais, avec quinze bataillons et deux

régimens de cavalerie, reçut l'ordre, dès que le déplacement du général Suworow eût été arrêté, de conduire ce corps à Alexandrie, et de se borner à faire soutenir le prince de Rohan et le colonel Strauch, sur les frontières du Valais, par la brigade du général Laudon. Les troupes piémontaises et celles des différens princes de la confédération d'Italie, devoient augmenter les forces du général Kray. Ainsi, après le départ des Russes, la grande armée autrichienne d'Italie alloit être formée de deux corps principaux, sous les ordres immédiats des généraux Melas et Kray. Le cabinet de Vienne qui eut l'initiative du nouveau plan arrêté entre les deux cours impériales, se prévalut de l'avantage qui résulteroit d'une nouvelle formation, basée sur le principe de l'unité des élémens constitutifs des deux grandes armées de Suisse et d'Italie. Cette formation parut d'abord infiniment préférable à l'amalgame des troupes des deux nations dans une même armée, d'où provenoient des tiraillemens nui-

sibles au service et aux grandes opérations, soit par la différence du langage et de la discipline, soit par une rivalité dont les germes se développoient chaque jour, malgré l'accord apparent entre les chefs.

Ces considérations, très-spécieuses, déguisèrent d'abord les motifs secrets qui dirigeoient le cabinet de Vienne. Ne parlant que de délivrer l'Europe, l'Autriche gardoit, au nom des alliés, les provinces envahies; elle avoit revendiqué et repris le Milanais, tandis qu'entrée en Piémont, elle ne disoit pas un mot des droits du roi de Sardaigne. Mécontente des plans de Suworow, parce que leurs résultats, quoique couronnés par le succès, ne servoient point assez ses espérances ambitieuses, elle saisit avec empressement l'occasion d'éloigner ce général de l'Italie, dont il se hâtoit d'achever la conquête dans l'espoir de remplir les vues de Paul Ier. Le refus positif de l'Autriche de laisser revenir le roi de Sardaigne en Piémont, nonobstant les instances de Paul et de

Suworow ; la prise de possession de quelques places au nom de l'empereur, sans faire mention ni de la Russie, ni du souverain à qui elles avoient appartenu, firent naître des doutes sur les véritables intentions de cette puissance. Dès-lors il fut aisé de s'appercevoir que ses vues différoient de celles de la Russie et de l'Angleterre. En effet, Paul Ier. engagé de bonne foi dans la coalition pour le rétablissement des maisons de Bourbon et de Savoie, donnoit peut-être le premier exemple d'une guerre désintéressée. En se déclarant le chef de la seconde coalition, Paul s'étoit chargé de la réorganiser sur des bases plus solides ; loyal et sincère dans le but qu'il se proposoit, il ne prétendoit à d'autre chose qu'à la gloire de punir le peuple français et ses gouvernans, de détruire les principes républicains, de restaurer la monarchie française et les gouvernemens de l'Europe, déjà tombés sous les coups de novateurs, et de rétablir enfin la religion catholique dans toute sa splendeur. Tels étoient les projets de

Paul sans aucune arrière-pensée. Au contraire, toute l'ambition de l'Autriche se bornoit à repousser les Français dans leurs anciennes limites, et à traiter ensuite avec eux aux conditions qui lui seroient les plus avantageuses. Déjà des symptômes de jalousie et de mécontentement perçoient des deux côtés à travers le voile de la dissimulation. Les circonstances qui accompagnèrent et suivirent le déplacement de Suworow développèrent plus vivement les germes de discorde qui divisoient sourdement les deux cours impériales, et qui plus tard devoient amener la dissolution de la seconde coalition contre la France.

Tandis que le général Suworow se disposoit à passer en Suisse, les généraux Championnet et Moreau concertoient leurs mouvemens pour le retenir en Italie, et pour réunir les deux armées des Alpes et des Apennins dans les plaines du Piémont. Ils ne purent atteindre ce but (1), grace à la vigi-

---

(1) L'armée des Alpes, trop foible, ne pou-

lance de Suworow qui, au moment de son départ, donna tous les ordres nécessaires pour assurer sa marche et pour déjouer les projets offensifs des deux généraux français.

Moreau qui sans doute avoit eu connoissance des mouvemens de Suworow, sortit le 10 septembre de sa position entre Savone et S. Giovanni, avec un corps de vingt-cinq mille hommes, formant trois colonnes. L'une se dirigea sur Seravalle, et les deux autres sur Novi et Acqui. Le général Kray marcha à la rencontre des Français avec la gauche et une partie du centre de l'armée impériale; les colonnes françaises furent repoussées avec perte. Mo-

voit faire une diversion sérieuse; ses mouvemens sans liaison, mal concertés, furent d'ailleurs tardifs; ils auroient dû avoir lieu vers le 10 septembre, au moment où Moreau descendoit des Apennins pour attaquer de nouveau le corps d'observation du général Kray. Alors, par une attaque simultanée, faite à l'instant même où Suworow quittoit l'Italie, les Français auroient pu atteindre leur but.

reau, forcé de se retirer, reprit ses premières positions dans les Apennins liguriens. Après cette opération décisive, le corps du général Kray marcha vers Coni par Feliciano et Alba.

D'un autre côté, Melas qui commandoit le gros de l'armée impériale, rassembloit ses troupes à Bra, sur la Stura, pour s'opposer aux progrès de Championnet, et à la réunion qu'il cherchoit à effectuer en avant de Coni, avec l'armée de Moreau, dont il alloit prendre le commandement.

Déjà le général de brigade Lesuire s'étoit emparé de Pignerol, occupé par les Russes, sous les ordres du colonel Genisop, et deux colonnes de l'armée des Alpes menaçoient Turin; l'une forte de six mille hommes, venant de Suse, l'autre de la vallée d'Aoste sur Yvrée. le général Championnet en personne se portoit en force par Saluces à l'entrée de la vallée de Sture. Après des combats très-vifs qui eurent lieu les 16 et 17 septembre, il s'empara des postes de Savigliano et de Fossano, que l'avant-garde

de l'armée impériale fut forcée d'abandonner.

Le 19 septembre, le gros de l'armée partit du camp de Bra en deux fortes colonnes, celle de droite, commandée par Melas, marcha sur Savigliano et en chassa les Français, après une affaire sanglante. La colonne de gauche, conduite par le général Kray, attaqua Fossano, que les Français évacuèrent dans la nuit après avoir essuyé une perte considérable. Les Français avoient attaqué en même-tems toute la chaîne des postes au-dessus de Turin. Après avoir repoussé d'abord le général Bellegarde du côté de Rivoli, ils furent attaqués à leur tour par les généraux Keim et Wukassovick, qui les culbutèrent jusqu'à Suse.

Telles furent les tentatives infructueuses faites par les Français, au moment où ils auroient pu profiter du vide causé par le départ des troupes russes, si le général Suworow eût pu s'en laisser imposer par ces diversions, et si les généraux Melas et Kray n'eussent pas pro-

fité habilement du manque de concert entre les généraux français. La mort de Joubert, la perte de la bataille de Novi, la chûte de Tortone, avoient déconcerté les opérations de l'armée française. Découragée et désorganisée, elle ne pouvoit plus rien entreprendre qui ne tendît à sa ruine totale.

Les derniers évènemens qui eurent lieu en avant de Coni, la bataille de Genola, la prise d'Ancône et la reddition de Coni terminèrent ensuite cette mémorable campagne d'Italie à l'avantage des Autrichiens. Forcés d'abandonner entièrement la plaine pour se retirer dans les montagnes, les Français rassemblèrent leurs débris du côté de Gênes et de Nice.

Comme ces derniers évènemens n'appartiennent point à l'histoire militaire de Suworow, ils ne doivent point trouver ici leur place. Mais Suworow ayant préparé et déterminé lui-même tous les succès obtenus par les Autrichiens après son départ, leur connexion avec les évènemens qui précèdent, et leur impor-

tance, nous ont déterminés à en donner un précis à la fin de l'ouvrage.

Ce fut pendant les attaques combinées de Moreau et de Championnet que Suworow exécuta, par une marche savante et hardie, l'entreprise la plus étonnante et la plus difficile qui ait eu lieu à raison de l'époque à laquelle elle fut tentée.

Avant de retracer en détail tous les évènemens de cette expédition, nous allons rapporter l'instruction que le général Suworow envoya avant son départ d'Italie aux généraux russes et autrichiens en Suisse.

Dans cette dépêche conçue avec clarté et précision, le général Suworow leur expliquoit son plan général d'attaque, en leur indiquant les points de réunion des différentes colonnes, et leur demandoit des données locales qui pussent déterminer ses opérations subséquentes. Cette pièce jettera d'ailleurs un grand jour sur la multiplicité d'actions, de combats ou de batailles qui ont eu lieu depuis le St.-Gothard jusqu'à Schafhausen.

Messieurs les feld-maréchaux-lieutenans, baron de Lincken, baron de Hotze, et Korsakow.

Asti, le 5 septembre 1799.

Les troupes impériales de Russie, qui, jusqu'à présent étoient à l'armée d'Italie, partiront le 8 septembre (28 août style grec) du Piémont pour se rendre en Suisse, et je compte arriver, avec elles, le 17 à Airolo, au pied, de ce côté, du mont St.-Gothard, que je me propose d'attaquer le 19.

Comme les troupes du colonel royal-impérial de Strauch, celles du prince Victor de Rohan et de M. feld-maréchal-lieutenant, comte de Haddick, doivent coopérer à l'attaque, il sera très-nécessaire que les armées des deux cours impériales, réunies en Suisse, fassent, avec fermeté et constance, une attaque générale, simultanée et combinée sur toutes les positions de l'ennemi; mais sur-tout l'aîle gauche sous les ordres de M. le feld-maréchal-lieutenant A. J. baron de Lincken, réunira tous ses moyens, fera tous ses efforts, peut-être même avec des renforts préalables, pour faciliter et soutenir le passage du corps d'armée russe par le mont St.-Gothard, la haute vallée de la Reuss et celle de Lintz; de même qu'il sera

possible d'attaquer l'ennemi à revers, on pourra aussi, par la jonction rapide de l'aîle gauche de l'armée impériale en Suisse, et en avançant de concert, empêcher l'ennemi de culbuter le corps russe d'Italie, et de le détruire en détail.

Comme je n'ai pas eu connoissance exacte des dispositions des deux armées impériales, réunies en Suisse, et que, seulement par des rapports pris en passant, je dois présumer que le corps de troupes russes sous les ordres du maréchal lieutenant-général de Korsakow est posté entre Zurich et l'Aar, le long de la rive droite de la Limath, celui des troupes impériales-royales, sous les ordres de M. le baron de Hotze, entre le lac de Zurich et celui de Wallenstadt, par Meynfeld dans le Rheinthal jusqu'à Dissentis, je dois, avant tout, attendre la jonction des troupes de ce dernier. Je desire apprendre de lui-même, comme connoissant mieux les localités, où et comment l'opérer; de même, de mon côté, dès que la jonction aura réussi, je pense que les troupes russes d'Italie, *ne pouvant plus être arrêtées*, pénétreront sur les deux rives du lac de Lucerne; celles de MM. de Lincken et Hotze entre les lacs de Zurich et Zug; et enfin la réunion totale des troupes russes du général Korsakow près la rive droite de la Basse-Reuss et de l'Aar; ce sera la seule manœuvre qui puisse promettre

un résultat décisif pour les opérations ultérieures.

Comme je me hâterai de vous faire connoitre de Bellinzona, l'arrivée de la colonne des troupes russes d'Italie ; c'est aussi à Bellinzona, au plus tard, à moins que vous ne le puissiez plutôt par la route de Novara et Varèze, que vous me ferez connoître, par courriers, la position et la force de toutes les troupes, tant russes que royales-impériales, qui se trouvent réunies en Suisse, ainsi que les positions de l'ennemi, ses forces et leur distribution. Je desire aussi que ces messieurs les généraux baron de Hotze et de Lincken me communiquent leurs avis et leurs connoissances locales sur le terrain et la manière de faire la guerre dans ce pays ; indiquant comment la co-opération précipitée de toutes les troupes qui sont déjà en Suisse, et de celles qui y marchent d'ici, peut être le plus efficacement et le plus utilement exécutée ; je serai par là en état de préparer mon attaque, et d'en déterminer le jour et l'heure positifs.

Post-Scriptum.

Je dois, pour l'attaque générale, recommander d'avoir la précaution ; qui devient chaque fois nécessaire, de tenir les forces, tant que possible, réunies pour ne pas rendre l'at-

taque insuffisante, par des parcellemens, non nécessaires, et des affoiblissemens gratuits; en outre chaque commandant de section doit connoître au vrai la position et la force des corps ennemis qui sont en face; il doit aussi chaque fois s'empresser de l'annoncer préalablement, puisque nous devons journellement nous adresser réciproquement, par courriers, des rapports très-détaillés de nos premiers pas.

Je souhaite aussi que les troupes réunies s'exercent, dans l'intervalle des jours libres, jusqu'à celui de l'attaque générale, à exécuter sur trois colonnes, *cette attaque avec la baïonnette et le sabre.*

C'est à cette manière d'attaquer que nous devons ici, exclusivement, nos succès multipliés, et très-peu sanglans. Et, d'après mon avis, M. le lieutenant-général Korsakow pourra répartir, pour cet exercice, les officiers russes qui s'y connoissent, au corps royal-impérial qui est en Suisse.

Le susdit général Korsakow y est autorisé par les ordres ci-joints.

Signé SUWOROW.

L'armée auxiliaire russe qui s'étoit portée d'abord à Asti, se rassembla ensuite sous les murs d'Alexandrie, où le général Suworow porta son quartier-général le 11 septembre; son premier

soin, dans cette ville, fut de rendre grâce à Dieu des victoires signalées qu'il venoit de remporter sur les Français, et d'invoquer son assistance pour la continuation de ces mêmes succès. Il assista en personne à toutes les cérémonies religieuses qui eurent lieu à cette occasion, et il y parut avec une ferveur si touchante, qu'il édifia le peuple italien et acheva de gagner son affection.

Le 12, il décora plusieurs officiers russes qui s'étoient personnellement distingués dans la dernière bataille. Il conféra l'ordre de St.-Alexis au général Sweistkosky, et distribua deux croix du premier et du second ordre de Ste.-Anne, ainsi que six autres croix d'ordres inférieurs, et quatre-vingt-dix épées d'honneur à différens officiers.

Après avoir accordé quelques jours de repos à son armée, Suworow donna l'ordre de se porter en avant, pour gagner la Suisse.

Dès le 9 septembre, son avant-garde sous les ordres du général Rosemberg

s'étoit dirigée sur Novare pour se porter ensuite, par Bellinzona, sur le St.-Gothard. Le 12 à minuit, l'armée auxiliaire russe défila par la route de Valence; elle étoit réduite à trois régimens de cavalerie cosaques et à quelques régimens d'infanterie, formant un total de seize mille combattans effectifs, restes glorieux des cinquante mille auxiliaires russes, si considérablement diminués par tant de combats sanglans, soutenus avec tant de constance et d'intrépidité.

Une pluie abondante survint et rendit les routes impraticables pour l'artillerie et les bagages. Cette circonstance ne retarda point la marche des Russes. De Valence, ils allèrent à Varèze, petit bourg sur le lac de Lugano, où ils séjournèrent pour donner le temps aux pionniers de réparer les chemins. L'artillerie fut embarquée sur le lac de Como pour suivre et rejoindre l'armée du côté de la ville de Chiavene. Le gros bagage ne pouvant suivre par le chemin des montagnes, devenu impra-

ticable, Suworow ordonna qu'on le fit rétrograder et escorter par des cosaques ; et changeant sa direction, il le fit passer par les montagnes du Tirol, et le fit ainsi rejoindre l'armée russe chez les Grisons.

Les colonnes firent une marche longue et pénible, n'ayant pu obtenir des moyens suffisans de transport. Elles défilèrent par Agno et campèrent à Taverna, Bironio et Bedano, dans les environs du mont Cenere. Le 17 septembre, le quartier-général fut porté à Bellinzona sur le Tesin, à six milles au-dessus du lac Majeur. Ce fut dans cette ville que le général Suworow et le prince Constantin, partis ensemble d'Alexandrie, rejoignirent l'armée. Le peuple se portoit en foule au devant du maréchal pour le contempler et lui adresser des témoignages bruyans d'admiration, aux cris mille fois répétés de *vive l'empereur! vive Suworow.*

Ce général rassembla ses troupes et fit de suite ses dispositions pour attaquer

le St.-Gothard (1) et pour opérer sa

---

(1) Un écrivain élégant a décrit, de la manière suivante, la marche qu'a suivie la nature dans la formation de ces montagnes. « Le St.-Gothard, le Furca et le Grimsel, forment pour ainsi dire le nœud des quatre principales chaînes des Alpes de la Suisse; de ces sommités partent, de quatre côtés, les quatre principaux courans d'eau qui en découlent, et qui suivent à-peu-près, dans leurs cours, la direction des points de la boussole. A l'Est sont les glaciers du Rhin, qui prend son cours vers l'Orient, par la vallée de Dissentis : au Sud, le Tesin prend sa source et s'échappe par la vallée de Bellinzona, vers le lac majeur; à l'Ouest, sous le Furca et le Grimsel, sont les glaciers qui alimentent les sources du Rhône et de l'Aar, lesquels, par le Valais et l'Oberland, vont, l'un à Genève et l'autre à Berne; enfin, au Nord, la Reuss se précipite par la vallée d'Urseren, vient tomber dans le lac de Lucerne, et suit, à sa sortie, sa direction générale vers le Nord, jusqu'à sa jonction avec l'Aar; elle partage la Suisse, ouvre la principale et la plus courte communication entre l'Allemagne et l'Italie, et offre de grands avantages à celle des deux armées opposées, qui peut se rendre maîtresse de tout son cours. »

réunion avec les corps autrichiens commandés par les généraux Jellachich et Auffenberg qui, opposés au général Lecourbe, défendoient les frontières des Grisons et celles des petits Cantons. Il se rendit de Bellinzona à Salvedro, à la tête de ses troupes. Le 23, le régiment Michel-Vallis entra le premier dans la Levantine ou vallée du Tesin, que Suworow remonta ensuite avec le gros de son armée.

Sortant des plaines fertiles et riantes du Piémont et de la Lombardie, les premières colonnes russes envisagèrent avec désespoir les cîmes sourcilleuses du St.-Gothard, toujours couvertes de glaces et de neige, et qu'il falloit gravir l'épée à la main. Le soldat murmura, puis il s'arrêta et refusa d'aller plus loin. Alors Suworow accourut : il fit creuser une fosse sur le chemin, et se coucha dedans. *Couvrez-moi de terre*, s'écria-t-il, *et laissez ici votre général : vous n'êtes plus mes enfans ; je ne suis plus votre père, je n'ai plus qu'à mourir.* Ce trait, ces mots électri-

sèrent les grenadiers russes : ils se précipitèrent autour de Suworow, et demandèrent à grands cris d'escalader le sommet du St.-Gothard et d'en chasser les Français. C'est ainsi que Suworow, par des traits caractéristiques et sublimes, exhaltoit à son gré, et jusqu'à l'enthousiasme, le moral du soldat russe.

Le poste d'Airolo fut d'abord attaqué par deux mille grenadiers. Six cents Français, qui y étoient retranchés, s'y défendirent depuis six heures du matin jusqu'à six heures du soir. Enfin Airolo fut emporté. Le lendemain on se battit encore avec acharnement. Tout-à-coup un tems affreux survint. Les Français se retirèrent vers la Furca, pour couvrir les frontières du Valais.

En même-tems que le général Suworow s'emparoit d'Airolo et emportoit la position du St.-Gothard, la colonne du général Rosemberg, dirigée par les sources du Rhin et du lac d'Ober-Alp vers les Grisons, tournoit la position

d'Urseren (1) pour en chasser les Français. D'un autre côté, la brigade du général Auffenberg, appelée par Suworow, descendoit du Madaraner-Thal dans la vallée de la Reüss (2) pour se joindre à lui dans la position d'Amsteig. La colonne du général Jellachich devoit en même-tems attaquer les Français près de Mullenhorn et occuper

(1) Haute vallée de la Suisse sur la pente septentrionale du St.-Gothard : elle communique, d'un côté, à la vallée des Grisons par St.-Giaccomo, et de l'autre, à celles de l'Aar et du Rhône, en franchissant le mont de la Fourche. Du haut de cette vallée, on peut donc se diriger à son gré dans les vallées principales de la Reuss, du Rhin, du Tesin, du Rhône ou de l'Aar.

(2) La Reuss prend sa source au St.-Gothard, au petit lac de Luzandro près le couvent des Capucins ; deux autres sources découlant, l'une du Furca, l'autre du lac d'Ober-Alp, s'y réunissent. Se dirigeant vers le Nord, la Reuss va se jeter dans le lac de Lucerne au-dessous d'Altorf ; elle en sort à Lucerne, et se jette dans l'Aar, à Windisch.

le canton de Glaris, tandis que sur sa gauche Suworow devoit être également secondé par une attaque du corps du colonel Strauch, renforcé par un autre détachement aux ordres du général Laudon, contre la division française du Valais. Par ces différentes dispositions, Suworow s'assuroit de l'entrée de la vallée de la Reuss, et se facilitoit le passage des défilés du pont du Diable et du trou d'Uri (1). Ses colonnes, débouchant en avant les unes des autres, coupoient successivement la retraite des postes du général Lecourbe, établis pour la défense du cours de la Reuss, depuis le pont du Diable jusqu'à Altorf. Au moyen de ces opérations, sagement cal-

(1) Le pont du Diable, sur la Reuss, à six lieues d'Altorf, est d'une seule arche en plein ceintre, de vingt-quatre pieds d'ouverture, quinze pieds de largeur, et soixante-douze d'élévation au-dessus du torrent. Le trou d'Uri ou Unerloch est un passage, taillé en voûte dans le roc, de quatre-vingts pas de longueur, et peu éloigné du pont du Diable. C'est à la sortie de ce défilé que commence la vallée d'Urseren.

culées, le général Suworow, après avoir contraint le général Gudin de se replier du St.-Gothard, battit la brigade du général Loison, que lui opposoit Lecourbe, et pénétra jusqu'à Altorf, où il arriva le 27 au soir, après avoir fait un assez grand nombre de prisonniers, mais non sans avoir éprouvé quelques pertes, les Russes ayant été obligés de passer, sur trois poutres, l'abîme du pont du Diable, où ils perdirent beaucoup de monde par cette manière effrayante de franchir les précipices.

Avant le 29, le général Rosemberg, commandant la colonne de droite, avoit atteint la frontière des Grisons et fait cinq cents prisonniers, et le général Auffenberg s'étoit emparé de Krutzberg. Le 30, le général Jellachich attaqua les Français près de Mullenhorn et prit possession de Mollis. Ainsi, l'entrée de Suworow en Suisse ne pouvoit être plus heureuse. A son arrivée à Altorf, les plus grands obstacles se trouvoient surmontés, mais ce fut à Altorf où il espéroit être secondé, et où il attendit

pendant trois jours les effets d'une coopération, qui n'eut pas lieu, qu'il recueillit les premières notions, notions vagues à la vérité, de la reprise de Zurich par les Français, et de la défaite des corps de Hotze et de Korsakow.

La bataille de Zurich a influé si puissamment sur le sort de l'expédition de Suworow en Suisse, et même sur celui de la coalition en général; elle a d'ailleurs une telle connexion avec l'ensemble des évènemens, que pour compléter le tableau de la campagne étonnante que nous décrivons, il devient indispensable de retracer ici les principales circonstances et les résultats de cette journée mémorable.

Le front de l'armée française, en Suisse, s'étendoit depuis les environs de Bâle jusqu'au pied du St.-Gothard, et présentoit une force réelle de soixante-dix mille combattans. Le général Hotze, avec les Autrichiens et les insurgés suisses, formant un total de vingt mille hommes, tenoit en échec toute la droite de l'armée française, et le corps russe

de Korsakow, fort de trente mille hommes environ, tenoit la position de Zurich. L'attaque commença le 25 septembre. Les Français du haut des plateaux voisins fondirent sur les Russes, qui se préparoient eux-mêmes à livrer bataille, et pendant qu'ils simuloient deux fausses attaques, ils passoient rapidement la Limath sur le point de Diétikon. Quelques bataillons de grenadiers russes qui couvroient les bords de cette rivière, se rallièrent à l'instant dans un bois de sapins et y arrêtèrent long-tems les Français, dont le nombre augmentoit continuellement. Forcés dans ce poste, ils se rallièrent encore derrière leurs tentes du camp de Wettingen, et là ils combattirent sans vouloir se rendre et tombèrent jusqu'au dernier. Rien ne s'opposa plus au progrès des Français. Ils passèrent la Limath dans la vue de prendre Zurich à revers par la petite route de Baden, attaquèrent et emportèrent le village de Hongg et les batteries russes qui furent défendues avec une opiniâtreté désespérée. Alors Korsakow forma

un gros de quatorze ou quinze mille hommes en bataillon carré. Cette masse impénétrable renversa d'abord tous les obstacles qui s'opposoient à son mouvement; mais elle fut assaillie par une nuée de tirailleurs et par l'artillerie légère des Français. Des files entières tomboient de front et sur les flancs. Le Russe fouloit aux pieds le Russe expirant pour recharger ses armes; il tiroit avec la même regularité qu'à l'exercice; il étoit frappé, et mouroit sur la place même qu'il avoit occupée. Enfin le feu destructeur et répété des Français mutila cette masse hérissée de baïonnettes; privée d'un grand nombre d'officiers et de bas-officiers qui en étoient l'ame, le désordre et l'effroi s'y introduisirent. Massena ordonna une attaque générale; les Français marchèrent au pas de charge: alors seulement la bataille fut décisive et la victoire complète (1). La cavalerie française acheva de disperser

(1) Depuis plus d'un siècle, les Russes n'avoient pas perdu de bataille rangée.

la colonne russe, dont les débris furent poursuivis jusques dans les faubourgs de Zurich. Les Français s'emparèrent de toutes les hauteurs qui séparent la Limath de la vallée de la Glatt, et poussèrent leurs avant-postes sur le revers du Zurich-Berg, jusqu'à la route de Wintherthur. Le même soir le commandant de Zurich, sommé par Massena de lui remettre cette place, ne voulut y consentir qu'à des conditions qui ne furent point acceptées. La nuit étendit son crêpe funèbre et suspendit le carnage. Elle se passa tranquillement du côté des Français. Les Russes abandonnèrent leurs positions vers la jonction de l'Aar et du Rhin, et vinrent se réunir par un détour à leurs principaux débris, qui étoient derrière Zurich, et qui, au point du jour, se trouvant en force sur les hauteurs qui dominent cette ville, fondirent sur les avant-postes des Français pour regagner la route de Wintherthur. Le combat devint encore général. Les Russes firent inutilement des actes de valeur dignes de leur répu-

tation. Leur courage, leur opiniâtreté, leur désespoir rendirent la victoire indécise jusqu'au milieu du jour. Enfin, ils furent enfoncés une seconde fois, et à l'exception des généraux et des officiers, presqu'aucun Russe ne se rendit qu'il ne fût blessé, désarmé ou terrassé. La porte de Baden fut enfoncée à coups de canon par le général Oudinot, qui entra de vive-force dans Zurich, tandis que le général Klein y entroit du côté opposé. Korsakow avoit fait de cette ville son quartier-général. Les équipages, les magasins, les blessés, les femmes et une partie du train de l'armée tombèrent au pouvoir du vainqueur, ainsi que l'artillerie, les munitions, les bagages et un très-grand nombre de prisonniers que les Russes abandonnèrent dans leur retraite. La caisse militaire, prise et reprise durant la bataille, resta également au pouvoir des soldats français. Zurich fut en proie aux désordres inséparables d'une action aussi meurtrière. Les troupes françaises et helvétiques y commirent des excès. Le célèbre Lavater vou-

lant appaiser ces désordres, reçut un coup de feu, des suites duquel il mourut 15 mois après.

Les débris de l'armée de Korsakow, poursuivis et en pleine retraite derrière la Thur, eussent pu être totalemeut détruits, si la diversion du général Suworow ne fût venue tout-à-coup suspendre les opérations de Massena, en l'obligeant à faire subitement d'autres dispositions.

Le général Suworow ne croyant la défaite de Korsakow ni aussi complète (1),

---

(1) Peu de jours après la perte de la bataille de Zurich, le prince Korsakow reçut, de son souverain, une nouvelle marque de faveur. Mais les renseignemens parvenus ultérieurement à la cour de Russie, firent bientôt changer les dispositions bienveillantes de Paul Ier. à son égard. Il fut congédié ainsi que le général Saken, les généraux-majors Lakoschin et Marcow. La faculté de battre la marche fut interdite à cinq régimens et à six bataillons des grenadiers qui avoient manqué à la discipline, et il fut défendu à un régiment qui avoit perdu son drapeau, de le remplacer.

ni aussi décisive, voulut d'abord, de sa position d'Altorf, forcer le pont de Seedorf; il le trouva gardé, ainsi que la rive gauche de la Reuss, par les troupes de Lecourbe. Ayant fait sonder tous les points de la Reuss, il reconnut l'impossibilité de la passer.

Son plan, dont on a pu juger par la lettre qui précède, adressée aux généraux russes et autrichiens, étoit de s'avancer lui-même par la vallée de la Reuss et les deux rives du lac de Lucerne, après avoir franchi simultanément l'Engelsberg et le mont Furca, avec le gros du corps russe qu'il amenoit d'Italie, pendant que Hotze, avec ses troupes, se seroit porté entre la Reuss et la Limath, et que l'armée russe de Korsakow, qui avoit un pont à Zurich, auroit débouché par cette ville et auroit attaqué les Français de front dans leur position de l'Albis. La réunion générale de ces trois corps d'armée, en s'effectuant sur les bords de l'Aar, vers le confluent de la Reuss, eût forcé les Français d'évacuer Berne, de repasser l'Aar

et d'abandonner aux alliés toute la rive droite de cette rivière.

Le général Massena prévint l'exécution de ce projet, en attaquant lui-même les alliés sur la Linth et la Limath, un jour ou deux au plus avant l'instant marqué pour le mouvement de Hotze et de Korsakow. Un seul jour de retard donnoit à Suworow le tems de pénétrer derrière la droite des Français, et d'ôter à Massena l'appui de cette aîle, en le séparant entièrement du corps du Valais.

On a vu que l'attaque de Massena réussit complètement, que l'armée de Korsakow, tournée et forcée, abandonna en désordre la position de Zurich. Le général Hotze ayant été tué, ses troupes furent également défaites. Ces grands évènemens qui changeoient entièrement la face des affaires, eurent lieu trois jours seulement avant l'arrivée de Suworow à Altorf. Il paroît que le général Massena avoit été informé de sa marche contre sa droite, et qu'il se dé-

termina en conséquence à précipiter ses attaques.

Suffisamment instruit d'une partie de ces circonstances, et persuadé d'ailleurs que ne pouvant forcer le pont de Seedorf et passer la Reuss, il attendroit vainement sur ce point une coopération efficace, Suworow se détermina à pénétrer en masse du Schachental dans le Muthenthal (1), par des montagnes affreuses et presque impraticables, et à travers lesquelles il dut se frayer un chemin. Il divisa son armée en deux colonnes, l'une se porta sur Schwitz et Brunenn, et l'autre vers Glaris, par le Linthal.

Sans doute, il eût encore pu poursuivre avec quelque espoir de succès l'exécution de son premier plan, si les généraux qui devoient seconder ses attaques,

---

(1) *Thal* signifie vallée ; Muttenthal veut dire vallée de la Mutten. Le monosyllabe *thal*, joint au nom d'une rivière ou d'un torrent, désigne toujours la vallée par laquelle coule cette rivière ou ce torrent.

eussent seulement conservé leurs positions; mais ne se voyant plus environné que de leurs débris, Suworow, dut nécessairement changer ses dispositions pour les co-ordonner au nouvel état des choses. Renonçant donc au projet d'envelopper la droite des Français, et de jeter l'armée de Massena à la gauche de l'Aar, il sentit qu'il étoit plus instant pour lui de dégager les deux corps d'armée qui venoient d'être battus, d'opérer sa jonction avec eux, et en doublant ses moyens de rejeter la gauche des français en arrière de la Limath, pour regagner la position que Korsakow venoit de perdre. S'étant fixé à ce second projet auquel il attachoit la plus haute importance, il écrivit d'abord le billet suivant aux commandans des troupes russes dépostées de Zurich : « Messieurs, vous » êtes responsables sur vos têtes du » moindre pas retrograde que vous fe- » riez encore. J'arrive, et suis sur le » point de réparer vos fautes. Je ne ferai » point de grace; ainsi, tenez ferme » comme des murailles. » S'abandon-

nant ensuite, à travers des difficultés renaissantes, à son nouveau mouvement sur la droite, il essaya de pénétrer par la Limath entre les deux grands lacs, dans le canton de Zurich; et pour y parvenir, il se fit seconder par un mouvement simultané des troupes de Lincken et de Jellachich, réunies aux débris de celles de Hotze. Ce corps se porta de Mels et de Sargans par le val d'Engi (1), et attaqua la gauche du général Molitor, qui couvroit les débouchés du Muttenthal, en occupant Glaris et le Linthal. Les Français furent d'abord repoussés. Dès le 29 septembre, le lieutenant-général Lincken s'avança jusqu'à Glaris, en longeant la rive gauche du lac de Wallenstadt. Dans ce mouvement, exécuté avec précision, il eut d'abord quelques succès. Il enveloppa

---

(1) Petite vallée par où s'écoule la Sernft, qui passe à Ehn et à Engi, et qui rejoint la Linth un peu au-dessous de Glaris. On communique, par cette vallée, du Linthal dans les Grisons.

deux bataillons français, qu'il fit prisonniers. Mais n'ayant pu être rejoint par l'avant-garde russe, retardée par des difficultés presque insurmontables, se trouvant d'ailleurs isolé sans pouvoir communiquer ni par sa droite, ni par sa gauche, il fut forcé de se retirer dans le pays des Grisons.

Le général Massena avoit prévu que son aîle droite, commandée par Lecourbe, ne pourroit résister aux attaques du général Suworow, réuni aux aux divisions Auffenberg et Jellachich. En conséquence, immédiatement après la prise de Zurich et la défaite des troupes du prince Korsakow, il fit marcher un corps d'environ quinze mille hommes pour arrêter les progrès du feld-maréchal. La division Mortier marcha sur Schwitz, celle Gazan prit position à Vesen, et la réserve des grenadiers, rappelée des bords de la Thur, remonta le lac de Zurich et prit position à Richtershwil.

En même-tems que Massena exécutoit ces dispositions d'attaque, le géné-

ral Suworow livroit les combats les plus acharnés et triomphoit de toutes les résistances, dans les étroites vallées de la Linth et du Muttenthal, où il eut continuellement à lutter contre les troupes du général Lecourbe. Après une infinité d'actions sanglantes et opiniâtres, il descendit le Muttenthal et pénétra jusqu'à Schwitz et Brunenn. Ce fut à l'ouverture de la vallée de Mutten, près de Schwitz, que le général Lecourbe opposa le plus de résistance pour défendre le pont sur la Mutten et le poste de Brunenn, attaqués par la division du général Rosemberg, formant une grande partie de l'armée russe d'Italie. Suworow forma deux colonnes d'attaque de cette division, et le 2 octobre il fit attaquer simultanément le pont et le poste de Brunenn. Les Français se défendirent opiniâtrement. Le lendemain Suworow ordonna une nouvelle attaque, qui réussit complètement. Après un combat meurtrier, les Russes emportèrent le pont de vive-force, s'emparèrent de Brunenn où ils firent des prisonniers, et

prirent quelques canons au défilé de Mutten.

En même-tems la colonne russe de droite que Suworow avoit dirigée par le Linthal sur la vallée de Glaris, sommoit et attaquoit de front la brigade de Molitor qui défendoit le Linthal et occupoit Glaris.

Pendant cette double action, le général Massena arriva en personne à Schwitz avec les renforts qu'il venoit de rassembler, pour joindre Suworow dans le Muttenthal. Il fit d'abord replier les postes russes qui se trouvoient en avant de la forte position de Mutten, défendue par le corps entier du général Rosemberg. La mêlée devint bientôt générale ; la nuit seule sépara les combattans. Les Français qui recevoient continuellement des renforts obtinrent à la vérité quelques avantages, mais sans avoir pû néanmoins déposter les Russes. Le combat se renouvella le lendemain avec encore plus d'acharnement. Le général Massena attaqua le général Rosemberg avec la division Mortier, ren-

forcée d'une demi-brigade. Les Français se portèrent sur les hauteurs de droite et de gauche de cette vallée étroite. Après la plus vive résistance, les postes avancés des Russes se replièrent sur Mutten, où le gros de l'armée se trouvoit rassemblé. Cette masse fut bientôt assaillie par le feu de l'artillerie et de la mousquetterie des Français. Malgré la lassitude et l'épuisement des Russes, malgré les difficultés que présentoient les localités, et malgré la supériorité du nombre du côté des Français, le général Suworow, fidèle à son systême favori, forma plusieurs colonnes d'attaque sous le feu même des assaillans, et donna le signal de la charge. Les Russes s'élancèrent sur les Français avec le courage du désespoir. La 108e. demi-brigade soutint d'abord le choc de leurs colonnes serrées; mais se précipitant avec impétuosité et à l'arme blanche, les Russes renversèrent tous les obstacles, restèrent maîtres de la position et reprirent les canons, les munitions et les blessés qu'ils avoient pris aux Français, et que

ceux-ci venoient de leur enlever. Massena eût été complètement battu, sans l'arrivée de la soixante-septième demi-brigade, qui n'ayant point encore donné, fit pencher la balance en faveur des des Français. Attaqués avec une vigueur nouvelle et par des forces supérieures, les Russes furent forcés, après une perte considérable, de se replier au-delà de Mutten. Se voyant entassés dans cette gorge étroite sans pouvoir se déployer, ils exécutèrent leur retraite en bon ordre. Le général des cosaques, universellement estimé parmi les Russes, perdit la vie dans ces attaques.

La colonne russe qui avoit descendu le Linthal pour pénétrer par cette vallée dans le canton de Zurich, n'arriva à Glaris qu'après que les troupes du lieutenant-général Lincken s'en furent retirées. Malgré cette circonstance, les Russes attaquèrent de front la brigade du général Molitor qui défendoit Glaris. Ce mouvement eût réussi complètement si, d'après les ordres de Suworow, les Français eussent été attaqués en même-

tems sur leur flanc gauche et sur leurs derrières, par les corps de Lincken et de Jellachich. Néanmoins l'attaque des Russes fut si impétueuse, que les Français furent forcés d'abandonner Glaris, et de se replier sur les points de Nollis et de Nœfels, où ils prirent position pour défendre le passage du pont qui est près de ce dernier bourg, afin de rester maîtres des deux rives de la Linth. Les Russes l'attaquèrent avec la plus grande vivacité, et l'emportèrent de vive-force. Six fois le pont de Nœfels fut enlevé aux Français; et six fois les Français le reprirent, non sans une perte considérable. Au moment où les Russes se disposoient à une attaque décisive, la division française de Gazan arriva au secours de la brigade Molitor. Ce surcroît de forces mit les Français en mesure de conserver cet important défilé, et de fermer aux Russes l'entrée du canton de Zurich.

Repoussé du Muttenthal, Suworow espéroit faire à Glaris sa jonction avec les débris des corps de Hotze et de Kor-

sakow, et il fit filer sur ce point toute la division du général Rosemberg, pour y réunir toutes ses forces. Cette colonne, forte d'environ huit mille hommes, avec plusieurs milliers de bêtes de somme, se joignit à Glaris, le 4 octobre, à celle du Linthal, qui n'avoit pu conserver le pont de Nœfels.

Instruit du peu de succès des attaques de Glaris, Suworow acquit la cruelle certitude qu'il n'étoit point secondé par le mouvement du général Korsakow contre la gauche des Français.

Les menaces et le nom de Suworow avoient d'abord ranimé d'une nouvelle ardeur les débris de l'armée de Korsakow; renforcée par le corps de Condé et le contingent Bavarois, elle se porta tout-à-coup en avant, et le 7 octobre livra encore un combat meurtrier près de Diessenhofen. Korsakow attaqua les Français à plusieurs reprises et les enfonça d'abord. Malgré leur intrépidité, leur acharnement, les Russes ne purent triompher du nombre et de l'impétuosité des Français; ils finirent par être cul-

butés sur tous les points, et forcés de se retirer en désordre sur la rive droite du Rhin par les ponts de Bussigen et de Diessenhofen ; ils mirent le feu à ce dernier.

Ce combat fut le dernier entre les Russes et les Français. Ceux qui eurent lieu en Suisse pendant quinze jours de durée, à compter du 25 septembre, se livrèrent sur une ligne de cinquante lieues de développement, d'Airolo au confluent de l'Aar. C'est dans cet intervalle que les deux corps de Hotze et de Korsakow furent totalement défaits.

Suworow se voyant pour ainsi dire abandonné, et n'ayant aucune connexion avec les corps qui devoient coopérer aux succès de ses attaques, épuisé d'ailleurs par les combats nombreux et sanglans qu'il lui avoit fallu livrer sans relâche depuis Bellinzona jusqu'à Glaris, privé de subsistances, n'ayant point de fourrages, voyant l'impossibilité où étoit le pays de lui fournir des secours d'aucune espèce, ayant déjà été obligé d'abandonner une partie de ses bagages,

de ses mulets, de ses munitions, et de jeter dans les lacs une partie de son artillerie; pénétrant les projets de Massena qui venoit d'ordonner à Loison de marcher dans le Linthal, et à Mortier de suivre le mouvement des Russes dans le Muttenthal; Suworow sentit qu'il compromettroit sa gloire et le salut de son armée, s'il s'obstinoit à vouloir pousser plus avant dans la vallée de la Linth, pour gagner la tête du lac de Zurich, ainsi qu'il en avoit eu le dessein.

Sans doute, il eût pu encore par la position de Schwitz et de Brunenn, et avec son aîle gauche, gagner par Sattel et Alpthal, la vallée de la Silh, et déployer ses forces dans la plaine d'Ensildeln, (1) Massena, n'ayant laissé sur ce point qu'un seul bataillon en obser-

---

(1) Ensildeln, autrement *Notre-Dame des Hermites*, abbaye de Bénédictins tres-célèbre, située sur la route de Schwitz à Rapperschwil; y a un autre chemin qui y conduit directement de Zurich.

vation. Mais Suworow pouvoit-il tom ber dans le piège que lui tendoit son adversaire qui, en l'attirant dans un terrain ouvert, ne cherchoit qu'à le combattre à son aise, et dans une affaire décisive envelopper son flanc gauche en lui coupant sa retraite sur les Grisons.

Il est certain que Massena, voyant l'impossibilité de se développer dans des vallées aussi étroites, s'étoit déterminé à laisser à Suworow, la liberté d'entrer en Suisse, par le point d'Ensidlen. Il espéroit que, pressé par les combats sanglants qu'il lui avoit livrés dans la vallée de Mutten, et fatigué de la résistance qu'il lui opposoit au débouché de Glaris, il pourroit ainsi l'attirer en rase campagne.

Dans cette conjoncture difficile et délicate, le général Suworow ne dut pas tenter de pénétrer plus avant, ni hasarder une action générale; il s'arrêta au parti le plus prudent; celui d'assurer et d'opérer sa retraite dans le pays des Grisons par le Klinthal. En conséquence, dans la nuit du 5 au 6 octo-

bre, il fit replier ses colonnes en bon ordre, des cantons de Glaris et de Schwitz , en se dirigeant par le Val d'Engi, et par Shewaden et Elme. La retraite du gros de l'armée et des équipages s'effectua par le bourg de Lichtensteig. Pendant plusieurs heures, les rues furent obstruées par les voitures, les bagages et les canons. Les corps en partie désorganisés précipitoient leur marche, et les soldats s'arrêtoient à peine pour marauder, et pour manger lorsqu'ils parvenoient à découvrir des subsistances. Tout le bétail et les fourrages furent enlevés. La seule ville de Glaris, fut épargnée. Les vallées de la Reuss , d'Urseren , de la Linth et tout le Muttenthal également dévastés, présentoient un tableau déchirant. Les malheureux habitans victimes du fléau de la guerre , victimes des Français et des Russes, courroient traîner ailleurs leur déplorable existence.

Dans cette retraite pénible, la plupart des chevaux furent estropiés, et beaucoup de Russes tombèrent exténués

de fatigue, de faim et de froid, en traversant les gorges et les montagnes qui séparent la suisse des Grisons. Les cosaques, et les chevaux des équipages précédèrent les colonnes. Tous les blessés qui pouvoient encore marcher, au nombre de huit à neuf cents, avoient été dirigés dès le 4 octobre, dans les Grisons.

Au point du jour, les colonnes d'attaque françaises serrèrent l'arrière garde des Russes, composée de grenadiers, et l'atteignirent au-dessous de Schewaden dans le Klinthal, en arrière du Mont d'Elme. Les Russes resistèrent avec constance aux attaques des Français, qui les poursuivirent jusqu'à Elme. Quelques blessés et une partie des bagages furent abandonnés; mais le gros de l'armée de Suworow ne put être entamé. Tel qu'un lion qui se retourne, lorsque les dogues qui le poursuivent, le serrent de trop près, Suworow se retira devant les Français, et les arrêta en leur montrant son front terrible et sourcilleux. Le 8, toute l'armée russe

passa le Rundtenerberg, (la Montagne des Grisons) sans être inquiétée. Suworow et le prince Constantin demeurèrent pendant toute cette retraite à Riendereu. Les principales colonnes débouchèrent dans les Grisons, par les chemins d'Ilanz et de Coire ; les corps des généraux Lincken et Jellachich, se retirèrent en même-tems sur Sargans et Ragatz. Suworow établit d'abord son quartier - général à Coire, et après y avoir reçu une grande partie de son artillerie par le lac de Como et par la route de Chiavena, il se porta à Feldkirch, visita le cordon des troupes par la rive droite du lac de Constance, et se réunit à Lindau avec les généraux russes. Il rassembla son armée aux environ de cette ville, et réunit auprès de lui les divisions du prince Korsakow.

Sans doute Suworow essuya de grandes pertes dans les combats livrés à Mutten les 3 et 4 octobre, et le 5 près de Glaris. On peut les évaluer en totalité à neuf cents morts et à deux mille prisonniers, la plupart blessés, dont

quatorze cents faits à Glaris et six cents à Mutten. Parmi les morts se trouvèrent quelques officiers de marque. A la reprise du St.-Gothard, par le général Gudin, les Russes perdirent encore deux cent cinquante prisonniers, parmi lesquels un général-major, deux capitaines et deux lieutenans. Il ne restoit guère plus de treize mille combattans à Suworow, et quinze mille au prince Korsakow, ce qui fesoit tout au plus un total de trente mille combattans, pour les deux armées qui, en y comprenant les renforts venus d'Italie, avoient représenté une force réelle de soixante-dix mille hommes.

Beaucoup de bagages, quelques canons, et environ cinq cents chevaux trouvés près du lac de Klinthal, avec plusieurs mulets chargés de farines, telles furent en résultat toutes les pertes des Russes. Les habitans des petits Cantons ne prirent aucune part à cette lutte sanglante. Ils restèrent pour cette fois, spectateurs tranquilles. Seulement plusieurs servirent de guide, aux Fran-

çais et aux Russes, dans les montagnes. Si les Français eurent moins de prisonniers, leur perte en tués et blessés fut au moins égale à celle des Russes. Ils furent très-maltraités aux attaques de Mutten, de Brunenn et de Glaris. Ceux qui tombèrent entre les mains des Russes, furent traités avec des égards peu ordinaires. Le prince Constantin ouvrit sa caisse particulière pour secourir les officiers français faits prisonniers dans le Muttenthal.

Si l'on recherche les causes du peu de succès de l'expédition de Suworow en Suisse, on trouvera qu'elles sont les mêmes que celles qui, en déterminant la perte de la bataille de Zurich, firent échouer le nouveau plan des alliés, pour une attaque générale. Toute l'activité de Suworow et de son infatigable armée pouvoit-elle rétablir le centre de la ligne des opérations combinées ? Non, puisque dès son arrivée en Suisse, il trouva la gauche et le centre enfoncés et dispersés. A la vérité, il étoit convenu qu'à une époque fixe, vers le

21 septembre, il remplaceroit en Suisse par l'aîle gauche et avec les troupes russes d'Italie, celles que l'archiduc en retiroit par la droite. Quel est donc le motif du retard de l'arrivée du corps russe, dont les Français ont si bien su profiter? Il provenoit incontestablement du manque de moyens de transport, et de la négligence des apprêts des Autrichiens, pour accélérer la marche des Russes, par le Saint-Gothard. Les combinaisons de Suworow étoient justes, fortement conçues et non hasardées ni téméraires comme on l'a avancé. Suworow devoit-il être responsable des fautes qu'il n'avoit point commises et qu'il ne pouvoit empêcher? Toute l'Europe a su rendre justice à son activité et à la constante intrépidité des troupes qui ont servi sous ses ordres.

Son départ fut précipité; sa marche eût été plus rapide, avec plus de moyens de transport. Il avoit mandé aux commandans russes et autrichiens de tenir, de conserver leurs positions; quelle

fut donc sa surprise lorsqu'après avoir forcé le Saint-Gothard, il apprit que les armées auxquelles il alloit se rallier n'existoient déjà plus. Son indignation fut à son comble, quand il sut que l'archiduc, d'après les nouveaux plans de la chambre aulique, avoit emmené avec lui sur le Rhin, et trop prématurément, l'élite de l'armée autrichienne en Suisse, qui, certes, ne pouvoit être suffisamment remplacée par le corps russe du prince Korsakow.

Sollicité vivement par les agens de la cour de Londres et de Vienne de se concerter de nouveau avec l'Archiduc, Suworow répondit de la manière qui suit :

« J'ai quitté l'Italie plutôt que je ne » l'aurois dû ; mais je me conformois » à un plan général que j'avois adopté » de confiance plutôt que de conviction. » Je combine ma marche en Suisse ; » j'en envoie l'itinéraire ; je passe le » St.-Gothard, et je franchis tous les » obstacles qui s'opposent à mon pas- » sage. J'arrive au jour indiqué à l'en-

» droit où l'on devoit se réunir à moi,
» et tout me manque à-la-fois. Au lieu
» de trouver une armée en bon ordre
» et dans une situation avantageuse, je
» ne trouve plus d'armée. La position de
» Zurich, qui devoit être défendue par
» soixante mille Autrichiens, avoit été
» abandonnée à vingt mille Russes. On
» laisse cette armée manquer de vivres.
» Hotze se laisse surprendre; Korsakow
» se fait battre; les Français restent
» maîtres de la Suisse, et je me vois seul
» avec mon corps de troupes, sans artil-
» lerie, sans vivres ni munitions, obligé
» de me retirer chez les Grisons pour
» rejoindre des troupes en déroute. On
» n'a rien fait de ce qu'on avoit promis.

» Un vieux soldat comme moi peut
» être joué une fois; mais il y auroit
» trop de sottise à l'être deux fois. Je
» ne puis plus entrer dans un plan d'o-
» pérations dont je ne vois sortir aucun
» avantage. J'ai envoyé un courrier à
» Pétersbourg: je laisserai reposer mon
» armée, et ne ferai rien avant les or-
» dres de mon souverain. »

Suworow fut inflexible dans sa résolution de rester dans l'inaction jusqu'à la réception des ordres de Paul Ier.

Dans son rapport officiel, il ne déguisa point ses motifs de mécontentement.

On y trouve ces phrases remarquables :

« Lord Mulgrave m'avoit de nouveau
» promis que le ministre anglais ne pen-
» soit pas à faire venir les troupes de
» votre majesté en Suisse, avant que
» l'Archiduc n'eût chassé l'ennemi de
» ce pays. Il avoit ajouté que M. Thugut
» avoit formellement assuré le ministre
» anglais à Vienne, que l'Archiduc ne
» quitteroit pas la Suisse ; qu'il avoit
» écrit à l'Archiduc. *Pourtant il se*
» *trompa avec cette promesse*, et pro-
» cura assez de tems à l'Archiduc pour
» évacuer la Suisse...... Lorsque le
» premier septembre il me sépara, à
» Tortone, de l'armée autrichienne, je
» demandai au général Melas un nombre
» considérable de mulets ; il ne me
» donna que ce dont j'avois besoin pour
» transporter ma grosse artillerie et me

» refusa le reste, en m'assurant que je
» trouverois à Bellinzona tout ce qu'il
» me faudroit. Arrivé là, je ne trouvai
» rien de ce que l'on m'avoit promis. Le
» général autrichien *Tiller* et ses com-
» missaires nous trompèrent *d'une ma-*
» *nière abominable.* Dans cette posi-
» tion très-critique, nous n'avions de
» ressource que de nous adresser au
» grand duc Constantin, pour nous per-
» mettre de nous servir des chevaux de
» cosaques pour transporter nos baga-
» ges; ce qu'il accorda. Alors nous con-
» tinuâmes notre chemin sur le St.-Go-
» thard, etc... »

Les deux empereurs crurent devoir adoucir l'amertume et les dégoûts qu'éprouvoit Suworow, en lui adressant chacun un témoignage éclatant de leur satisfaction personnelle. Il reçut d'abord de François II la lettre suivante au moment de son départ d'Italie.

François II à Suworow.

Les actions éclatantes que vous avez faites pendant tout le cours de cette campagne à la

tête de l'armée que j'ai mise sous votre commandement en Italie, vous assurent le suffrage et l'admiration de toute l'Europe. Par vos victoires, vous m'avez rendu particulièrement, ainsi qu'à mon empire, d'importans services, dont je conserverai toujours la mémoire et une vive reconnoissance ; vous avez acquis les plus justes droits à être admis dans l'ordre de Ste.-Thérèse ; vous ne pouvez qu'illustrer cet ordre, établi dans mes armées pour signaler et récompenser leur bravoure guerrière. Recevez-en donc la grand'croix, comme un témoignage et un souvenir de ma haute estime et de mon amitié. Recevez en même-tems une croix de commandeur et six croix de chevaliers, dont vous donnerez la première au prince Bagration en reconnoissance de ses talens distingués et de son courage. Les autres sont destinées aux généraux et officiers de l'armée russe d'Italie que vous en jugerez les plus dignes. Votre choix ajoutera à leur gloire.

Dieu conserve votre santé, cher prince, pour l'accomplissement des grandes entreprises formées pour le bien commun, pour la gloire des alliés, pour l'éclat et la majesté de l'Empire, et pour ma propre satisfaction.

Signé FRANÇOIS.

Au moment où Paul Ier. apprit les succès de l'entrée de Suworow en Suisse,

il lui envoya le titre de généralissime des armées russes, que personne n'avoit porté depuis le prince Manzikof et le duc Antoine de Brunswick. Le courrier qui en fut chargé étoit porteur de la lettre suivante de Paul Ier., datée du 29 octobre 1799 (Calendrier russe).

Vous avez par-tout vaincu l'ennemi de la patrie ; il ne vous restoit plus qu'une espèce de gloire à conquérir, qui étoit celle de dompter la nature. Actuellement elle a aussi fléchi sous votre bras. Par les nombreuses victoires que vous avez remportées sur l'ennemi de la foi, vous avez aussi écrasé la fourberie, son alliée, qui s'étoit, par méchanceté et jalousie, armée contre vous. Je vous récompense actuellement, d'après la mesure de ma reconnoissance, et suis persuadé qu'en vous portant au plus haut degré d'honneur qui soit réservé à l'homme et à l'héroïsme, j'élève le premier des généraux du tems présent et du passé.

Signé PAUL.

Cet empereur accorda en même-tems une gratification de deux roubles à chaque soldat de l'armée de Suworow.

Il étoit facile de prévoir les consé-

quences qu'entraîneroit le manque d'harmonie entre les généraux des deux empereurs, dont l'opposition de sentimens, de vues, d'intérêts, et la discordance des plans se rattachoient évidemment aux dispositions divergentes des deux cabinets alliés.

La maison d'Autriche avoit tout subordonné au desir de reconquérir le Mantouan et la Lombardie. Elle se trouvoit au-delà même du but. Elle occupoit également le Piémont. Son ambition étoit satisfaite. Aussi, dès que la marche des Russes eut été résolue, tous les renforts des troupes autrichiennes furent dirigés en Italie. Le départ des Russes, qui, au premier coup-d'œil, sembloit contraire à ses intérêts, fut pour cette puissance un évènement favorable, en lui assurant d'utiles compensations pour la perte de la Belgique, et en lui donnant les moyens d'échapper au rétablissement du *statu quo*, qui eût été le résultat de la réussite des projets avoués de la coalition.

Ainsi cette même coalition étoit sapée

dans ses bases. Les germes de sa prochaine dissolution qui, dès la bataille de Novi avoient été apperçus, s'étoient développés depuis, d'une manière à ôter tout espoir de voir rétablir et resserrer les liens qui n'attachoient plus que foiblement les deux grands alliés du continent.

Déjà Paul Ier. laissant percer tout son mécontentement, élevoit chaque jour de nouveaux griefs contre la conduite politique de l'Autriche. Les détails qui lui étoient transmis par le grand-duc Constantin ; les rapports des généraux Suworow, Korsakow, Gortschakow et Essen accusoient cette puissance. Les généraux autrichiens n'avoient-ils pas refusé d'appuyer les proclamations par lesquelles Suworow annonçoit à toute l'Italie, l'intention des puissances coalisées, de rendre à chaque prince tout ce qui lui avoit été enlevé, et de rétablir, dans chaque pays, l'autorité et les formes de son ancien gouvernement ? n'avoient-ils pas fait arborer l'aigle impériale sur les portes de

toutes les villes du roi de Sardaigne ? L'Autriche n'avoit-elle pas refusé formellement de laisser rentrer le roi de Sardaigne, et même le duc d'Aoste à Turin, quoiqu'ils fussent déjà débarqués à Livourne ? ne s'opposa-t-elle pas également au retour du grand duc de Toscane à Florence ? Et par des actes formels, les généraux Autrichiens n'exerçoient-ils pas la souveraineté, au nom seul de l'Empereur, dans le Piémont, traité en pays conquis ? ne refusèrent-ils pas d'admettre, concurremment, garnison russe à Mantoue ; et d'un autre côté, le général Frœlich ne cherchoit-il pas à s'emparer d'Ancone (1), et de l'état romain, au nom de l'Autriche ? Enfin, l'opposition formée par François II, à ce que le prétendant quittât Mittaw, pour se rendre à l'armée de Condé et sur les frontières du Rhin ; l'obstacle imprévu apporté par le même empe-

(1) Ancone ne tomba que le 16 novembre au pouvoir du général Frœlich, qui en prit possession au nom de l'Autriche.

reur, au voyage que devoit faire en Suisse le comte d'Artois, déjà arrivé pour cet objet d'Edimbourg à Londres; les instances par lesquelles le cabinet de Vienne avoit forcé en quelque sorte Suworow de passer en Suisse, afin de gouverner seul le Piémont, et de maîtriser les affaires de l'Italie; l'admission à Vienne, d'agens secrets chargés de la part de la France d'ouvertures de paix : telles furent les infractions faites par l'Autriche à la coalition, tels furent les griefs de Paul Ier., et telles furent les causes de la mésintelligence survenue entre les deux Empereurs, mésintelligence à laquelle Suworow fut d'abord sacrifié, et qui devoit ensuite, par une rupture éclatante, séparer à jamais les intérêts discordans du Danube et de la Neva.

Suworow, qui depuis long-tems avoit pénétré l'arrière pensée de l'Autriche, ne pouvoit déguiser son mécontentement, et éclatoit en plaintes amères contre l'archiduc. Ce prince lui envoya à Lindau, un de ses officiers pour l'in-

viter à conférer sur un plan de défense.
« Dites à monseigneur l'archiduc, ré-
» pondit Suworow, que je ne connois
» pas la défensive; je ne sais qu'atta-
» quer (1); j'irai en avant quand bon
» me semblera, et alors je ne m'arrête-
» rai pas en Suisse; je marcherai, selon
» mes ordres, directement en Franche-
» Comté. Dites-lui qu'à Vienne je serai
» à ses pieds, mais qu'ici je suis au
» moins son égal. Il est feld-maréchal,
» je le suis aussi; il est au service d'un
» grand empereur, et moi aussi; il com-
» mande une armée, et moi aussi. Il
» est jeune, et moi je suis vieux. J'ai
» acquis de l'expérience à force de vic-
» toires, et je n'ai ni conseils, ni avis à
» prendre de qui que ce soit; je n'en
» prends que de Dieu et de mon épée. »

Suworow fit d'abord des dispositions, pour établir ses cantonnemens sur le

(1) Dans toutes les évolutions qu'avoit commandé Suworow, il avoit toujours défendu les feux de retraite, disant qu'une armée, sous ses ordres, n'auroit jamais besoin de cette honteuse manœuvre.

Danube, et fixer son quartier-général à Riedlingen ; ses troupes devoient être distribuées sur larive gauche du Danube, jusqu'à la rivedroite de l'Iller. Mais il changea tout-à-coup de résolution, fixa son quartier-général à Ausbourg, et les cantonnemens de son armée entre le Danube, le Lech et l'Iller. Il quitta brusquement Lindau, sans en faire part à l'archiduc. Il lui écrivit ensuite qu'il alloit établir son armée derrière le Lech, en attendant les ordres ultérieurs de son souverain. L'archiduc lui ayant fait représenter que cette position gêneroit les derrières de l'armée autrichienne, particulièrement le quartier-général russe qu'on avoit le projet d'établir à Ausbourg : *Aime-t-on mieux*, répondit Suworow à l'officier chargé du message, *que je me retire en Bohême?*

Il paroît que sa rupture entière avec l'archiduc le détermina à ne point faire prendre des cantonnemens à ses troupes derrière le Danube, comme on en étoit d'abord convenu. Ainsi Suworow mit

entre lui et l'archiduc une distance de cinquante lieues, ce qui dès-lors présageoit une défection. Il étoit facile de supposer que les cantonnemens que Suworow alloit prendre en Bavière, n'étoient qu'une première station de sa marche pour retourner en Russie.

Il est certain qu'il ne voulut point voir l'archiduc, ni même parler au comte de Colloredo, que ce prince lui envoya pour l'inviter à suspendre son départ.

Le 24 octobre, les Russes occupoient encore le poste important de Bregentz, vis-à-vis Rheinek. Ils furent relevés par le corps bavarois. Dès que l'artillerie russe qui revenoit d'Italie, par le Tyrol, fut arrivée à la hauteur de Kempten, Suworow qui avoit déjà fait passer ses bagages et son artillerie sur ses derrières, commença son mouvement de retraite. Il porta d'abord son quartier-général et la ligne de ses premiers cantonnemens sur Memingen, où il arriva le 2 novembre. Il fit ensuite

filer son armée et le corps de Condé sur Ausbourg.

Dès le 7 novembre, il arriva dans cette ville avec son quartier-général et son état-major ; il étoit accompagné de son fils, qui avoit le grade de général-major. Il avoit été précédé par les généraux Korsakow et Bauer, qui étoient arrivés dans la nuit du 4 au 5. Les cosaques passèrent à Ausbourg pour se rendre en Bavière. Le comte de Broglie se rendit à Munich, de la part de Suworow, pour demander à l'électeur, le passage des troupes russes. Le corps de Rosemberg, qui étoit resté le dernier dans les environs de Bregentz, marcha aussi vers Ausbourg.

On publia à cette époque, par la voie des gazettes, que l'adversité avoit influé sensiblement sur la santé de Suworow, et qu'il avoit été successivement malade à Feldkirch et à Lindau. Tous ces rapports étoient faux ; ce qui peut y avoir donné lieu, c'est que Suworow étoit réellement incommodé des suites d'une ancienne blessure au pied, et dont la

cicatrice se rouvroit de tems en tems.

Étant à Ausbourg, le général Suworow crut devoir faire une réponse au rapport de Massena sur les attaques des petits Cantons, et il requit officiellement la gazette de cette ville et toutes celles de Souabe, de Bavière et de Franconie d'insérer l'article suivant :

Du quartier-général d'Ausbourg, le 21 novembre.

Plusieurs feuilles publiques ayant rendu compte d'une proclamation du général Massena à son armée, dans laquelle il auroit donné un détail très-diffus, relativement aux avantages remportés sur l'armée russe du côté des petits Cantons lors de sa marche sur Coire ; il importe à la vérité d'établir les faits tels qu'ils se sont passés. Le général français, emporté par le desir d'exhalter la confiance de ses troupes, ne s'est pas apperçu que la perte qu'il suppose éprouvée par les Austro-Russes, excède, pour ainsi dire, la totalité des troupes qu'ils lui avoient opposées. Son imagination ne l'a pas moins trompé dans l'énumération des bagages et de l'artillerie qu'il suppose avoir pris. Il est généralement connu que trois mille Russes ont complètement défait dix mille hommes d'élite, à la tête desquels Massena s'étoit témérairement engagé dans le Muttenthal. Les répu-

blicains y perdirent leurs canons, et n'en prirent pas un seul sur les Russes, si l'on ne peut donner ce nom aux petites pièces que ceux-ci conduisoient à dos de mulets, et qui n'étoient pas montées sur des roues. Le général français Molitor ne fut pas plus heureux du côté de Glaris. En un mot, quelque besoin qu'il eût d'alimenter l'enthousiasme, le général Massena auroit dû faire choix d'une fable mieux imaginée, et d'une illusion moins facile à détruire.

Le 17 novembre, tous les généraux russes avoient tenu une conférence à Ausbourg, dont on ne connut d'abord ni l'objet, ni le résultat.

Mais le 22, monsieur de Gethard, quartier-maître de l'armée russe, prévint officiellement la commission de guerre d'Ausbourg, de la retraite de l'armée de Suworow en Bohême. Le jour même, cette retraite étoit un mystère pour le commissaire autrichien de l'armée russe, le général Hiller.

Le lendemain, l'armée se mit en marche des divers points qu'elle occupoit, pour se porter vers le Danube. Les différens détachemens devoient se

réunir ensuite en deux colonnes pour se diriger, l'une sous la conduite du lieutenant-général Derfelden, sur Brunau, Lintz et la Moravie; et l'autre, conduite par le général Suworow, devoit d'abord descendre l'Iller jusqu'au Danube. Mais la véritable destination de ces troupes n'étoit plus un problême, un courier arrivé de Pétersbourg ayant apporté à Suworow l'ordre de suspendre sa marche vers la Russie, d'établir son quartier-général à Prague, de cantonner ses troupes en Bohême, et d'étendre les cantonnemens sur les frontières de la Silésie. Cependant le corps de Condé, établi à Landsperg, reçut l'ordre de se mettre en marche pour retourner en Russie.

Une grande partie de l'armée russe traversa Ausbourg. L'artillerie de réserve traversa également cette ville le 14. Suworow n'en sortit que le 30 novembre au matin, se dirigeant vers la Bavière avec ses adjudans et les personnes attachées à son état-major. Son armée continua sa retraite par petits

détachemens. L'avant - garde, commandée par le général Rosemberg, arriva le 15 à Munich, et traversa ensuite Ratisbonne.

Le 5 décembre, sept régimens de grenadiers et chasseurs russes, formant l'arrière-garde, passèrent à Ausbourg avec canons et bagages. L'évacuation de la Bavière par les Russes, se fit avec d'autant plus de promptitude, qu'il y arrivoit en même-tems un corps considérable de troupes autrichiennes.

Le 5, Suworow avoit encore son quartier-général à Schrobrohenhaussen dans la Haute-Bavière, et le 8 il remit aux généraux et officiers les croix et marques honorifiques que Paul Ier. lui avoit adressées pour qu'il les distribuât.

Le 9, il arriva à Ratisbonne avec son état-major. Il se logea dans le couvent de Pruffering, à une lieue de la ville, où se trouvoient déjà les généraux Bagration et Gortschakow.

Avant de quitter Ratisbonne, Suworow rendit une visite au prince de Taxis. Il se présenta en uniforme et décoré

officiers des deux nations eurent souvent des querelles entre eux. Dans un repas, quelques officiers autrichiens raisonnant sur les moyens à employer pour battre les Français, le prince Korsakow se leva, et dit : « Messieurs, avant de » nous apprendre le moyen de battre » les Français, il auroit fallu les battre » vous-mêmes (1). »

(1) Il ne faut pas confondre, ainsi qu'on l'a fait souvent, le général Rhymnikski-Korsakow avec un ancien favori de Catherine II du même nom. Le général Korsakow, dont il est ici question, s'étoit d'abord distingué dans le régiment des gardes *Semenousky* dont il étoit major, par son zèle pour la bonne tenue militaire et la précision des évolutions. Nommé par l'impératrice pour accompagner le comte d'Artois sur la frégate qui reconduisit ce prince en Angleterre, il passa quelque tems à Londres, débarqua en Flandres en 1794, se rendit auprès du prince de Cobourg au quartier-général des coalisés, fut témoin de la sanglante bataille de Fleurus, et revint en rendre compte à sa cour.

Envoyé ensuite à l'armée de Perse pour servir sous les ordres de Valerieu Soubow, il fut rappelé et disgracié à l'avènement de Paul Ier.,

Le 27 janvier, le fils de Suworow

---

ainsi que tous les généraux qui avoient fait cette guerre. Son goût et ses talens pour la nouvelle tactique introduite dans les armées russes par Paul Ier, , le firent bientôt rentrer dans les bonnes grâces de ce prince. Il sut gagner entièrement sa confiance, lorsqu'ayant eu occasion de l'entretenir de la campagne de 1794, il lui détailla les fautes des généraux autrichiens, les défauts de leur tactique, et développa celle qu'il falloit employer contre les Français. Paul crut avoir trouvé le général qu'il lui falloit. Lorsque la seconde coalition fut résolue, il donna à Korsakow le commandement de l'armée russe destinée pour la Suisse. Il avoit mis toute sa confiance dans ces troupes qu'il avoit lui-même réorganisées, secondé par Korsakow. Les instructions données à ce général, portoient d'agir de concert avec l'archiduc Charles pour le plan général de la campagne, mais de combattre toujours séparément avec les troupes russes, afin d'éviter le mélange des opérations, les rivalités de nations et de gloire, comme cela avoit lieu en Italie, où les Russes n'étoient qu'un corps auxiliaire. Ces dispositions contribuèrent à la mésintelligence qui régna bientôt entre les deux armées impériales, et à la catastrophe de Zurich.

fut fiancé à Prague, à la princesse fille du dernier duc de Courlande (1). Peut-être négligea-t-on de solliciter l'agrément de Paul Ier., qui refusa son assentiment à ce mariage. Ce qui donna lieu, de sa part, à un ukase portant défense aux généraux et officiers russes de se marier sans le consentement de l'empereur.

Le 21 janvier, le colonel Kukow apporta à Suworow l'ordre du retour des Russes dans leur pays. Déjà leur caisse militaire, qui étoit restée à Ausbourg, avoit été transportée de Ratisbonne en Bohême pour suivre l'armée; et les commissaires russes qui étoient arrivés à Manheim, pour préparer les approvisionnemens de campagne, avoient reçu ordre de retourner à l'armée en Bohême.

Suworow prit les devant pour se rendre à Pétersbourg avec les généraux Tutschakow et Lambert. Il étoit précédé

(1) Cette princesse s'est mariée depuis à un prince de Rohan-Nassau.

par le prince d'Olgorouski et le général-major Borosdin. Son quartier-général quitta Prague le 31 janvier. Les Russes se mirent en marche par la Moravie et la Silésie.

Suworow n'ignoroit pas que Paul Ier. étoit extrêmement irrité et contre lui et contre l'Autriche, dont il ne lui avoit pas fait connoître assez tôt les desseins et l'avidité; et cherchant à désarmer la colère de Paul par une prompte et ponctuelle exécution de ses ordres, il ne voulut entendre à aucune des propositions qui lui furent faites par un agent du gouvernement britannique, pour suspendre son départ. Il arriva le 3 février avec son état-major à Brinn en Moravie, et prit le lendemain la route de Pétersbourg par la Pologne. L'avant-garde de son armée avoit déjà dépassé les frontières de la Bohême et étoit entrée en Moravie. Les dernières colonnes russes passèrent à Prague le 6 février. Un nouveau courrier de Paul Ier. apporta l'ordre aux troupes de ne plus séjourner que tous les six jours, au lieu

de tous les trois jours. Elles prirent la même direction que Suworow, pour entrer également en Russie par la Pologne. Arrivé à Cracovie, Suworow assista à une fête qui fut donnée par le comte de Trautmansdorf, et le lendemain il parut en grande cérémonie à l'office qui fut célébré suivant le rite grec.

En touchant aux frontières de la Russie, Suworow éprouva le refus humiliant et non mérité, des honneurs militaires qui lui étoient dus. Les débris des armées russes furent disséminés de manière qu'il ne lui resta plus aucun commandement et que par le fait il se trouva exclu du service.

Tout-à-coup ce grand capitaine, cet homme extraordinaire se vit à-la-fois disgracié par son souverain, privé des faveurs de la fortune qui jamais ne l'avoit abandonné, et d'un fils que la mort lui enleva.

Sacrifié au machiavélisme de la politique, succombant sous le poids de l'ingratitude et de l'injustice des hommes, accablé de chagrin, de vieillesse et d'é-

puisement, Suworow, le cœur navré de tristesse, arriva mourant à Pétersbourg, et alla descendre chez un de ses neveux.

Il ne put résister à cette révolution cruelle et trop subite, qui du plus haut degré de prospérité et de faveur le plongeoit dans l'adversité.

Cependant Paul Ier. parut prendre quelqu'intérêt aux derniers momens de Suworow, et il permit aux grands ducs ses fils d'aller le visiter; mais il n'étoit plus tems, Suworow expiroit, et bientôt la mort l'enleva de la scène du monde, sur laquelle il venoit de jouer l'un des premiers rôles.

Portrait de Suworow.

Suworow étoit petit, chauve, d'une figure grêle; sa bouche étoit large, son regard vif et souvent terrible.

Il sut inspirer aux soldats russes, une confiance aveugle, qui fut une des principales causes de ses succès.

Heureux et hardi, nourri dans les camps, ne connoissant point la cour, étranger aux intrigues, après s'être distingué comme partisan, il parvint de grade en grade à celui de général en chef.

A l'armée, il vivoit comme un simple cosaque; il arrivoit à la cour comme un ancien Scythe, n'acceptant souvent d'autre logement que la charette qui l'avoit amené; il se couchoit à six heures du soir, se levoit à deux du matin, se jetoit dans l'eau froide et s'en fesait verser quelques seaux sur le corps nu; il dînoit à huit heures, il ne mangeoit que quelques mets grossiers, et buvoit de l'eau-de-vie.

Souvent au milieu du repas, un de ses aides-de-camp se levoit, s'approchoit de lui, et lui défendoit de manger davantage. Par quel ordre, demandoit Suworow ? Par ordre du maréchal Suworow lui-même, répondoit l'aide-de-camp. Suworow se levoit en disant : *Il faut qu'on lui obéisse.* Il se fesoit

ainsi commander d'aller à la promenade ou tout autre chose.

Il étoit dévot et scrupuleux observateur des cérémonies religieuses. Il obligeoit les capitaines de faire la prière à haute voix devant leurs compagnies. Il visitoit souvent les lazarets du camp, et prenoit un soin particulier des malades.

Il exerçoit lui-même ses soldats à marcher à la baïonnette, et de trois manières différentes. Quand il commandoit *marche aux Polonais !* le soldat plongeoit sa baïonnette une fois; *marche aux Prussiens !* le soldat devoit frapper deux fois ; *marche aux exécrables Français !* le soldat devoit alors porter deux coups et un troisième dans la terre, en y enfonçant et tournant sa baïonnette. Sa haine contre les Français révolutionnaires étoit extrême. On connoît la lettre qu'il écrivit à Charette. (1) Il écrivoit de Varsovie à Catherine, et finissoit souvent par ces mots : *Mère, fais-moi*

---

(1) Cette lettre est à la fin du volume.

marcher contre les Français! Il s'avançoit en effet déjà par la Gallicie à la tête de quarante mille hommes, lors de la mort de Catherine.

Souvent il parcouroit son camp, nu en chemise, montant à poil un cheval de cosaque; et le matin, au lieu de faire battre la diane ou le rappel, il sortoit de sa tente et chantoit trois fois comme un coq : c'étoit le signal du réveil pour l'armée, et quelquefois celui de la marche et du combat.

L'officier chargé de lui préparer son logement, avoit grand soin d'enlever tout ce qui pouvoit le choquer ou lui déplaire, comme les estampes, les choses de luxe, et sur-tout les glaces. Souvent il fesoit enlever aussi les fenêtres, en disant qu'il n'avoit pas froid, et les portes, en disant qu'il n'avoit pas peur; puis il se couchoit sur de la paille fraîche qu'on lui étendoit sur le lit de sa chambre. Un cosaque étoit chargé de lui apporter sa cassette où étoient renfermés les reliques, les images, les diplomes,

les ordres, les pierres précieuses, le bâton de feld-maréchal et son argent.

Sa voiture ordinaire étoit un petit charriot à quatre roues, surmonté d'un banc à découvert, que les Russes nomment *troschk*, et ressemblant un peu aux chars-à-bancs de la Suisse. C'est là qu'il se plaçoit lorsqu'il étoit fatigué du cheval ou de la *kibitka*, charrette plus incommode encore, dans laquelle il fesoit les plus longs voyages.

Ce guerrier étoit chéri de ses soldats. Son caractère et ses manières convenoient beaucoup au génie des Russes; l'officier et le soldat combattoient sous ses ordres avec confiance. Ennemi de cette discipline allemande minutieuse et pédantesque, il tenoit aux vieilles institutions militaires des Russes, très-adaptées au caractère national. Paul Ier. ayant envoyé l'ordre d'établir l'armée sur un autre pied, et d'y mettre à exécution les nouveaux réglemens militaires qu'il avoit imaginés, Suworow dit, en recevant de petits bâtons pour mesure et modèle des queues et des

boucles de cheveux des soldats : *La poudre de perruquier n'est pas de la poudre à canon, les boucles ne sont pas des canons, et les queues ne sont pas des baïonnettes.* Ces bons mots, qui en Russe sont une espèce de proverbes rimés, passèrent de bouche en bouche dans les régimens, furent la véritable raison qui engagea Paul Ier. à rappeler Suworow, et à lui demander sa démission. Il vouloit punir le frondeur de ses innovations militaires.

Lorsque Suworow reçut l'ordre de se démettre de son commandement, il voulut lui-même le communiquer à son armée, et la fit ranger en bataille. Devant la ligne, s'élevoit une pyramide de tambours et de timballes entassés; habillé en simple grenadier, mais décoré de tous ses ordres, Suworow harangua ses compagnons d'armes, et leur fit des adieux très-pathétiques. Il se dépouilla ensuite de toutes les marques du service effectif, qu'il déposa sur la pyramide en guise de trophée. « Camarades, dit- » il, il viendra peut-être un tems où

» Suworow reparoîtra au milieu de » vous ; alors ils reprendra ces dé- » pouilles qu'il vous laisse et qu'il por- » toit toujours dans ses victoires. » Les soldats indignés, attendris, murmuroient et gémissoient. Suworow les quitta ainsi, laissant l'armée à son lieutenant-général.

Il se retira dans une petite maison qu'il avoit à Moscow. Il reçut bientôt l'ordre de s'éloigner de cette capitale, où Paul alloit se faire couronner. Un major de police entre un jour dans l'asile du vieux guerrier, et lui présente cet ordre qui l'exile dans un misérable village. D'un air assez indifférent, Suworow demande combien de tems lui est accordé pour arranger ses affaires. Quatre heures, répond l'officier. « Oh! » c'est trop de bonté, s'écria le général, » une heure suffit à Suworow. » Il mit aussitôt son or et ses pierreries dans une cassette, et descendit. Un carrosse de voyage l'attendoit à la porte. « Suwo- » row allant en exil, dit-il, n'a pas be- » soin d'un carosse; il peut bien s'y

» rendre dans l'équipage dont il se
» servoit pour se rendre à la cour de
» Catherine, ou à la tête des armées;
» qu'on m'amène une charrette ! » Il fallut se conformer à sa volonté, et l'officier se vit forcé de faire, avec le vieux feld-maréchal, une route de cinq cents verstes dans une *kibitka*. Arrivé au village désigné, il se logea dans une cabane de bois, sous la surveillance du major et de quelques exempts de police. Personne n'osoit le voir, ni lui écrire; et Suworow, habitué au tumulte des camps et à la vie la plus active et la plus agitée, se vit tout à-coup dans un isolement complet. Les lectures et les réflexions qu'il eut le tems de faire pendant cette disgrace, n'influèrent pas peu sur le reste de sa vie.

L'empereur, de retour dans sa résidence, parut se radoucir à l'égard de Suworow, et lui écrivit. Un courrier arrive et remet sa dépêche; l'enveloppe portoit, en grosses lettres : *Au feld-maréchal Suworow*. « Cette lettre n'est
» pas pour moi, dit froidement le vieux

» guerrier, en lisant l'adresse; si Suwo-
» row étoit feld-maréchal, il ne seroit
» pas exilé et gardé dans un village; on
» le verroit à la tête des armées. » Le courrier, stupéfait, eut beau dire et répéter qu'il avoit ordre de remettre cette dépêche à son excellence, il fallut qu'il l'emportât, cachetée, à l'empereur. Paul ne manifesta point son dépit, mais dès-lors Suworow fut gardé plus exactement.

Lorsque Paul voulut faire un voyage à Kasow et traverser la province qu'habitoit Suworow, il craignit encore de l'y laisser durant son voyage, et lui enjoignit de se rendre à Pétersbourg. Il obéit à ce second ordre, et ce fut alors que les sollicitations de l'Autriche et de l'Angleterre déterminèrent enfin l'empereur à le rétablir dans ses grades, pour l'envoyer à la tête de l'armée russe. Suworow, qui avoit si long-tems brigué l'honneur de combattre les Français se vit au comble de ses vœux, et parut rajeunir. L'espèce de prophétie qu'il avoit faite en quittant ses soldats, sembloit

s'accomplir, et il partit comblé d'honneurs et d'espérances.

Suworow parloit plusieurs langues, particulièrement l'allemand et le français. Il se distingua par des traits de franchise originale. Il montra un désintéressement rare et même de la générosité, soit en refusant les dons de Catherine, soit en les distribuant autour de lui. Il méprisoit le luxe et les richesses, qualité bien rare parmi les généraux du dix-huitième siècle.

Suworow ne portoit jamais sur lui ni montre ni argent.

Ces détails paroîtront frivoles aux esprits superficiels, qui ne manqueront pas de s'élever contre les prétendus ridicules du héros russe. Ils répéteront sur son compte de prétendues particularités, bien absurdes, bien triviales, imaginées par l'esprit de parti, et recueillies par des gazetiers sans discernement. Ces derniers ont souvent présenté Suworow comme un saltimbanque ridicule et dégoûtant, affectant de se couvrir de haillons; n'ayant

pour toute garde-robe qu'un petit gilet blanc, des culottes blanches, des petites bottes ou brodequins et un manteau; ne portant jamais ni uniforme, ni aucune décoration militaire; toujours tête nue, en chemise et s'environnant pour ainsi dire d'une atmosphère de glace. S'il est vrai que Suworow, comme tous les hommes vraiment grands, ait dédaigné le faste, les broderies, les pierreries, et qu'endurci aux fatigues de la guerre, il ait préféré dormir sur la dure et marcher tête nue comme un soldat romain, il est faux, d'un autre côté, qu'il ait méprisé les convenances au point de ne se présenter sur le grand théâtre politique, qu'en chemise et en gilet. On l'a vu dans toutes les occasions d'éclat, notamment en Italie, revêtir son grand uniforme, se parer de toutes ses décorations, et se montrer dans la plus grande tenue militaire que puisse déployer le feld-maréchal d'un empereur.

Après la prise de Varsovie, on le vit à Pétersbourg jouissant de toute sa

gloire, accepter un logement au palais Taurique, et se parer d'un superbe uniforme de feld-maréchal que lui envoya Catherine.

Les habitudes singulières de Suworow pourront paroître ridicules au commun des hommes. Mais depuis quand les grandes ames ne seroient-elles plus empreintes des caractères particuliers qui leur sont propres? Qu'est-ce qui constitue une volonté forte et énergique, si ce n'est une élévation extraordinaire, et même des habitudes particulières qui paroissent bizarres au premier coup-d'œil? Certes un héros du Nord ne doit ressembler en rien à un matamore du Midi. Suworow devoit être et a été en effet le héros des Russes modernes. Il étoit tout à-la-fois en harmonie et avec le dix-huitième siècle et avec les guerriers un peu sauvages qu'il conduisoit à la victoire. Il sera à jamais l'orgueil et la gloire des armées russes, et le sujet inépuisable des contes et des récits du soldat. La singularité de ses mœurs, l'originalité de son caractère,

ses propos piquans, sa manière de vivre, sa dévotion, sa valeur plus qu'humaine, mille traits de sa vie, mille sentences ingénieuses, assurent son immortalité autant que ses victoires. Son nom sera long-tems le cri de ralliement des bataillons russes, et il les conduira encore long-tems à la victoire. C'est une espèce de fanatisme guerrier et religieux, qui fait faire souvent des prodiges de valeur aux soldats russes; Suworow savoit profiter habilement de leurs dispositions à cet égard. Il buvoit avec eux des liqueurs fortes; il leur parloit fréquemment de ses soixante-trois batailles gagnées; et lorsqu'au milieu d'une action, la victoire ne paroissoit pas se déclarer en sa faveur, il descendoit de cheval, se jetoit dans la mêlée, parcouroit les rangs qui plioient, péroroit ses soldats, qu'il nommoit ses enfans, tandis que ceux-ci l'appeloient leur père, et il leur crioit, les larmes aux yeux: *Je veux mourir, je ne saurai survivre à la perte d'une bataille.* C'est ainsi qu'il parvenoit à

électriser les combattans qui, pour conserver leur général, le tiroient du danger par des actions héroïques, fondant aussitôt sur l'ennemi, la baïonnette en avant et se battant à toute outrance. Ainsi ce général extraordinaire avoit le grand, le rare talent de fanatiser ses troupes, et de leur inspirer la plus aveugle confiance en sa personne et en sa fortune. Le caractère de Suworow étoit de poursuivre chaudement ses avantages sans laisser respirer ses ennemis en retraite.

Il ne sut jamais reculer devant une difficulté; jamais rien ne parut impossible à son caractère ardent; malheur au soldat qui lui répondoit *je ne sais pas*, ou *je ne puis pas*. Dans la campagne de Crimée, le prince Pontemkin avoit reçu l'ordre de prendre Ismaïlow; cette entreprise étoit propre à effrayer jusqu'à l'imagination elle-même; Solticoff et la plupart des officiers généraux refusèrent de commander l'attaque; on la proposa à Suworow, qui répondit froidement: *l'impératrice le veut, il faut obéir.* Il se mit à la tête des troupes et marcha

vers les remparts élevés d'Ismaïow. L'armée s'arrêta consternée; alors le général prit la parole, et s'adressant à ceux qui étoient près de lui. « Vous voyez, dit-il, ces murailles; elles sont bien hautes, mais l'impératrice nous ordonne de nous en emparer; en finissant ces mots, il se met à genoux, baisa la poussière, et se releve pour marcher à l'escalade; toute l'armée s'ébranle, et Ismaïlow est emporté d'assaut. On a reproché au feld-maréchal Suworow d'être cruel; souvent il ne fut pas maître d'arrêter la fougue de ses soldats, qu'il savoit si bien électriser. Il fut toujours généreux après la bataille, et il manquoit rarement d'embrasser les vaincus qui invoquoient sa loyauté. Après le sac du faubourg de Prague, la ville de Varsovie épouvantée envoya pour capituler; le feld-maréchal reçut les députés avec beaucoup de bonté; *je ne suis pas venu ici pour vous égorger*, leur dit-il, *faites les conditions que vous voudrez, et je les accepterai*. La capitulation fut signée sur-le-champ, et les Russes en-

trèrent dans Varsovie. Suworow embrassoit, en pleurant, tous ceux qu'il rencontroit dans la ville ; il tint toutes les conditions, et il fit tout ce qu'il put pour adoucir le sort des Polonais.

L'infatigable Suworow est mort invaincu; aucun général ne peut se vanter de l'avoir battu, et bien peu ont, comme lui, emporté cette gloire au tombeau, après avoir fait, comme lui, la guerre quarante ans, tantôt aux peuples les plus barbares, et tantôt aux nations les plus civilisées.

C'étoit le meilleur général que pussent avoir les Russes, et sur-tout la coalition. Il sut réunir à la force, à l'intensité de volonté et de caractère, les qualités qui constituent le véritable génie. Vieilli dans les combats, il joignit aux plus savantes théories de cet art meurtrier, une longue expérience et une continuelle pratique.

Il avoit commencé sa carrière par être simple soldat dans les gardes de l'impératrice Elisabeth, et la finit comme généralissime des armées de l'empereur

de toutes les Russies, décoré de tous les ordres et de tous les titres, comblé de toutes les faveurs. Aux marques d'honneur les plus éclatantes, Paul en ajouta une plus extraordinaire : il ordonna *qu'on lui rendît les mêmes honneurs militaires qu'à lui-même, et qu'il fût regardé désormais comme le plus grand capitaine de tous les tems, de tous les peuples et de tous les pays du monde.*

Après la mort de Paul Ier., Alexandre a rendu justice à l'ombre du feld-maréchal ; un monument a été élevé à sa gloire dans la ville de Pétersbourg.

La lettre suivante, écrite de Lindau le 21 octobre, au moment où le général Suworow se trouvoit dans la position la plus difficile, achèvera le portrait de ce grand homme.

« Il est dix heures et demie du matin, et je sors de dîner de chez Suworow ; je m'empresse de vous transcrire sa conversation ; vous y trouverez le cachet de l'homme, de son caractère et de ses mœurs. J'avois rendez-vous à huit heures, une demi-heure après on me mène dans l'appartement du maréchal ; j'y trouvai

quatre Anglais et le prince de Broglie, aide-de-camp du prince de Condé, venu pour affaires. Le maréchal parut ; c'est un petit homme bien sec et fort cassé, son visage est ridé, ses yeux sont presque toujours fermés ; il dit qu'il s'apperçoit qu'ils s'affoiblissent ; quand il les ouvre, on y remarque le feu du génie. Il avoit une jambe bottée et l'autre en pantoufle, par suite d'une chûte faite dans les montagnes. Sa frisure n'est pas brillante, ses faces sont nouées par-dessus sa tête, en trois parties égales, à la manière des soldats russes ; une petite queue non pommadée ni poudrée ; un bonnet de cuir couvre quelquefois cette coiffure élégante. Maintenant passons à la présentation et au dîner. Après l'accolade et sa bénédiction, qu'il est dans l'usage de donner aux personnes qui vont le voir ; il me dit : « Avez-vous vu » S. A. R. le comte d'A..... ? » Lui ayant répondu qu'oui, il continua ainsi, en m'adressant la parole : « Il y a quelque tems que » nous ne parlions que de victoires, de con- » quêtes ; il n'en est pas de même maintenant ; » des circonstances imprévues ont fait changer » notre ton ; mais cela reprendra, je vous en » donne ma parole. Nous avons eu l'espoir de » voir monseigneur le comte d'A....., mais » un peu de patience, et j'aurai, j'espère, le » bonheur de me jeter à ses pieds cet hiver. » Vous retournerez en Angleterre, vous verrez

» S. A. R. ; dites-lui que notre passage des » Alpes, s'il ne le surpasse pas, égale au moins » celui d'Annibal. » Puis, s'adressant à un de ses adjudans : « Racontez à monsieur notre » campagne de Suisse, afin qu'il puisse en » donner des détails à monseigneur le comte » d'A..... » Il parle à d'autres personnes ; puis s'adressant à toute la compagnie : « Les Romains » disoient qu'il falloit beaucoup se vanter soi-» même en public, parce que cela donne de » l'émulation à ceux qui écoutent. » Puis, s'adressant au prince Amedée : « Enfin voilà » l'armée de Condé avec nous ; elle a mon-» tré sa constance dans *Constance* ; elle » est composée de gens bien estimables par » leur bravoure et par leurs vertus. » On sert de l'idromel ; il en prend deux verres, et puis, en signe de bonne amitié, le même gobelet passe à la ronde, et on boit de cette liqueur, qui est fort bonne. On sert des radis coupés en tranches, et très-poivrés ; des tartines de beurre-fromagé ; le maréchal en mange considérablement ; on s'assied autour d'une petite table ; nous étions treize ; deux adjudans et son fils, n'ayant pas trouvé place avec nous, se mirent sur le coin d'une autre table, sans nappe et sans serviettes ; enfin paroît une terrine vernissée, remplie d'une soupe assez bonne ; le maréchal mange beaucoup ; il en fait de même des quatre plats fort simples qui

composoient tout le diner ; pour dessert, des pommes et un plat de gruau de soldat. Venons à la conversation. Le maréchal parle des affaires de Hollande ; il en demande les détails, quoique les sachant à merveille. « Les Anglais, » dit-il, sont de braves gens ; c'est une grande » nation ; c'est celle qui approche le plus des » Anges. » Il y avoit quatre Anglais à sa table. Le commissaire Chamsey étoit du nombre, et les Russes sont maintenant à la paie anglaise. Il parle du fameux poëte Ossian ; il le compare à Homère. « Les Romains, dit-il, s'appeloient » les souverains du monde. Eh bien ! les Écos» sais n'ont jamais été conquis : ils ont résisté » à ces souverains du monde entier. » Il se permet des plaisanteries sur le *roast-beef* des tavernes d'Angleterre. Il presse le colonel Clinton de faire arriver la bière qu'il a commandée pour lui ; il passe delà à Rousseau ; un de ses généraux dit qu'il y a d'excellens ouvrages de cet auteur. « Voyez, dit-il, cet » illuminé ! Allez-vous-en, illuminé ! Allez» vous-en, vous et votre Rousseau ! » Il parle avec beaucoup de jugement sur le mal qu'ont fait à la religion Voltaire, Jean-Jacques et Raynal. L'officier-général saisit un moment pour faire observer qu'il entendoit parler de Jean-Baptiste Rousseau, et non de Jean-Jacques. — A la bonne heure ! eh bien ! restez, puisque c'est ainsi. Il entama ses batailles

d'Italie ; il parle de la Suisse ; et prenant une voix ferme et élevée, il prononça, en mots entrecoupés : « Parlementaire. — Traité, négociations ; un officier autrichien reçoit un parlementaire ; il entre en discussion, et pendant ce tems, les Français passent le Rhin, battent sa division ; le général parlementoit encore, quand on le fait prisonnier. César disoit qu'il ne falloit jamais parlementer avec les barbares. Ceux qui se disent nos amis, le sont souvent bien davantage. A quoi sert de parler, d'écrire, de se communiquer, quand on est deux amis, soit Russe, soit Français, Anglais ou Allemand. — En mettant la main sur son cœur. — « Ceci parle et dirige les deux personnes au » même but. Je suis comme César, je ne fais » jamais de plan partiel ; je ne vois les choses » qu'en grand, parce qu'un tourbillon d'évè- » nemens change toujours les plans qu'on a » concertés. » — L'aide-de-camp, auprès de qui j'étois, me pousse le genoux, et me dit : « Après dîner je vous expliquerai la raison de » ce que le maréchal vient de dire (1). » Le maréchal parle au prince de Broglie de son frère; il s'informe de son âge, de ses revenus ; il parle des âges de l'homme, les divise en

(1) Ce fut en ce moment que Suworow reçut l'officier qui lui étoit envoyé par l'archiduc, pour lui proposer un plan de défense. Nous avons rapporté la réponse du maréchal.

dangereux et non dangereux, devenant respectables, et très-adroitement met celui du maréchal de Broglie au nombre de ces derniers. Il raconte la chûte d'un de ses adjudans, qui étoit présent : il étoit tombé dans un précipice sans se faire de mal. — « Savez-vous, me » dit-il, qui l'a tiré de là ? C'est le diable, » parce qu'il est franc-maçon. » — Le dîner est fini et le maréchal a mangé et bu plus qu'aucun de nous ; il converse encore, toujours à phrases rompues. Enfin, nous nous levons de table, il se tourne vers l'image de St.-Michel, pendue à un coin de sa chambre ; il dit ses grâces, nous donne la bénédiction, et va se coucher. Vous croyez que c'est dans un bon lit ? Point du tout, dans un manteau qu'il a depuis quarante ans, il s'en enveloppe, et se jette par terre ; que l'appartement soit pavé ou boisé, peu importe, il va dormir jusqu'à trois heures, se lèvera, travaillera jusqu'à cinq, soupera autant qu'il a dîné, ce qui n'est pas peu dire ; travaillera encore jusqu'à minuit, prendra du thé, se rendormira jusqu'à quatre heures du matin, avalera du café, et travaillera jusqu'à neuf : voilà sa vie de tous les jours, à moins que les affaires ne dérangent ses heures de repas. S'il commence une besogne, il ne la quitte que lorsqu'elle est finie ; rien ne peut le distraire.

NOTICE

Sur la bataille de Genola, sur la reddition d'Ancône et de Coni, et sur la fin de la campagne d'Italie.

Réunis à l'affaire de Savigliano et de Fossano, les généraux Melas et Kray s'étoient séparés depuis; le premier, pour former l'investissement de Coni, tandis que Kray se portoit avec une forte colonne d'infanterie, dans la vallée d'Aoste, pour repousser les Français qui menaçoient Yvrée.

Posté sur la Stura et le Tanaro, à égale distance de Ceva et de Coni, et se trouvant à la fin de septembre, à la tête d'une armée de près de soixante mille Autrichiens, le général Mélas pénétra par le val de Sesio, et voulant prendre Coni et ôter aux Français cette clef de l'Italie, il investit cette place par sa gauche, non sans être inquiété par

les Français sur son flanc droit, du côté de Savigliano.

D'un autre côté, occupant de nouveau Novi et Bazzualo, les Français descendirent des hauteurs de Seravalle et parurent vouloir déboucher vers Plaisance; tandis que Klenau, attaqué par Miolis, abandonnoit sa position dans la rivière du Levant, et rétrogradoit sur la Spezzia et Sarzanne; mais toutes ces diversions furent sans aucun effet, et ne purent faire perdre de vue à Melas, son principal objet, celui de la conquête de Coni; il resserra donc cette place. Alors Championnet rassemblant toutes ses forces, s'y porta en personne, résolu de livrer bataille pour la dégager. Il forma en conséquence le projet d'envelopper l'aîle droite de Melas, du côté de Fossano et de Savigliano, en combinant ses attaques avec les mouvemens opérés par le général Duheme, par la vallée de Suze, sur Pignerol et Saluces.

Après différentes attaques sur les deux rives de la Stura, Melas renforça son aîle droite menacée, et méditant lui-

même d'envelopper l'aîle gauche des Français il évacua Mondovi, et prit position entre Marenne et Fossano, au-dessus de Savigliano.

Championnet, pressé d'effectuer sa jonction avec Duheme qui venoit de s'emparer de Saluces, se porta en avant sur Fossano et Savigliano, dans la vue d'attaquer Melas, qui avoit fait aussi ses dispositions d'attaque dans les mêmes directions.

Les deux armées se trouvèrent en présence le 3 novembre, entre la Grana et la Stura; la division Grenier forçée à Savigliano, et presque enveloppée, se jeta par son flanc droit du côte de Genola. L'attaque sous Fossano, ne fut pas moins vive : trois fois les Français attaquèrent sans succès décisif.

La perte du poste de Savigliano, obligea Championnet de retirer une partie de ses forces sur Valdigio, centre de sa position; attaqué ensuite par Melas, supérieur en nombre, et craignant d'être tourné, il se replia avec sa gauche sur Centale. Le général Duheme arrivant,

mais trop tard, sur la Maira, attaqua Savigliano, marcha sur Marenne, et dut ensuite rétrograder sur Saluces, dès qu'il se fut assuré de la position des deux armées. Mélas acheva, sans obstacle, de rassembler ses colonnes devant Centale. La nuit avoit mis fin à ces divers combats, dans lesquels les deux armées firent de grandes pertes. Forcés de céder le champ de bataille à leur gauche, toujours pressés et débordés par la cavalerie, les Français souffrirent beaucoup dans cette journée, et par les charges réitérées et par le feu de l'artillerie. Championnet profita des ténèbres pour faire sa retraite par la vallée de Grana et Coni. Le lendemain, 5 novembre, un corps considérable de Français, posté à Morozzo, fut forcé de mettre bas les armes, sa retraite sur Coni étant coupée.

L'armée française perdit, dans la journée de Genola et dans les attaques du lendemain, plus de huit mille hommes, environ un tiers de sa force totale; séparée en trois corps, l'un sous Coni, l'autre couvrant sa retraite par le col

de Tende, et un troisième ayant sa retraite assurée par la vallée du Tanaro, elle dût abandonner l'importante place de Coni à sa propre défense. Le 6, la colonne qui étoit sous le canon de cette place, évacua le camp retranché de la Madona-del-Olmo, et successivement les postes de Mondovi et de Limone. Melas fit poursuivre ces colonnes dispersées dans ces hautes vallées, et acheva ensuite l'investissement de Coni.

Championnet fut forcé, par son gouvernement, de livrer la bataille de Genola avec des forces inférieures de près de moitié. Ainsi, la perte de six grandes batailles livrées par les Français en Italie pendant cette campagne, doit être attribuée à la même cause.

On a reproché, avec raison, à Championnet d'avoir trop séparé les différens corps de son armée sur les deux rives de la Stura, et d'avoir ainsi laissé prendre à Melas l'avantage d'être rassemblé avec des forces supérieures contre une ligne étendue et morcelée.

Championnet avoit donc embrassé un

trop grand front pour la quantité de troupes dont il pouvoit disposer. Son plan, bien conçu s'il eût été calculé pour des forces plus considérables, se trouva trop foible pour les différens points de sa ligne, tandis qu'au contraire Melas qui vouloit frapper un coup décisif, concentra ses forces, et les disposa de manière à les porter avec facilité sur les points qui pouvoient lui présenter plus de chances de succès.

Melas employa sept mille travailleurs aux tranchées et aux batteries à élever contre Coni.

Deux cents bouches à feu alloient foudroyer cette place. Le prince de Lichtenstein qui commandoit le siège, fit ouvrir la tranchée dans la nuit du 26 au 27 novembre; le 12 décembre dix-neuf batteries jouèrent ensemble sur la place. Le bombardement commença dans la nuit. Coni, la clef du Piémont, ouvrit ses portes aux Autrichiens après neuf jours de tranchée ouverte. La garnison, forte de deux

mille cinq cents hommes, se rendit prisonnière.

Déjà la place et les forts d'Ancône, assiégés par terre et par mer, s'étoient rendus le 16 novembre, mais après cent cinq jours d'un siège régulier. La garnison, de mille six cents hommes, reçut les honneurs de la guerre, et rentra en France.

La belle défense d'Ancône, la seule place qui se soit réellement défendue dans cette campagne, honora infiniment le général Monnier. Les alliés surent lui rendre justice, et apprécier sa courageuse fermeté.

Tels furent les derniers évènemens qui terminèrent la campagne d'Italie à l'avantage des Autrichiens.

Le général Suworow à M. de Charette, généralissime des troupes du roi de France, à son quartier-général.

Héros de la Vendée ! Illustre défenseur de la foi de tes pères et du trône de tes rois ! Salut.

Que le dieu des armées veille à jamais sur toi ; qu'il guide ton bras à travers les bataillons de tes nombreux ennemis, qui, marqués du doigt de ce dieu vengeur, tomberont dispersés, comme la feuille qu'un vent du Nord a frappé.

Et vous, immortels vendéens ! fidèles conservateurs de l'honneur des Français, dignes compagnons d'armes d'un héros, guidés par lui, relevez le temple du seigneur et le trône de vos rois..... — Que le méchant périsse..... — Que sa race s'efface..... — Alors, que la paix bienfaisante renaisse, et que la tige antique des lys, que la tempête avoit courbée, se relève du milieu de vous plus brillante et plus majestueuse.

Brave Charette, honneur des chevaliers français. — L'Univers est plein de ton nom. — L'Europe étonnée te contemple... et moi je t'admire et te félicite.... Dieu te chérit, comme autrefois David pour punir les Philistins. — Adore ses décrets. — Vole, attaque, frappe, et la victoire suivra tes pas.

Tels sont les vœux d'un soldat, qui, blanchi aux champs d'honneur, vit constamment la victoire couronner la confiance qu'il avoit placée dans le dieu des combats. Gloire à lui, car il est la source de toute gloire. Gloire à toi, car il te chérit. SUWOROW.

Ce premier octobre 1795. A Varsovie.

TABLE DES MATIÈRES
DU TOME III.

FIN.



	DATE DUE		

